



Les milliardaires Français



Provocation

BEST-SELLER du NEW YORK TIMES

MARATA EROS

Table des Matières

[PROVOCATION](#)

[MARATA EROS](#)

[Site web de Marata Eros](#)

[DÉDICACE](#)

[& | Marata Eros :](#)

[Une tendresse brutale | La joie la plus sombre | Club Alpha](#)

[Cliquez ICI pour obtenir les liens de téléchargement pour votre détaillant.](#)

[Marata Eros NEWS](#)

[TOKEN](#)

[MARATA EROS](#)

[Site web de Marata Eros | Page de fans FB de Marata Eros](#)

[Dédicace :](#)

[~ Prologue ~](#)

[~ 1 ~](#)

[~2~](#)

[~ 3 ~](#)

[~ 4 ~](#)

[~ 5 ~](#)

~ 6 ~

~ 7 ~

~ 8 ~

~ 9 ~

~ 10 ~

~ 11 ~

~ 12 ~

~ 13 ~

FIN

TOKEN

MARATA EROS

Site web de Marata Eros | Page de fans FB de Marata Eros

Dédicace :

~ 1 ~

~ 2 ~

~ 3 ~

~ 4 ~

~ 5 ~

~ 6 ~

~ 7 ~

~ 8 ~

~ 10 ~

~ 11 ~

~ 12 ~

FIN

TOKEN

MARATA EROS

Site web de Marata Eros | Page de fans FB de Marata Eros

Dédicace :

~ 1 ~

~ 2 ~

~ 3 ~

~ 4 ~

~ 5 ~

~ 6 ~

~ 7 ~

~ 8 ~

~ 9 ~

~ 10 ~

~ 11 ~

~ 12 ~

FIN | Lire la suite

MARATA EROS NEWS

NOOSE

MARATA EROS

Site web de Marata Eros

Synopsis | Prostituées

Meurtriers

1

2

3

Remerciements

Remerciements spéciaux :

A propos de auteur | www.TamaraRoseBlodgett.com

Nouvelles de TRB | Nouvelles de Marata Eros

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

PROVOCATION



Un roman mondial Token

Tome 1

Par l'auteure à succès du *New York Times*

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

MARATA EROS



Tous droits réservés.

Copyright © 2013-14 Marata Eros

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou ont été utilisés de manière fictive et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou décédées, des événements réels, des lieux ou des organisations est entièrement fortuite.

Cet ebook est sous licence pour votre plaisir personnel uniquement. Cet ebook ne peut être revendu ou donné à d'autres personnes. Si vous souhaitez partager ce livre avec une autre personne, veuillez acheter un exemplaire supplémentaire pour chaque destinataire. Si vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté, ou qu'il n'a pas été acheté pour votre seul usage, veuillez retourner chez un détaillant légitime et acheter votre propre exemplaire. Merci de respecter le dur labeur de cet auteur.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Site web de Marata Eros



Suggestions d'édition fournies par Red Adept Editing

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

DÉDICACE



SueBee

*Aiguisé comme un dard, mais douce comme du miel...
Merci pour ta passion et ton travail acharné ;tu es la meilleure...*

OceanofPDF.com

Roman de **Tamara Rose Blodgett :**

La série **BLOOD**

La série **DEATH**

La série **REFLECTION**

La série **SAVAGE**

Shifter **ALPHA CLAIM**

Vampire **ALPHA CLAIM**

Version définitive Vampire **ALPHA CLAIM**

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

&

Marata Eros :



Un amour terrible (best-seller du *New York Times*)

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Une tendresse brutale

La joie la plus sombre

Club Alpha



La série [DARA NICHOLS](#)

La série [DEMON](#)

La série [DRUID](#)

[Road Kill MC](#) Serial

La série [SIREN](#)

La série [TOKEN](#)

Version définitive Vampire [ALPHA CLAIM](#)

Shifter [ALPHA CLAIM](#)

Vampire [ALPHA CLAIM](#)

La série [ZOE SCOTT](#)

[OceanofPDF.com](#)

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Cliquez [ICI](#) pour obtenir les liens de téléchargement pour votre détaillant.



*Ne manquez **jamais** une nouvelle publication ! **Souscription :***

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Marata Eros NEWS



Et/ou

TRB News

OceanofPDF.com

*"L'amour ronge le cœur immortel
Les braises ont brûlé jusqu'au jeton qui reste ..."*
La musique qui m'a inspiré pendant l'écriture de la série Token :

Joe Bonamassa

[Driving Towards the Daylight](#)

A Fuoco

[Ludovico Einaudi](#)

[OceanofPDF.com](#)

Faren Mitchell, 22 ans, entend les trois mots qui changeront à jamais sa vie abrégée. Ils sont si définitifs que Faren décide qu'elle n'a rien à perdre en saisissant chaque moment restant de ce que la vie a à lui offrir.

Jusqu'à ce que Faren entre en collision avec une moto conduite par le milliardaire Jared McKenna.

Même le sombre secret de son passé et sa catharsis en tant que kinésithérapeute ne peuvent sauver Faren de la spirale sexuelle qui l'attend dans les bras d'un homme qui ne s'engage envers personne. Lorsque les circonstances l'obligent à trouver un second emploi comme gogo danseuse, Faren n' imagine pas à quel point ce choix va la conduire au bord d'une nouvelle réalité qu'elle n'est pas en mesure de gérer.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

TOKEN



Un roman de la série Token

Tome 1

Auteur à succès du *New York Times*

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

MARATA EROS



Tous droits réservés.

Copyright © 2013 Marata Eros

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou ont été utilisés de manière fictive et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou décédées, des événements réels, des lieux ou des organisations est entièrement fortuite.

Cet ebook est sous licence pour votre plaisir personnel uniquement. Cet ebook ne peut être revendu ou donné à d'autres personnes. Si vous souhaitez partager ce livre avec une autre personne, veuillez acheter un exemplaire supplémentaire pour chaque destinataire. Si vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté, ou qu'il n'a pas été acheté pour votre seul usage, veuillez retourner chez un détaillant légitime et acheter votre propre exemplaire. Merci de respecter le dur labeur de cet auteur.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Site web de Marata Eros

Page de fans FB de Marata Eros



Suggestions d'édition fournies par Red Adept Editing

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Dédicace :



Autumn Tackett- Davis
Merci beaucoup.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ Prologue ~



— Vous êtes mourante, dit le Dr Matthews.

Trois mots.

Irrévocables.

Absolus.

Désolant.

Je sens mes doigts serrer les accoudoirs de la chaise, mais le reste de mon corps reste engourdi.

Si ses mots ne suffisent pas à me convaincre, je vois que mon silence se transforme en agacement qui va tenir sa journée.

Le Dr Matthews marche d'un pas raide, se dirigeant vers le négatoscope à la lumière douce.

Je tressaille lorsqu'il fait glisser la radiographie du tissu mou de mon cerveau contre les languettes magnétiques de la surface éclairée.

La lumière brille autour de la tumeur, immortalisant la fin de ma vie comme un outil du mépris.

Juste les faits, m'dame.

Je vacille alors que je me lève, agrippant le chêne massif de son bureau. Il est très grand, une ancre au milieu de son prestigieux bureau rempli des affectations de sa carrière.

Je marche vers Matthews. Son expression dure montre des signes de ce qui pourrait être de la sympathie. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'il dit à une femme de 22 ans qu'il ne lui reste que quelques instants à vivre.

En fait, j'ai du temps – des mois.

Ce n'est pas suffisant.

Je regarde le bazar qu'est mon cerveau, la moitié d'une balle de golf enfouie à un endroit qui fera de moi un légume s'ils m'opèrent. Mon regard glisse vers le nom en bas. Pendant une fraction de seconde, j'espère y voir un autre nom. Mais c'est le mien qui m'accueille.

Mitchell, Faren.

Je recule et Matthews tend la main pour me rattraper.

Mais c'est trop tard.

Je me retourne et sors en courant de son bureau alors que sa voix m'appelle. Les coins de mon manteau s'envolent derrière moi alors que je claques la porte métallique de l'hôpital et que je descends les marches en ciment deux par deux.

Je vois ma voiture garée de l'autre côté de la rue et je cours vers elle. Ma fuite, mon désespoir, est une initiative tonitruante que je ne peux nier.

Je ressens le choc comme si cela arrivait à quelqu'un d'autre. Seul le bruit imprègne mes sens alors que la lumière clignote dans ma vision périphérique, comme des miroirs contre la lumière du soleil. Je tombe dans un lent tournoiement de mes membres. Mon corps se soulève et roule, heurtant l'asphalte avec une gifle qui me coupe le souffle.

Je suis allongée sur la route noire et rugueuse. Mes poumons réclament de l'air, brûlant du manque d'oxygène, et finalement je prends une inspiration qui déchire mes poumons.

La route humide est fraîche contre mon visage et je regarde quelqu'un arriver dans mon champ de vision. Mon corps brûle et ma tête me fait mal. Mon bras est un mince point d'exclamation de mon corps, mes doigts tressaillent. Je ne peux pas les faire s'arrêter. Je ne peux rien faire cesser.

Impuissante.

Le docteur arrive trop tard avec ses mots de condamnation. Je suis déjà morte. Je le sais parce que l'homme qui s'approche est un ange. Une chevelure d'un auburn si profond que c'est une lichette de flamme à faible combustion apparaît quand il retire son casque. Il nage vers moi comme un mirage, marchant dans un ralenti surréaliste. Je cligne des yeux, et ma vision se trouble. J'essaie de lever mon bras pour frotter mes yeux et je gémis quand il désobéit à mon ordre.

Mon ange s'accroupit, ses yeux sont d'un brun profond, contrastant avec l'auburn de ses cheveux.

— Chut... Je m'occupe de toi.

Sa voix est une mélodie profonde.

Je soupire. En sécurité.

J'essaie de me concentrer sur lui mais le casque qu'il pose à côté de ses bottes devient trois alors que ma vision se brouille.

Il y a une bousculade et j'essaie de bouger pour voir ce d'où provient cette agitation. L'ange enroule sa grande main chaude autour de ma petite main et sourit.

— Tout va bien se passer.

C'est là que je sais que je ne suis pas au paradis.

C'est ce que les gens disent quand rien ne va.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 1 ~



Un mois avant

Je fléchis ma main, saisis ma poignée isométrique et je fais mes cent répétitions. C'est amusant, un peu comme se passer du fil dentaire. J'allume la bouilloire avec ma bonne main et je mets le brûleur à fond.

Fléchir, serrer, relâcher, fléchir encore.

J'arrive à cent et je change de main. En suivant mon rituel quotidien, j'ouvre mon Mac et je consulte mes courriels.

Faren, pouvez-vous me remplacer ? Faren, pouvez-vous arriver une demi-heure plus tôt ? Faren, pouvez-vous apporter le plat principal pour le pot de l'amitié du bureau ?

Effacer, effacer, effacer.

Je dirai oui parce que c'est difficile pour moi de dire non. Les dures leçons de la vie m'ont appris cela.

Je pose ma poignée sur le coin de la table d'appoint, je regarde mon petit doigt gauche et je fronce les sourcils. Il est presque droit. Presque. Personne ne peut voir la différence à moins de la chercher. Personne ne regarde jamais avec autant d'attention. L'humanité fait abstraction de ce qui ne va pas.

Je laisse mon ordinateur ouvert et retourne à la cuisinière. Des salières et poivrières en jadéite datant de la Dépression se trouvent au milieu d'une cuisinière rose des années 1950. Le mélange me rappelle un œuf de Pâques. La bouilloire insiste pour dire qu'elle est prête, en bêlant comme un mouton. Je la soulève soigneusement, délibérément, en utilisant tous les muscles de mes mains comme on me l'a appris.

Comme je l'enseigne aux autres.

Je verse l'eau chaude sur le sachet de thé et soupire en forçant ma mauvaise main à s'enfiler dans la boucle de l'anse de la tasse à thé. Ma dextérité revient. Je suis allée si fort que ma main se rebelle, abandonnant volontairement sa prise sur la tasse.

La porcelaine se brise, et les éclats volent sur le plancher en bois de mon minuscule appartement au-dessus de la rue principale, où je vis dans

un profond anonymat. Les morceaux éclatent dans toutes les directions, et je soupire. J'ai envie de me couper la main.

Je veux la serrer contre ma poitrine parce qu'elle fonctionne toujours. Mais pas parfaitement.

Comme ma vie.

*



— Un autre mal de tête ? demande Sue.

Je hoche la tête, mes mains se détachent de mes tempes alors que je prends le dossier du patient. Je le saisis à deux mains et je regarde qui est le premier.

Bryce Collins. Un. Vrai. Emmerdeur.

Je souris. J'aime les noix difficiles à casser. Ils font que ça en vaut la peine. Je me dirige à grands pas vers ma chambre de torture, pousse la porte avec ma hanche et cherche à travers la mer d'équipements d'entraînements et d'instruments de thérapie physique pour main, pour rencontrer le regard maussade d'un jeune prodige athlétique de dix-sept ans.

Un prodige avec une entaille sur son épaule si large que je pourrais y faire passer un camion. Eh bien, j'ai mes propres égratignures et entailles. Nous pourrons comparer plus tard.

Pour l'instant, c'est le travail qui compte.

— Salut, Bryce.

Il marmonne une réponse alors que je lui donne sa première tâche impitoyable. L'énorme élastique s'enroule autour du poteau au centre de la pièce. Des miroirs sont alignés contre le mur et renvoient nos luttes.

Et nos triomphes.

Je le regarde faire sans enthousiasme les mouvements de ses coups de pied droits. Quand il arrive à vingt, je descends ma main et je m'accroche à son tendon. Il gémit à mon contact.

— Plie un peu le genou.

Il le fait en me lançant un regard qui pourrait tuer. Je le fixe d'un air neutre jusqu'à ce que son regard se baisse et qu'il s'y mette enfin.

Une heure plus tard, tremblant et transpirant, le corps énorme et musclé de Bryce passe devant ma porte. Il s'arrête en l'ouvrant et me regarde avec des yeux bruns énervés.

— Je vous déteste, Mlle Mitchell, dit-il.

Et il le pense.

Je souris en retour. Je comprends tout à fait. Bryce a besoin de me détester pour aller mieux. C'est mieux que de se détester lui-même. Je hoche la tête.

— Je sais.

Il sort, et je passe mon doigt sur les rendez-vous des patients pour la journée. Kiki fait son entrée fracassante, et mes lèvres se tordent. Elle tient un thé chai dans ses deux mains, titubant sur des talons trop hauts qui s'enfoncent dans la moquette usée.

— Bon sang, siffle-t-elle.

Elle se faufile entre les vélos elliptiques, les appareils de musculation et les tapis de course. Elle s'appuie sur les barres de marche qui se déplacent comme des rails de chemin de fer pour ceux qui ont une double blessure. Comme les deux jambes qui ne fonctionnent pas.

Je déglutis et je force mon sourire à se remettre en place.

— Prends ton thé, salope ingrate, couine-t-elle en me tendant mon thé.

Je souffle dessus. Une touche de miel et de gingembre s'élève à travers la vapeur, et je souris par-dessus le bord de la tasse en buvant par la petite fente.

— Alors ? demandé-je en ronronnant.

Kiki est un pur drame. On n'est que lundi, on a donc toute la semaine pour aller crescendo. Les lundis sont habituellement calmes, alors je me prépare. J'ai trente minutes avant que mon prochain client n'arrive pour être torturé jusqu'au bien-être. Kiki sourit, pose son thé et se dirige vers la barre. Je jette un regard furtif dans la salle, en espérant que personne n'entre.

— J'ai eu un...

Elle s'enroule autour de la barre et glisse le long de celle-ci de manière séduisante, laissant ses fesses se séparer tandis qu'elle se trémousse et rebondit en bas. Elle se relève, son sexe à un cheveu du métal froid.

— Énorme pourboire ce week-end de la part d'un riche !

Elle se pousse en avant, enroulant une jambe mince autour du poteau, et je gémis. Elle fait un petit saut simulé contre lui et me sourit.

Kiki est si inconvenante que je pourrais mourir. Mais elle est ma drogue et je suis la sienne. On va bien ensemble parce qu'on est si différentes. C'est une gogo danseuse qui est aussi une étudiante de dernière année à Northwestern State.

Elle gagne bien sa vie, et elle fait aussi de la gym, à raison d'une heure six jours par semaine. Il est important de ne pas avoir l'air trop flasque, affirme Kiki. Pas de "genre garçon". Juste des seins, des fesses et des courbes bien définies. J'ai conçu cet entraînement pour elle parce que je connais très bien le corps humain. Ce n'était pas ma première intention, mais la vie avait d'autres plans.

Les péchés du passé deviennent la direction de notre avenir.

Kiki fait la moue, quitte la barre, et se dirige vers moi.

— Tu n'es pas drôle.

Je roule les yeux.

— Bon... Je sais que je dois poser la question à un million ou nous n'arriverons à rien.

Elle se réveille.

— Vas-y, ma sœur.

— Qui était-ce ?

Kiki fait toujours le point sur les clients. Les hommes pensent qu'ils savent tellement de choses, mais les femmes pourraient diriger le monde si nous nous unissions. Je soupire. Kiki remarque les habitués, les gros pourboires, les nouveaux venus et repère les tarés. Elle est effrayante et incroyable. Je suis allée voir un spectacle au prestigieux club de strip-tease, le Black Rose, et je suis repartie choquée.

Choquée par la clientèle, choquée que Kiki puisse danser aussi bien pendant une période aussi courte, et choquée par le fric.

— Le propriétaire, murmure Kiki comme si nous avions un secret.

Je hausse les épaules.

— Alors ?

— C'est Jared McKenna, bébé !

Kiki est offensée par mon ignorance délibérée. Ses sourcils remontent à la naissance de ses cheveux, et ses yeux sombres sont écarquillés par un dédain évident.

Les miens gardent leur indifférence.

Les rouages de ma mémoire tournent. *Oh oui*. Jared McKenna. *Le* Jared McKenna. Le dieu grec. Adonis incarné. Hercule. Playboy, coureur de jupons, magnat de l'argent.

Je hoche lentement la tête. Ajoutons "propriétaire de club de strip-tease" au répertoire. Je me souviens du détail qui explique *pourquoi* il a tant d'argent et je veux l'oublier au plus vite.

Kiki fait la moue et arrache le couvercle de son thé.

— Bref... il était avec quelqu'un, et son pote m'a donné un gros pourboire.

Elle boit son thé froid en me regardant avec des yeux de "chat qui a mangé le canari".

— Ok, les préliminaires me tuent. Combien ?

Je prends une petite gorgée de thé, et elle me le dit. Le thé s'échappe de ma bouche, et Kiki sourit à mon geste maladroit.

— Cinq cents dollars !?

Je m'étouffe encore un peu, et le thé dégouline sur mon menton.

— C'est bon, bébé... *c'est* ahurissant. Je veux dire, continue-t-elle sincèrement, mes tétons ont durci et il ne m'a même pas touchée.

J'éclate de rire. Mon mal de tête est parti pour le moment, ma léthargie du lundi matin est levée.

Cinq cents dollars, c'est une sacrée somme, surtout pour une nuit de danse à moitié nue. C'est plus que ce que je ramène à la maison chaque semaine. *Juste un pourboire*. Ma scolarité est terminée, mon parcours professionnel est en partie déterminé par les circonstances. Kiki est à fond dans le drame, mais ne dit pas toujours les choses sans but et je plisse les yeux.

— Crache le morceau, ordonné-je.

Les lèvres de Kiki se contractent et elle jette sa tasse vide à la poubelle.

— Ce genre de boulot pourrait te permettre de sortir de ce taudis du centre-ville.

Je fais la grimace. J'aime ma décharge en centre-ville.

— Faren ! hurle-t-elle.

Je la fais taire avant que Sue n'arrive en pensant que quelqu'un est mort. Bien sûr, avec tous les bruits de supplices qu'elle a entendus depuis que j'ai commencé à travailler ici l'année dernière, rien ne devrait l'effrayer.

Kiki cède et adopte un ton plus doux.

— Tu pourrais avoir quelque chose. Quelque chose de bien.

Je le sais. Je suis allée à son appartement avec vue sur Pike Place et Puget Sound. Sa vue sur le centre-ville est magnifique. Et chère. Cela a dû lui coûter cinq cent mille dollars. Je loue mon piège mortel pour neuf cents dollars par mois, et c'est un studio dans une des tortueuses petites ruelles pavées de Seattle. Au moins, c'est au cinquième étage. Les escaliers sont meurtriers, mais si je veux deux fenêtres qui donnent vraiment sur

l'extérieur, c'est tout ce que je peux me permettre. Parfois, le monte-charge fonctionne ; sinon, c'est de l'exercice. L'emplacement me permet de me rendre à pied à ma clinique de réadaptation de niveau supérieur. Pas besoin d'utiliser mon vieux taco. C'est déjà ça.

— Tu n'as pas à abandonner ça, reprend doucement Kiki.

Elle sait que je ne céderai pas sur ce point, et elle sait mieux que quiconque pourquoi.

La réhabilitation n'est pas une profession bien payée. Mais il y a plus que l'argent, parfois l'âme a besoin d'édification.

Je compare ce que Kiki a et ce que je n'ai pas. Je repousse ces pensées. Elle est ma meilleure amie. Elle a vu toute mes facettes. Les ombres sombres se pressent, et mon mal de tête revient avec une vengeance lancinante.

Kiki fronce les sourcils.

— Un autre mal de tête ?

— Ouais.

— Je ne veux pas me disputer, Faren. Tu dois le savoir.

Ses yeux couleur bière de racinette me clous sur place. Le balayage de ses cheveux bruns s'étend comme une soie chocolatée sur ses seins pleins.

— Mais avec ton physique...

Elle lance ses mains manucurées en l'air.

— ... tu pourrais remuer un peu tes fesses et travailler à côté. Trouver un appartement dans le même quartier... tu pourrais posséder quelque chose.

C'est une vieille dispute. Son appartement est presque payé alors que le mien est une location avec un propriétaire qui se soucie plus du loyer que de l'entretien.

Ses yeux sont pleins de connaissance, et je pose mon thé. Il est trop froid pour être bu de toute façon. Ses mots ont enfoncé le dernier clou dans le cercueil de ma résistance.

— Quelque chose de sûr, ajoute-t-elle dans un murmure.

Et je la laisse m'enlacer. Je m'accroche à elle et j'essaie de croire que mes problèmes financiers et mon sombre secret peuvent être effacés en me déshabillant pour des inconnus.

Kiki m'aime plus que je ne m'aime moi-même.

Elle m'aime assez pour nous deux.



Sue lève les yeux quand j'éteins la lumière. Le ciel s'assombrit lorsque je glisse mon dernier dossier de patient à travers la cloison vitrée. Elle a ce regard dans les yeux et pousse une carte de visite dans la fente.

Il porte le nom d'un médecin : Dr. Clive Matthews.

Je lance un regard perçant à Sue, qui hausse les épaules et donne une tape maternelle sur ma main. Mes yeux brûlent de larmes à cause de ce geste spontané.

Sue remarque mon combat émotionnel et l'ignore.

— Il m'a débarrassée de mes migraines. Un faiseur de miracle, je dis.

Elle hoche la tête et jette un regard significatif sur la carte.

Je remarque l'heure du rendez-vous et soupire.

Sue ne baisse pas son regard.

— Combien de temps encore allez-vous vous débattre avec ces broyeurs d'os ?

Je ne réponds pas, et elle hoche la tête d'un air entendu.

— C'est ce que je pensais, Mlle Mitchell. Vous seriez arrivée en souffrant plus que vos propres patients.

Sue a raison. Elle le sait, et moi aussi.

Je prends la carte et la fourre dans la poche de ma blouse, les chats de Dr. Seuss la recouvrent d'une couche de rouge et de bleu.

— Merci, lancé-je à contrecœur en prenant mon manteau.

— De rien, répond-elle triomphalement alors que j'entends la porte se refermer derrière moi.

Je regarde à nouveau la carte alors que les voitures, les gens et le bruit de la ville m'enveloppent dans le rythme réconfortant du centre-ville. Les odeurs de poisson, de nourriture et de mer se mélangent, et je commence le court trajet jusqu'à la ruelle humide où se trouve l'entrée de mon appartement.

J'ai deux semaines pour me préparer à retourner dans un hôpital. Je déteste les hôpitaux. Ils ne parlent que de mort.

L'idée d'y retourner est presque suffisante pour déclencher une véritable crise de panique.

Presque.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~2~

image

Je retire tendrement les cheveux de son front, bien qu'elle ne le sente pas. Elle ne sait jamais quand je suis avec elle. La pluie frappe la fenêtre, déformant le monde extérieur et faisant de cette pièce une bulle de réalité. L'espace est sombre. C'est une nécessité, car trop de lumière la fait s'agiter. À un certain niveau, elle se rebelle. Mon plus grand regret est que cette rébellion n'ait pas eu lieu plus tôt, quand elle aurait pu la sauver.

C'est un bon jour quand je ne pleure pas lors d'une visite.

Aujourd'hui, mes yeux sont secs, mais la prochaine fois, ils ne le seront peut-être pas. Je lui serre la main et lui parle doucement. Je me penche en avant pour déposer un baiser sur la peau fine de son front. Elle est translucide, le corps à l'intérieur, immobile et mou par manque de mouvement.

La vie.

Ma mère vit, mais pas comme elle le devrait.

Je me lève comme je l'ai fait des centaines de fois et je me dirige vers la porte de la clinique qui s'occupe des patients catatoniques et à besoins élevés.

J'ai un nouveau travail.

Je pleure alors.

Plus personne ne remarque mes larmes. Ils y sont habitués, et je ne me soucie pas de leur sympathie.

J'ai rendez-vous avec Kiki.

*

image

Kiki pivote devant sa table de maquillage et me sourit. Mon trench-coat dégouline sur le sol.

— Seigneur!

Ses lèvres pleines font la moue alors qu'elle passe une autre couche scintillante sur ses lèvres.

— Tu ressembles à un rat noyé.

Son visage s'adoucit.

— Tu es allée voir ta mère ?

Je hoche la tête. Kiki sait que ça me fait toujours de la peine de lui rendre visite. Ça me tue de ne pas le faire. Je fais face au mal que je peux supporter.

— Eh bien, allons te choisir un costume de salope, bébé.

Kiki passe en revue les costumes suspendus jusqu'à ce qu'elle arrive à ma taille, et elle fronce légèrement les sourcils.

— Je ne sais pas comment je vais faire rentrer ce corps de gazelle dans un accoutrement moyen.

Elle tapote son ongle contre sa lèvre brillante et se renfrogne quand une partie de son travail se détache.

— Merde, jure-t-elle doucement, faisant bouger les cintres d'un revers de main rageur.

— Non.

Une tenue bleue se retrouve au bout de l'étagère des tailles trente-huit.

— Non.

Un legging en Spandex vert brillant avec un string qui semble douloureux.

Ses yeux se rétrécissent et se transforment en fentes lorsqu'apparaît une robe beige des années vingt, de style garçonne, avec des découpes au niveau des mamelons.

— Putain, non !

Je rigole, et Kiki me lance un regard noir.

— Ce n'est pas drôle, mon lapin. Tu dois avoir l'air génialissime la première fois que tu entres sur scène.

Elle est si sérieuse que je ricane à nouveau.

— Je ne suis pas un foutu cheval !

Je me tiens les côtes tandis que le rire s'échappe de moi, et je me sens plus proche de la normale. Je suis tellement reconnaissante pour la légèreté qu'elle apporte que je ne sais pas quoi dire. Même si je suis sur le point de me déshabiller dans une pièce pleine d'inconnus, Kiki rend la chose plus gérable.

Elle sourit enfin quand ses yeux s'illuminent en voyant quelque chose de rouge.

Je remue les lèvres pour dire *non*, et elle répond :

— Bien sûr que oui !

Elle l'arrache du porte-manteau.

Je ne pense pas que ce soit une vraie tenue. En fait, c'est plus de l'air que du tissu.

— Je ne peux pas porter ça ! bégayé-je.

Je recule comme si c'était la peste au lieu d'une maigre tenue.

Les sourcils de Kiki se rejoignent dans un adorable froncement.

— Ah... nous avons eu cette discussion poupée. Tu ne porteras pas ça longtemps.

Ces sourcils parfaits se lèvent et je pousse un soupir de frustration.

Bien. Pas de vêtements. Eh bien, c'est un club "classe" , donc seulement des nichons. Pas de nudité frontale *en* bas. Ils ne peuvent pas toucher, et je dois porter des bas pour une raison quelconque. Ordonnance de la ville. Donc en gros, mes fesses et mes seins seront nus devant le monde entier, mais d'une certaine manière, c'est bon parce qu'un petit triangle de tissu couvrira le devant et des bas super transparents envelopperont mes jambes. Ouais.

Kiki tapote le tabouret devant un immense miroir, éclairé tout autour de son périmètre carré par des ampoules hollywoodiennes. De grosses ampoules. Elles éblouissent mon visage pincé et pâle. Son bras moka vient autour de mon front et elle commence à ramasser et à fixer mes cheveux. Ils ne sont ni blonds ni bruns, mais d'une riche couleur miel. Ils n'ont jamais été teints ou décolorés. Je ne voulais pas qu'on s'occupe de moi quand j'étais à la maison.

Pour moi, être une fille, c'est porter une paire de talons hauts, un jean serré et un haut avec des manches découpées. Je regarde, hypnotisée, Kiki coiffer mes cheveux épais en un chignon haut lâche, qu'elle fixe avec une centaine d'épingles à cheveux. Elle détache quelques mèches ondulées pour les faire tomber en cascade dans mon dos. Quoi qu'on en dise, les cheveux longs sont plus faciles à coiffer que les cheveux courts. Cependant, Kiki m'a convaincu d'enlever cinq centimètres avant de rencontrer le directeur quelques jours plus tôt.

Jusqu'à présent, rencontrer Ty a été la partie la plus effrayante. Je me rappelle exactement comment il m'a regardée. C'était un viol des yeux.

— *Salut, Faren, a dit Ty en me serrant la main.*

Sa grande main sombre a englouti la mienne, plus petite. J'ai été surprise. J'ai de longs doigts qui correspondent à ma taille. Ma main ne se sent jamais avalée par celle d'un homme.

— Salut, ai-je répondu.

Ses sourcils se sont levés, et il a écarté les bras en reculant.

— Kiki m'a dit que tu sais à quoi t'attendre.

En effet. J'avais envie de pleurer, mais j'ai enlevé mes vêtements. La chaleur de mon embarras a rampé sur ma peau.

Ma jupe s'est retrouvée à mes pieds. Mes talons hauts et mes cuissardes n'ont pas empêché sa glissade froissée le long de mes jambes.

Ensuite, j'ai déboutonné le chemisier écarlate que Kiki avait choisi, révélant un ensemble soutien-gorge et culotte couleur encre. Le soutien-gorge était semi-crêpé et maintenait mes seins bien fermes, mes tétons roses étant cachés par une bande de satin ébène.

J'ai fait l'erreur de regarder Ty. Il s'est léché les lèvres, ses yeux assombris parcourant mon corps comme un homme affamé. Mes paumes ont commencé à transpirer.

— Tourne-toi, a-t-il lancé doucement.

Je l'ai fait. Il a regardé mon cul nu, avec seulement une bande de dentelle entre mes fesses.

J'ai senti la chaleur monter plus haut, infusant mon cou jusqu'à la racine de mes cheveux. J'ai compté dans ma tête, priant pour que ça s'arrête.

— Marche, a-t-il ajouté.

Je l'ai fait, sachant que je suis naturellement gracieuse et équilibrée. La dentelle profonde de mes bas chuchotait alors que je m'éloignai de lui. La grâce est la seule chose qui ne m'a jamais été enlevée, et j'en étais reconnaissante à ce moment-là.

— Tourne.

Je n'ai pas regretté que sa voix soit un peu rauque.

J'ai pivoté d'un mouvement souple, et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que je l'ai affecté. La honte s'est enflammée à nouveau, allant jusqu'à la mortification.

— Marche.

J'ai inspiré profondément et me suis rapproché. Je me suis arrêtée à un mètre de lui, et nous nous sommes fixés l'un l'autre. J'étais si tendue que j'aurais pu crier.

— Tu feras l'affaire, a lâché Ty d'un ton sarcastique.

J'ai regardé dans ses yeux sombres et j'y ai vu du désir. J'ai avalé si fort que ma gorge a fait du bruit. Le silence a rempli l'espace de façon

inconfortable.

— Alors quand est-ce que je peux commencer ?

J'ai détesté entendre à quel point ma voix a semblé timide.

Ty a souri comme s'il avait compris à quel point je suis désespérée. Je sais que Kiki ne lui a pas dit mes raisons. Il a supposé beaucoup de choses. Ça doit venir avec le boulot.

— Demain.

— D'accord.

Avec des doigts tremblants, j'ai enfilé mes vêtements, luttant contre les larmes si intensément que mes paupières brûlaient du besoin de pleurer. Mon esprit s'est rempli de toutes mes défenses. Je suis une fille respectable. Je paie mes factures. Je ne fais pas la fête, je n'ai pas de petit ami, je ne fais pas de bêtises... Je suis kinésithérapeute, pour l'amour de Dieu ! Mais quand j'ai attaché le dernier bouton, les mots m'ont manqué. Ty m'a vue comme un objet pour faire de l'argent, et j'ai soupiré, me sentant vaincue. Je n'ai même pas réussi à lui dire au revoir correctement.

Je me suis dirigée silencieusement vers la porte et j'ai failli m'échapper avant qu'il ne demande :

— As-tu déjà fait l'amour ?

Je me suis retournée lentement, mon cœur battant la chamade. Quel genre de question tordue était-ce là ? J'ai rassemblé mon courage, sachant que je pouvais perdre cette chance de régler mes problèmes financiers avec les mauvais mots.

— Ça ne vous regarde pas.

Je me détestais, mais je devais quand même demander :

— Pourquoi ? En quoi cela vous concerne-t-il ?

Ty a fait le tour de son bureau et a déplacé des papiers, son intérêt pour moi diminuant clairement. Il était silencieux depuis si longtemps que j'ai ouvert la porte et commencé à la franchir.

Ses mots m'ont rattrapée avant que je ne la ferme.

— Parce que tu marches comme une pute.

Je me suis raidie. Les larmes qui menaçaient plus tôt ? Oui... elles sont tombées.

J'ai doucement fermé la porte et traversé les couloirs sombres et bondés du club de strip-tease. Mon manteau est fixé autour de la tenue qui m'a coûté presque une semaine de salaire.

J'ai détesté ce que Ty a dit.

Je détestais ça parce que ça semblait vrai.

Kiki brise le souvenir nauséabond de ma rencontre avec Ty en demandant :

— Tu es prête ?

Je me retourne vers la fille dans le miroir, c'est à dire moi. Ses yeux sont d'un gris si pâle qu'ils auraient l'air presque blancs s'il n'y avait pas les éclairs de bronze qui strient les iris, un brun chaud entourant l'extérieur. En ce moment, ils sont larges et fantomatiques dans mon visage encore plus pâle et Kiki me regarde dans le miroir. Sa peau plus foncée et son teint contrastent avec le mien dans le reflet. Elle m'attire et je m'adosse à elle.

— Tu n'as pas à le faire, Faren.

Elle m'offre une porte de sortie alors que je fixe ses bras sombres enroulés autour de mon cou dans une étreinte de réconfort.

Mais nous savons toutes les deux pourquoi je dois le faire.

Je hoche la tête.

— Oui, je sais.

Elle embrasse mes cheveux coiffés et recule. Je me glisse dans mes talons rouge rubis et j'essaie de ne pas jeter un dernier regard dans le miroir.

Une grande fille mince me regarde fixement. Ses cheveux ressemblent à du caramel, ses yeux à de la glace. Sa peau crémeuse ressemble à du lait contre le rouge profond de sa tenue. Un masque scintillant qui fait partie de la tenue. Il entoure mes yeux argentés de secret. Je suis heureuse de cet anonymat. Le V scintillant entre mes seins pleins n'a besoin que d'un centimètre pour révéler mes tétons. La ceinture est en velcro.

Destiné à être déchiré.

Kiki fait une petite pirouette, et rejette sa tête en arrière, en gardant une prise mortelle sur le montant de la porte.

— Chaque fois que tu descends du poteau, 'kay ?

Je hoche la tête alors que la musique commence pour mon set.

— Utilise ta bonne main, chérie, me rappelle-t-elle.

Il n'y a aucune chance que je puisse utiliser la mauvaise. Ce sera le poignet pour l'équilibre et la feinte en utilisant les deux.

Je ne m'effondre que lorsque c'est terminé. Ensuite, je suis aux toilettes en train de vomir mon maigre déjeuner.

Je ne remarque pas que quelqu'un me regarde pendant que je cours hors du club.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 3 ~



Les billets de cent sont disposés en éventail comme un jeu de cartes parfait, et je bouge comme si j'étais dans un rêve. Je les ramasse sur le bureau de Ty, et il retient ma main en entourant mon poignet de sa grande main. Je lève les yeux vers lui, et je cligne.

— Quoi ?

Je me sens sale à chaque fois que je suis près de lui. Il semble le savoir par un instinct pervers et en profite pour me traiter comme de la merde dès que nos chemins se croisent.

J'ai essayé de le dire à Kiki, mais elle a levé les mains avec dédain.

— Il ne touche pas ! a-t-elle dit avant de partir en claquant des doigts.

C'est facile pour elle de dire ça parce qu'il ne *la* regarde pas.

Mais il me touche maintenant.

C'est facile pour elle de dire ça parce que je ne le vois pas *la* regarder.

Il resserre son emprise jusqu'à ce qu'il soit sur le point de me blesser, et je lutte contre mon envie naturelle de me retirer.

Ty tient ma mauvaise main, et tout peut arriver. En ce moment, mon cœur essaie de s'échapper de ma poitrine. Je ne supporte pas qu'un homme me touche. Chaque fois que c'est arrivé dans le passé, ça s'est terminé d'une seule façon.

Ses yeux s'attardent sur les miens puis balayent l'endroit où mon manteau est serré à ma taille.

— Il y en a plus là d'où ça vient.

Ses yeux contiennent une sorte de question que je ne comprends pas. Je ne veux pas comprendre.

J'ignore les sous-entendus manifestes.

— Laissez-moi partir.

Tout ce que je veux faire, c'est pleurnicher comme une petite fille effrayée. Parce que c'est ce que je suis à ce moment-là. J'ai tellement peur. Je fais ce travail depuis une semaine. L'argent que je gagne suffit à payer la moitié des soins de ma mère pour le mois. Le mois entier. Il tient ma mauvaise main. Mon petit doigt dépasse, incapable de se plier correctement, et la sueur humidifie l'argent sale.

— Non, dit-il.

Il serre imperceptiblement plus fort, et un faible son de douleur s'échappe de ma gorge.

Il sourit, et je réalise que c'est un prédateur. Comme mon beau-père. La salive dans ma bouche disparaît alors que ma respiration s'accélère.

La porte s'ouvre, et il lâche ma main comme si elle brûlait. L'argent s'étale sur le sol parce que ma main ne peut pas le tenir.

Ty dit assez fort pour que quiconque entre entende :

— Tu es une danseuse si gracieuse, mais tu ne sais pas garder ton argent.

Il glousse à sa propre blague.

Je ne trouve pas ça drôle. Je ramasse l'argent avec ma bonne main, et la mauvaise me fait mal là où elle a été tenue trop fort. Trop longtemps. Je sais par expérience qu'elle ne fonctionnera pas bien pendant une bonne heure.

— Hé, patron.

Ty semble nerveux, et ça rend mon cœur plus léger.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demande un homme.

Sa voix est un grondement profond. Mélodique. Elle vibre dans tout mon corps, bien que mes genoux nus soient plantés sur la moquette. Mes os en vibrent, comme si c'était une mélodie qui chantait sans permission dans les recoins de mon âme.

Je ne lève pas mon visage. Je ne veux pas que quelqu'un soit témoin de ma misère pendant que je fourre les billets dans mon sac. Je commence à me lever quand une grande main se pose sur mon coude. La chaleur s'infiltre à travers mon mince manteau et se répand dans mon corps à son contact. Je regarde les belles chaussures en cuir qui brillent dans la lumière douce. Mon regard se lève sur son poignet. Des boutons de manchette vintage me font un clin d'œil, un saphir étant le seul témoin de mon insécurité. Mon besoin désespéré d'indifférence.

Aussi éphémère soit-elle, aussi intouchable soit-elle.

Je me retourne sans offrir de remerciements ou de réponse.

La main me lâche, et le froid m'envahit à cause de son absence. Je m'apprête à m'enfuir du bureau, mais j'entends Ty dire que je suis étrange, que toutes les danseuses le sont.

La seule réponse que j'entends avant que ce regard brûlant ne quitte mon dos est :

— Tais-toi, Ty.

La porte claque et je pars aussi vite que je suis venue.
La chaleur de ce regard me suit.

*

image

Les boucles de Kiki dansent alors qu'elle bouge sa tête au rythme de la musique dans ses écouteurs. Elle a l'air d'un canard, sa tête s'incline et se rétracte au gré d'un phénomène qu'elle seule peut entendre. Son ongle long fait défiler l'écran de son portable.

Je m'installe en face d'elle et pousse un soupir de soulagement. Je soulève mon sac sur mes jambes et le pose contre le coin du siège de mon restaurant préféré. *Je ne me diversifie pas beaucoup.* Alors faites-moi un procès, j'aime la vue. C'est un peu la raison pour laquelle je vis là où je vis, pourquoi je dépense neuf cents dollars par mois pour un studio. En fait, pour ça et parce que le centre de soins terriblement cher de maman est à quelques pâtés de maisons, comme mon travail.

Mes deux emplois, en fait.

Kiki croise mon regard et fait un grand sourire, son sourire est contagieux. Je souris en retour. Elle sort un écouteur, et j'entends le chanteur, Sully Erna. *Un vrai canon.* Je sens une chaleur qui remplit la pâleur froide de ma peau.

Kiki s'illumine à mon expression, ne perdant jamais une excuse facile pour me taquiner.

— Sully Erna vient en ville. Je l'ai vu quand il était en tournée avec Godsmack. Il est délicieux !

Kiki se déhanche un peu sur le siège quand la serveuse arrive, stylo en main. Elle regarde Kiki avec un amusement évident et me fait un sourire entendu. Le regard de *cette fille qui ne peut pas être contenue* passe entre nous avant que nous regardions à nouveau Kiki.

— Quoi ? demande-t-elle en riant.

Sa main se déploie de façon spectaculaire, ses ongles étant rouge vif ce mois-ci parce que Noël approche. Dieu sait qu'elle ne peut pas ne pas célébrer *quelque chose*.

Je regarde mes propres ongles rongés et pose sur mes genoux mes mains élégantes aux bouts tronqués.

Arlene prend notre commande et s'en va, mettant sans doute notre gaffe sur le compte de notre âge. Je ne suis pas gaffeuse, mais c'est une partie de son charme que je siphonne.

— Alors dis-moi ce qui se passe, lâche-t-elle sans préambule.

Maintenant qu'elle est là, je ne sais pas si je peux tout dire.

Mes mains transpirent, et je me bats pour les garder sur mes genoux. Arlene s'approche et pose deux verres d'eau sur la table. Son regard se pose brièvement sur le mien, voit quelque chose qui la fait hésiter, mais elle doit bien réfléchir avant de s'impliquer car elle nous laisse à notre conversation.

Kiki sait que je dois de l'argent pour les soins de ma mère. Je prends une grande inspiration puis une autre. Je rencontre son regard.

— C'est cinquante milles, Kiki.

Ses yeux louchent comiquement, et sa main vole vers sa poitrine.

— Seeeee-i-gneur ! Faren...

Elle expire dans un élan contrit.

On se regarde fixement pendant qu'Arlene nous apporte nos cafés. Son regard passe de Kiki à moi, se demandant probablement ce qui a volé la bonne humeur de mon amie. Une supposition.

Elle part et Kiki se penche en avant, ses cheveux tombant en un voile noir qui frôle dangereusement le café fumant. J'ajoute calmement de la crème et du sucre, pour en faire quelque chose qui n'est plus du café. Elle cherche sur mon visage les émotions qui s'échappent et je hoche la tête.

— Ouais, c'est aussi mauvais que ça.

Elle émet un faible gémissement d'indignation.

— Aussi mauvais ? *Tellement* mauvais, bon sang ! siffle Kiki. Pas étonnant que tu aies finalement cédé sur le fait de remuer ton popotin.

Mes épaules s'affaissent un peu à ses mots. Une image de la main de Ty sur mon poignet comme un étau surgit. Je la laisse surgir dans mon esprit, espérant qu'elle s'évapore tout en sachant qu'elle ne le fera pas.

— Combien de temps me faudra-t-il pour rembourser cette dette ?

L'expression de Kiki s'adoucit, et montre qu'elle commence à réfléchir et je peux dire qu'elle additionne des choses.

— Eh bien ... pour être honnête, la plupart des bonnes nuits, tu pourras te faire jusqu'à cinq cents ...

On fait le calcul, et j'entends *des années*. Mon âme ne peut pas le supporter. La barre et les hommes... ça me ronge déjà. Et puis il y a Ty. Je veux des mois. Bon sang, des semaines.

Un moment avec lui, c'est une vie.

Kiki lit mon expression et soupire. Elle baisse les yeux et remue son café.

— Je n'allais pas te le dire, mais il y a une autre option. C'est un peu risqué. Ce n'est pas comme le Black Rose.

— Qu'est-ce qui pourrait être pire que de danser au Black Rose ?

Kiki soupire.

— Écoute, le BR est le plus classe de ce genre d'établissements. Les hommes doivent bien se tenir, ne pas toucher les filles et tu n'es pas obligée de montrer ton minou.

Je suis si reconnaissante. Je lui fais un roulement d'œil exagéré.

— Et pour Ty ? Il est comme une sorte de proxénète !

Kiki roule ses grands yeux, ses faux cils atteignant presque ses sourcils.

— Ty est Ty. Il est très fort pour repérer les filles innocentes et il pense que tu es capricieuse. Il veut te faire un peu peur. Ce n'est pas grand-chose.

Son regard rencontre le mien.

— Écoute, il ne fait qu'aboyer. Ne le laisse pas t'effrayer.

Bien. J'ai l'impression d'être un bon juge : aboiement contre morsure, mais je ne dis rien.

Le repas arrive, et je regarde la salade du chef avec du saumon frais et me demande si je peux la manger. J'ai l'estomac noué. Je sens le début d'un nouveau mal de tête arriver. Je me frotte la tempe avant de prendre une petite bouchée.

Kiki prend une frite grasse et la fait tourner dans du ketchup tout en buvant une gorgée de Coca. Pas de hamburger. Elle vit avec environ mille calories par jour. Je ne sais pas comment elle reste en vie, mais elle explique qu'elle ne se drogue pas pour rester mince comme les autres filles. Toute cette scène me donne envie de pleurer.

Puis je vais rendre visite à maman et je retourne directement au pôle de toute façon.

Kiki trempe une autre frite et croise mon regard. Elle est suspendue là comme une nouille molle, dégoulinant d'un ketchup qui me rappelle le sang.

Je déglutis.

— Combien de temps ?

Elle me fixe pendant un instant puis décapite la frite. Elle parle avec la bouche pleine.

— Qu'est-ce que tu es prête à faire ?

Oh mon dieu... Rien de plus. A la place, je réponds :

— Beaucoup.

Elle acquiesce, secoue tristement la tête et me le dit. Il y a un silence caverneux quand le dernier mot sort de sa bouche. Je sais qu'elle se déteste pour me l'avoir dit.

Je sais qu'elle m'aime plus.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



La décision est prise, nous passons à d'autres sujets. Je me sens en apesanteur. Ce n'est peut-être pas un chemin parfait mais au moins j'en ai choisi un. Je suis de retour pour parler de Ty à Kiki.

— Tu l'as rencontré ? demande Kiki avec étonnement, ignorant complètement le vrai problème.

— Hein ?

— Le propriétaire ! Le propriétaire sexy, délicieux, évaporateur de culottes, très, très riche...

Je hausse les épaules.

— Il est entré, m'a aidée à me relever, pendant que je mettais mon argent sale dans mon sac à main...

— Ai-je mentionné *riche* ?

Ses sourcils parfaitement épilés se lèvent.

— Tu l'as vu ?

Les yeux de Kiki sont grands ouverts pour une raison différente maintenant.

Je secoue la tête, en essayant de ne pas montrer à quel point il me perturbe. Et je n'ai même pas vu son visage.

Kiki se rejette en arrière dans un soupir indigné. Son regard furieux rencontre le mien.

— Je meurs d'envie de le rencontrer ! *Le rencontrer* le rencontrer, pas juste le voir depuis une scène pendant que son copain me glisse un énorme pourboire. Je goûterais à sa marchandise n'importe quand !

Elle expire et croise les jambes en regardant l'eau. Le Steelhead Diner se trouve en haut de Pike Street. Le mur de verre encadre Puget Sound et les Olympic Mountains comme une peinture surréaliste de glace blanche et de tourbillons d'eau céruléenne.

— Pourquoi tu ne l'as pas regardé ? Je dois admettre que je suis en train d'éventer mon vagin en ce moment.

Kiki le dit avec un enthousiasme si sincère que j'en ris.

Je regarde mes mains et donne la première réponse qui me vient à l'esprit.

— Je n'aime pas les hommes riches.

— Oh, ce sont des conneries ! Ouais, je déteste les riches aussi !
Déteste.

Elle se moque clairement de moi, mettant son index sur son menton alors que ses yeux se lèvent vers le ciel et que son pied donne des coups sans fin.

— On va raisonner cette idée stupide, Faren.

Kiki me transperce du regard.

Je me tortille, sachant qu'une parole de sagesse est à venir. Je prends une bouchée de ma salade et je mâche machinalement.

— Belle maison, belle voiture, beaux vêtements, eau de Cologne sexy...

Elle lève les sourcils.

— ... beaucoup de temps à faire du sport. Bon sang !

Elle frappe la table, et quelques autres clients nous regardent.

— Bon sang, répète-t-elle plus doucement, je parie qu'il va à ces cours de Kama Sutra pour pouvoir peaufiner ses mouvements.

Oh mon Dieu.

— Ouais... c'est de ça que je parle, bébé. Donne-moi un peu de cette sauce d'amour qui dure toute la journée. Je reviendrai en courant pour en prendre deux fois plus.

Je ne peux pas m'en empêcher, je commence à rire et je ne peux plus m'arrêter. Parfois, un peu d'humour fait du bien.

— Tu vas vivre ? demande Kiki, confuse par mon hystérie.

Je hoche la tête.

— Pour l'instant.

Mes côtes me font mal.

— Bref, écoute bien.

Je le fais, les restes de mon rire flottant sur mes lèvres.

— La prochaine fois qu'il joue les héros, essaie de dire merci.

— Je ne pense pas qu'il savait qu'il me sauvait, Kiki.

— Hum, grogne-t-elle.

Elle avale son Coca jusqu'à la glace fondante et le repose.

— Tout ce que je dis, c'est que tu peux le faire pour une fois, Faren ?

Le faire. Je ne sais pas... on dirait que c'est tout ce que j'ai jamais fait.

Kiki me glisse une carte. Elle dit simplement : *Thor*. Mon pouce passe sur les lettres noir brillant profondément enfoncées dans le papier cartonné crème. De petits chiffres flottent sous le nom.

Je lève les yeux et elle dit :

— Prends-la.

— Est-ce que tu le fais ?

Kiki sourit puis admet :

— Plus maintenant.

Je connais son secret, et maintenant elle connaît le mien. Tout cela dans sa misérable gloire.

— C'est comme ça que tu as eu le penthouse ?

— Ouais.

Comme elle se souvient de quelque chose d'il y a un moment, son regard dérive loin.

— Le Black Rose, c'est de l'argent facile, mais cet argent...

Ses yeux fixent les miens.

— C'est de l'argent exceptionnel.

Je me fige quand je vois l'ombre dans ses yeux.

Aucune d'entre nous ne dit ce qu'elle pense. Si je peux garder ce boulot pendant un an peut-être ? Peut-être moins longtemps si je peux supporter quatre jours par semaine au lieu de trois ? Je pourrais avoir remboursé mes dettes et n'avoir que les mensualités à considérer. C'est une possibilité trop élevée pour que j'y fonde mon espoir.

Pourtant... il scintille là, juste hors de portée.

Je l'attrape.

*

image

Thorn

Thorn est Ty.

Je suis tellement désespérée par ce fait que j'ai du mal à me forcer à entrer dans son bureau étroit situé à l'intérieur d'un grand gratte-ciel à quelques rues du Black Rose. Kiki ne me l'a pas dit. Bien sûr, je n'ai pas demandé. Tout ce que j'ai entendu c'est "mille dollars par nuit" , et j'ai grimpé à bord du train de l'argent facile. Je devrais le renommer compliqué avec un C majuscule.

Il se comporte différemment. Je suppose que les enjeux sont plus élevés. M'intimider pendant que je travaille au BR semble être une bonne chose. Maintenant ?

Il établit les règles de base.

— Tu recevras chaque lundi un courriel indiquant le nouveau lieu de rencontre...

— Quoi ? Ce n'est pas dans un club ?

— Tu vas me laisser finir ?

Thorn me sourit et pas d'une manière sexy. J'ai déjà vu ce regard de chaleur avant et il ressemble à l'intimidation.

Il me regarde fixement jusqu'à ce que je baisse les yeux. J'inspire et expire profondément. Je le déteste et je déteste ce qu'il me fait ressentir. Ce qu'il me fait ressentir à propos de mes décisions.

— Quand le courriel arrive, tu réponds en disant si tu seras là.

Je rencontre à nouveau ses yeux, et il sourit. Ty sait qu'il me tient.

— Pourquoi êtes-vous Thorn ? demandé-je.

Je le prends à contre-pied avec ma question.

Il répond avec une lenteur délibérée :

— Toute rose a ses épines.

Nos regards se croisent et il demande :

— Prête ?

Je hoche la tête.

— Tu auras cent dollars par lap dance.

Son regard se perd au loin, et il récite le discours comme s'il s'agissait d'une recette de pâte à cookies.

— Plus ta danse est rapide, plus tu la fais bien, plus il y a d'argent. Les clients n'ont pas le droit de te toucher, et tu n'as jamais à faire quoi que ce soit qui te mette mal à l'aise.

Il dit la dernière partie avec la sincérité d'un criminel.

Nos regards se croisent à nouveau et je comprends le message.

Thorn fait dans la clarté.

Il énumère les choses pour lesquelles on peut gagner plus.

— Laisse-les te tripoter les seins : cinquante dollars. Branlette, cent dollars.

Je déglutis. Je crois qu'il y a un peu de vomi dans ma bouche. Je ne dis pas que je n'ai jamais fait de branlette. Thorn m'a déjà traitée de pute, et il n'y a rien de convaincant pour le décidé. Et vraiment ? C'est mieux que Thorn pense que je suis ce qu'il présume que je suis. Thorn ne sait pas pourquoi je fais ça. Il ne connaît pas mon passé, mon travail actuel. Il

devine, et je suis d'accord pour que ça reste ainsi. Moins il en sait, mieux c'est.

Ces pensées prennent quelques secondes.

Thorn poursuit :

— Il y aura de la sécurité. Non pas que ce soit nécessaire.

Il jette un coup d'œil vers moi et sourit.

— Nous avons des gorilles dressés devant tous les endroits. Les filles n'ont donc pas à s'inquiéter.

Je me tortille un peu, en pensant à la façon dont ils vont me virer dès le premier soir. Mes tempes martèlent le début familial d'une migraine, et ma main se referme sur la carte émietlée du docteur Matthews dans mon sac à main. Mon rendez-vous de la semaine prochaine se profile devant moi et je ne regarde pas le visage sombre de Thorn, des yeux qui me détestent, un corps qui me veut. Je sais que quelqu'un tient Thorn en laisse, sinon il aurait fait plus que me faire des propositions et me menacer.

Qui ?

Jared McKenna ? Le milliardaire insaisissable, semi-héros, qui possède le plus beau club de strip-tease de Seattle ?

Je regarde Ty, alias Thorn, à nouveau, et je me demande qui peut tenir en laisse ce pitbull.

— Je ne suis pas sûre de ce qu'il faut faire...

Si je ne dis rien, il l'apprendra par un client furieux. Ce n'est pas travailler mes muscles endoloris contre un poteau devant des hommes à une distance sûre. C'est différent.

Intime.

Thorn sourit, ses dents blanches se découpant sur son teint sombre. Il s'avance vers moi, et je tiens à peine en place, en serrant les dents.

Il me surplombe, même si je fais un mètre soixante-quinze dans mes bas.

Je me recule et il fronce les sourcils, me serrant plus fort.

— Détends-toi, c'est un tutoriel. Je ne vais pas te violer.

Bien. Mon corps se souvient et se bloque, se bat pour l'air, pour la raison.

Il regarde mon visage et émet un petit rire noir.

Thorn déplace le fauteuil pivotant et s'y assoit, en se tapant une fois sur les genoux.

Je meurs intérieurement. Si quelqu'un m'avait dit que je serais aussi proche de Ty le manager effrayant, j'aurais rigolé.

Je ne ris pas maintenant.

Je lève avec précaution un genou et le pose sur l'extérieur de sa cuisse, sous le regard de ses yeux sombres. L'autre genou suit, et je me force à m'agripper à ses épaules pour garder l'équilibre, sinon je vais tomber contre lui.

Je frissonne, et il le prend pour de l'excitation plutôt que du dégoût.

Thorn s'agrippe à mes hanches, je siffle et j'essaie de m'éloigner.

— Ça ne marchera pas avec les mecs qui vont venir profiter de ton corps.

Il pousse mes hanches en avant, et je sens son érection contre le haut de ma cuisse.

— Bouge.

Je me mords la lèvre pour ne pas crier. Je me frotte contre lui encore et encore. Ses mains se déplacent pour attraper mes fesses, et soudain je ne bouge plus toute seule. Il déplace mon corps contre son pénis raide. Mes seins sont en sécurité dans un soutien-gorge qui frôle son visage alors que la friction de notre accouplement habillé s'intensifie. Thorn halète et pousse un cri chuchoté qui est quelque part entre un sifflement et un hurlement.

Je me sens malade en descendant de lui, une tache humide à son entrejambe s'étendant à ses cuisses musclées.

Je recule en tremblant. Les prémices d'un bleu fleurissent sur ma cuisse et je frissonne de dégoût.

J'enroule mon trench-coat noir autour des sous-vêtements qu'il a insisté pour que je porte en dessous.

Thorn demande doucement :

— C'est bon ?

Je hoche la tête. J'ai *vraiment* compris.

Et je ne veux plus jamais le faire.

Je fuis comme si le diable était à mes trousses.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 5 ~



Lundi

Je regarde le curseur qui clignote au-dessus d'*envoi*. Mon doigt plane, ma volonté avec lui. Je ferme les yeux, fort, et tape sur la souris d'un clic décisif. Mon RSVP flotte dans l'éther pour être reçu par Thorn ou l'un de ses laquais.

Ce soir, c'est ma première nuit. À mon nouveau travail.

Un millier de dollars par nuit chuchote une voix dans ma tête.

Je suis épuisée. J'ai travaillé une journée entière à réparer les blessures des autres, à les forcer vers la plénitude. J'ai payé les soins de maman pour la première fois en liquide. J'ai fait semblant de ne pas remarquer la pause de la réceptionniste lorsqu'elle a pris l'argent enroulé.

Son regard rencontre le mien.

— En liquide ?

J'ai toujours le reçu dans mon sac à main. Je pense que je l'encadrerai quand tout ça sera terminé.

Si jamais ça arrive.

Je marche lentement vers la "salle de fête". Je sais que j'ai fait tout ce que je pouvais pour me rendre désirable. Ty m'a fait comprendre l'importance de la période de la "préparation".

— Ce sont des hommes qui ont des goûts, a-t-il souligné.

J'entre, ma robe bleu glacier couvrant à peine mes fesses. De petits cordons qui se terminent par des perles argentées se balancent et chatouillent le haut de mes cuisses. Ils épousent mes fesses lorsque je me déplace avec des talons aiguilles de 10 cm. Le décolleté est si bas que le haut de mon nombril apparaît et disparaît comme une motte de terre aguicheuse.

Les hommes se retournent quand une nouvelle fille entre. J'imagine que leur réaction est aussi instinctive que celle des fleurs qui tournent leur tête vers le soleil. Je sais que j'ai touché la cible quand leur conversation s'arrête. Les yeux passent avidement sur mes formes, ne manquant rien. Certains s'attardent sur mes seins, d'autres sur mes longues jambes, d'autres

encore caressent l'or bruni de mes cheveux sous des lumières si faibles qu'elles les éclairent à peine.

Un homme ne regarde jamais mon corps mais mes yeux. Ils valent le coup d'œil, cachés par un masque de petits cristaux Swarovski. Seul le gris clair de mes iris apparaît à travers les fentes. Mes cils blond foncé sont cachés sous un mascara chocolat profond.

— Deux cents pour vingt minutes, lâche-t-il.

Il a des cheveux d'un noir profond, une mâchoire forte et des yeux qui pourraient être d'un vert azur s'il y avait plus de lumière.

Les voix s'élèvent, noyant la sienne et je m'agite, reculant.

Mes yeux masqués se tourne vers la sécurité.

Comme Thorn l'avait promis, il interrompt la frénésie des enchères avec des mots discrets.

— Cinq cents, et elle est à vous pour la session vierge.

Mes yeux se tournent vers lui, pensant que j'ai été découverte. Mais non, il veut simplement dire que c'est ma première lap dance. De toute ma vie.

Mes épaules tombent, et je me détends un peu.

L'homme qui a dit deux cents dollars fait un signe de tête à l'agent de sécurité. Un autre homme, vêtu d'un smoking et d'une queue de pie, apporte un ticket sur un plateau d'argent, ses yeux passant une fois sur moi.

C'est suffisant.

Je me sens plus sale que lorsque je suis arrivée.

L'homme aux cheveux noirs comme du charbon tend sa main, et je glisse la mienne dans la sienne. C'est chaud et sec.

Les regards d'autres filles rencontrent le mien alors que je me glisse derrière une porte portant le numéro un. Je ne sais pas qui elles sont car elles portent également de petits masques.

C'est bon parce que je ne sais plus qui je suis.

— Je m'appelle Jay.

Il desserre sa cravate.

Je reste là bêtement.

Il rit et s'assoit sur une grande chaise. Le faux daim bordeaux en peluche cache une myriade de crimes.

Comme celui que je vais commettre.

— Viens ici, ordonne-t-il à voix basse.

Ses yeux brûlants fixent les miens.

Je marche vers lui. Les perles qui me faisaient me sentir sexy il y a une demi-heure piquent comme de nombreux insectes qui mordent ma chair pendant que je me déplace.

Je me tiens devant lui, et il ne me touche pas. Il déboutonne lentement sa chemise. Jay fait passer la boucle de la cravate par-dessus sa tête et la jette sur le côté. Mes yeux parcourent son torse musclé tandis qu'il déboutonne lentement sa chemise, sans me quitter du regard. Il fait beaucoup de sport.

Je reconnais instantanément le regard du dur labeur, ma main n'est pas la seule chose que j'ai réhabilitée.

Je suis endolorie par mes propres entraînements. Un bleu permanent gravé sur l'intérieur du poignet de ma mauvaise main témoigne de mes deux semaines de pole dance. Mais la douleur ne m'achèvera pas. Après ce que j'ai traversé, la douleur physique n'est qu'un obstacle de plus.

C'est le mental qui me tue.

— Enfourche-moi.

Je monte sur lui comme je suis montée sur Thorn, mes cuisses tremblent. C'est horrible de penser que parce que ce n'est pas Thorn, c'est mieux ?

La musique s'infiltre dans la pièce à partir de haut-parleurs placés stratégiquement. Je jette un coup d'œil sur le côté et remarque des foulards de soie éparpillés, du lubrifiant, des préservatifs et une pile soignée de jouets sexuels dans une boîte en porcelaine ancienne.

Verre.

Caoutchouc.

Je détourne la tête, les larmes me faisant tenir mes yeux écarquillés pour qu'elles ne tombent pas.

Jay pose un billet de cinquante dollars sur la table d'appoint à côté de la chaise. Un plat en verre taillé contient parfaitement le billet. Il scintille dans la faible lumière alors qu'il contient de l'argent sale.

Je bouge.

— Je veux toucher tes seins.

Mon regard se porte sur l'argent. J'avale et, après une brève hésitation, j'acquiesce.

Il se penche en avant et murmure :

— Continue de bouger... ouais...

Il gémit quand je me frotte contre lui, la tête détournée. Je fixe le papier peint doré, cherchant à sortir de mon corps. Je mémorise les formes géométriques. Je sens ses doigts écarter le décolleté scintillant de mon haut. Un doigt effleure mon téton, et j'accélère nerveusement le rythme. Mon téton se durcit comme un traître et mon rythme cardiaque s'accélère dans une peur non partagée.

Je ne veux pas l'embrasser ou je vais crier. Cet inconnu s'accroche à mon téton et le suce tandis que j'augmente la friction contre lui. Je halète un peu à ce contact. Je suppose que toucher mon sein peut signifier sa bouche, bien que je ne m'y attende pas.

Je me dissocie davantage, mes yeux suivant le tracé du papier peint à fleurs de lis. Mon frottage sollicite mes muscles, ma lutte contre l'adrénaline m'épuise, et le besoin d'argent me pousse à aller de l'avant quoi qu'il arrive.

Sa respiration m'indique quand ça va se terminer, et c'est terminé. Il presse mes seins nus contre son visage et crie au centre de ma chair chaude, se libérant contre une serviette de toilette.

Jay me serre contre lui comme si j'étais précieuse. C'est pire que s'il m'avait simplement laissé partir. Je me détache de lui, quitte ses genoux dans un mouvement maladroit et détourne mes yeux de son entrejambe.

Il se lève, mou et épuisé, et utilise les petits articles de toilette fournis pour nettoyer son désordre gênant.

Je suis engourdie alors que j'ajuste mon haut et que je ramasse les cinquante dollars, les ajoutant aux cinq cents. Alors que je sors de la pièce, ses yeux se rappellent à ma mémoire.

Je réalise que je n'ai jamais dit un mot. Il ne connaît même pas mon nom. Jay n'a pas demandé.

Au moins, il y a ça.

Dans les toilettes, je regarde le mur de miroirs dorés. Des produits de toilette, du maquillage et des lingettes de toutes sortes jonchent le meuble-lavabo. Je me mets la tête dans les mains et reste là pendant des instants qui deviennent des minutes. Lorsque je relève la tête, j'ouvre le robinet, j'attends que l'eau devienne chaude, et je glapis en me lavant les mains à me brûler. Puis je déballe une brosse à dents et me lave la bouche, en me brossant méchamment. Deux fois.

Je remercie le ciel de ne pas l'avoir embrassé. Je ne pouvais pas le supporter. C'est l'insulte finale. Pas de baiser.

Parce que c'est plus proche de la prostitution que de la danse. Je comprends ça maintenant. Je prends de grandes respirations, en me concentrant sur l'inspiration, puis l'expiration.

Je me lève, réajustant ma robe perlée empruntée à Kiki, et retourne dans la pièce.

Ils enchérissent à nouveau, et je retourne dans la chambre des damnés. Celui-ci veut toucher mes seins.

Je le laisse faire.

Et je repars avec mille deux cents dollars.

Il ne reste plus que quarante-huit mille dollars et des poussières.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Aujourd'hui

— Monsieur, dit quelqu'un à ma droite.

Mais mes yeux sont fermés.

— Veuillez-vous éloigner.

Le timbre de cette voix est impérieux, autoritaire.

Mes yeux s'ouvrent lentement et j'absorbe la vague tactile qui m'entoure.

J'entends un juron bas, et cette présence chaleureuse se déplace. J'ai froid, je me sens délaissée, alors qu'un homme costaud en uniforme de la marine s'accroupit près de moi et sourit. Ses yeux bleu clair balaient la rue. J'entends les portes des voitures s'ouvrir et se fermer, les sirènes s'arrêter. Le silence est assourdissant, un puits profond dans lequel on peut se perdre. Tout autour de moi, les jambes des gens apparaissent, comme des troncs d'arbres habillés.

Je suis au milieu d'une forêt de gens et cela fait jaillir de ma bouche un fou rire légèrement hystérique.

C'est là que je réalise que je suis plus haut qu'un cerf-volant.

Pendant ce temps, l'homme en bleu me parle doucement, sur un ton apaisant. Mes yeux tournent en quelque sorte avant de se concentrer sur les siens. Je lève ma main pour essayer de le toucher, et je siffle de douleur.

Un moment de panique tente de monter dans ma gorge car c'est ma bonne main. *S'il vous plaît, mon Dieu, ne la laissez pas être détruite aussi.*

— Chut, chuchote-t-il.

Il prend calmement ma main qui se débat, et son doigt se déplace vers le dessous de mon poignet. Je sens la pression subtile qu'il exerce sur mes organes vitaux. Une boucle de tube transparent se balance dans ma vision.

— Je suis là.

Je remarque son badge : *Johnny*.

Mon corps devient comme en apesanteur. Je les sens me placer sur une civière. Ma cuisse hurle de douleur, et je gémis. Les yeux de l'ambulancier se dirigent vers l'aiguille dans mon bras, et il ajuste quelque chose. Je flotte plus profondément dans la brume de la drogue.

— Ça va aller.

Ses mots me remplissent instantanément d'effroi.

J'entends cette voix mélodieuse en arrière-plan. Elle devient plus forte en argumentant, et je sais que c'est mon ange qui essaie de m'abriter de ses ailes.

Johnny l'ambulancier me charge à l'arrière d'une ambulance. J'essaie de bouger. J'ai du travail.

Je dois mourir. Je me suis parfaitement souvenu des mots de Matthews. Les médicaments ne peuvent pas adoucir cela.

— Laissez-moi passer ! cri l'ange.

Son visage apparaît au-dessus du mien, me cherchant à travers la sécurité des hommes bleus, à travers les badauds dans la forêt multicolore des gens.

Ils ne peuvent pas me sauver.

Personne ne le peut.

Mais celui qui m'a tenu la main quand j'étais allongée au milieu de la rue la reprend. Le sédatif agit de concert avec le coup porté à ma tête et je commence à m'évanouir.

Ses yeux bruns profonds dans un visage fort sont la dernière chose que je vois alors que le sédatif me fait perdre conscience.

Ce visage indéniable est la dernière chose que je vois.

Puis cela me frappe : je n'ai pas à me priver de quoi que ce soit. Quand on connaît l'heure de sa mort, tout devient clair.

C'est une sorte de soulagement.

*



Les grands yeux de Kiki saluent les miens quand je me réveille.

— Dieu merci ! soupire-t-elle d'une voix forte.

Je grimace un peu. Elle se couvre la bouche.

— Désolée, essaie-t-elle de murmurer.

Mais elle le rate de peu.

— Oh mon dieu, tu m'as fait pisser dans mon pantalon !

Son regard anxieux scrute mon visage puis descend le long de mon corps. Il remonte jusqu'à mes yeux.

Je souris un peu, et ma bouche ressemble à du papier de verre déchiré, avec des lèvres craquelées et une haleine horrible.

— De l'eau, croassé-je.

Kiki se tape le front et m'apporte une tasse en douceur, en faisant glisser la paille flexible jusqu'à mes lèvres. L'eau a un goût de paradis froid. Mes yeux rencontrent les siens.

— Bon, dis-moi ce qui s'est passé.

Kiki s'assoit sur la chaise d'hôpital à côté de mon lit.

Je veux savoir où est ce type. Celui que j'ai vu dans ma stupeur induite par les médicaments... où est-il allé ? Mais je ne demande pas.

— Je ne sais pas vraiment. Je sortais de la clinique...

— Tu vois le docteur pour tes migraines ? demande-t-elle.

Je hoche simplement la tête. Parler de ma condamnation à mort, c'est un peu trop.

Les mots de Matthews me reviennent, remontant au centre de mon cerveau : perte de sensation et d'appétit, problèmes de vertige - perte d'équilibre.

Je ne peux pas avoir ça. Je dois continuer à danser pour qu'il reste quelque chose pour maman quand je ne serai plus là.

Kiki fait claquer ses doigts.

— Tu sais, ils ne peuvent pas te libérer comme ça. Tu ne vas pas bien du tout, Faren.

Pas bien du tout. Ma mémoire a des flashes, et je suis sur les genoux d'un homme. Comme l'obturateur d'un appareil photo, il y a un déclic. Puis je souffre à cause de Thorn et de sa façon de tout contrôler. L'obturateur se bloque sur mon beau-père battant ma mère, presque à mort.

Tout ça parce qu'elle m'a défendue.

Et je pense que je peux partir et mourir ?

Je ferme les yeux.

Kiki repousse mes cheveux en arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a, poupée ? Je veux dire, à part l'évidence... On dirait que quelqu'un vient de marcher sur ton chiot.

J'aboie un rire. Vous savez, le genre plein d'émotions battues et contenues qui bouillonnent à la surface.

— Je n'ai pas de chien.

Pardonnez l'idée, je peux à peine gérer ma propre vie.

Kiki lève une épaule.

— Ouais, peu importe, mais si c'était le cas...

Elle sourit, et je souris en retour.

Après quelques instants, elle reprend :

— Voilà ce que je sais. Tu es venue en criant...

— Criant ?

Mes sourcils se lèvent.

Kiki roule les yeux.

— Pas en criant mais énervée.

— Oh.

— Quoi qu'il en soit, tu es partie du cabinet du médecin en hurlant et tu as couru dans la rue.

J'acquiesce. Cela semble juste. Après que la merveilleuse bombe soit tombée, je n'étais plus moi-même.

Je ne sais pas quand je le serai à nouveau.

— Ensuite !

Kiki lève un doigt.

— Un mec super canon t'a foncée dessus avec sa Harley ! L'amour à moto !

Elle pousse un cri.

— Kiki...

Peu importe ce que je dis, ça ne marchera pas. Je vais bien, et elle est sous le charme de ces circonstances étranges.

— Tu vas bien, Faren.

Elle regarde mon corps enveloppé dans la couverture avant de la remonter jusqu'à ma cuisse.

— Blessure de guerre. Tu peux les couvrir avec du fond de teint.

On regarde l'ecchymose faite par la moto, et je réalise que j'ai de la chance que ma jambe ne soit pas cassée.

Je regarde ses yeux sombres se déplacer vers ma cuisse droite et se poser sur ma bosse et mon bleu. Elle pose un doigt dessus.

Kiki ne croise pas mon regard quand elle me demande :

— Comment va le travail ?

Je ne lève pas les yeux.

— Ça se fait.

— Qu'est-ce que tu dois faire ?

Je lui lance un regard accusateur.

Elle recule, sa main se détache de ma jambe. Je couvre à nouveau le bas de mon corps avec le drap.

— Tu étais désespérée. Tu avais besoin d'argent, et c'est la seule façon, à part le trafic de drogue, d'y arriver pour toi.

— Je ne veux pas de penthouse.

— Je sais.

Le regard de Kiki se pose sur le sommet de ma tête courbée.

— Maintenant, dis-moi pourquoi tu t'es enfuie du cabinet du médecin.

J'ouvre la bouche puis la referme. Je ne sais pas si je suis prête à lui dire. Je ne sais même pas si je suis prête à accepter ce que Matthews a dit. Je traverse les étapes du deuil très bien, merci beaucoup.

Je pense que je suis accrochée à la colère.

J'entends un bruit, et on se retourne comme des co-conspiratrices coupables quand la porte s'ouvre. Quelqu'un passe avec un ballon ringard avec des lettres des années 1980 qui crient "*Bon rétablissement*" et un bouquet d'œilletons. Le ballon bouge et s'agite, révélant une partie du visage de la personne.

Ty, alias Thorn.

Mes tripes se serrent, et Kiki adresse un sourire éclatant à l'homme qui m'a effectivement prostituée.

— Ty ! lance-t-elle joyeusement.

Elle se jette dans ses bras.

Ses yeux sombres rencontrent les miens par-dessus son épaule, et il me lance un sourire crispé. Je presse mes paumes humides dans les draps du lit.

— Merci d'avoir couvert Faren la nuit dernière, Kiki, lâche Thorn dans un message sinistre dirigé directement vers moi.

Ses yeux glissent sur ma silhouette, bien installée sous les couvertures de l'hôpital.

— Laisse-moi parler à la gamine.

Kiki acquiesce et se tourne vers moi.

Je demande :

— Tu as fait une...

Je ne sais même pas comment l'appeler. Je me contente du mot le plus inoffensif que je puisse trouver.

— Une *danse* pour moi ?

Je couine, détestant devoir quelque chose à quelqu'un, même à Kiki.

— En effet.

Le regard de Thorn rencontre le mien.

— A quoi servent les amies ?

La question est posée innocemment, mais je sais ce qu'il demande vraiment.

Kiki me donne un léger baiser sur la joue et ignore mon regard qui la supplie de rester. Elle s'en va avec un *"je reviendrai bientôt"*, me laissant avec Thorn.

Tout semblant de sourire quitte l'expression de Thorn alors que ses yeux deviennent noirs en une milliseconde.

— Parlons, Faren.

Je ne dis rien, et il commence. Quand Thorn termine, je fixe mes mains serrées, je veux tellement sortir que je peux à peine le supporter.

Thorn me veut comme régulière. Il veut que je couvre mes bleus frais avec du maquillage, comme Kiki l'a suggéré. Il m'a demandé si je pouvais encore danser, ce à quoi j'ai seulement acquiescé d'un hochement de tête.

Bien sûr que oui, je vais danser. J'ai un désir soudain pour ma mère qui est si fort que c'est comme une douleur que je ne peux pas réparer, une partie de moi brisée au-delà de toute réparation possible. Nous avons été si proches et maintenant je n'ai personne pour prendre sa place en tant que confidente. Il n'y a pas de colle pour mes problèmes brisés.

Les derniers mots de Thorn me traversent l'esprit.

— Il y a plus d'argent si tu continues à me donner des danses. Des danses privées.

Mes yeux vont vers les siens. Je suis tellement occupée avec lui que je n'entends pas le bruit de la porte quand elle s'ouvre et que mon ange entre.

Le fait de voir mon visage change son expression de contrition en une expression de ténèbres. Ses grands yeux chocolatés se dirigent impassiblement vers Thorn et se durcissent sensiblement.

Thorn se lève d'un bond, ramasse le ballon et les fleurs, et se tourne vers l'homme qui m'a tenu la main. Thorn explique nerveusement :

— Mauvaise chambre, mon pote.

Mes sourcils se rejoignent en un froncement perplexe tandis qu'ils se fixent l'un l'autre.

Je jure qu'ils se connaissent. Je suis content que Thorn parte. Je me demande ce qui l'a chassé.

Qui.

Il est encore plus beau que dans mon souvenir. Mes yeux le regardent avec appétit, chaque moment de ma vie est hyper brillant, extrêmement surréaliste et microscopique. Ses cheveux brillent, comme le plus profond des centimes de cuivre, dans la lumière pâle qui traverse la fenêtre. Sa peau est comme un moka crémeux, et ses yeux sont si sombres qu'ils semblent noirs.

Sauf que quand ils me regardent, ils sont de l'ambre fondu.

— Salut.

Il s'avance et tend la main.

Je me déplace pour mettre ma paume dans la sienne, et je remarque des ongles manucurés qui ne correspondent pas aux callosités de sa paume. Sa grande main recouvre la mienne et une chevalière indique une université que je ne peux que rêver de fréquenter.

Des boutons de manchette dépassent de la manche de son costume coûteux.

Puis je vois les chaussures. Un cuir différent de celui d'avant, mais tout aussi souple. Tout aussi distinctif.

Mes yeux remontent le long de son corps et rencontrent son regard, et une fossette apparaît alors qu'un sourire plein de dents blanches m'éblouit. Ces yeux me capturent dans une étreinte de chocolat satiné.

— Jared McKenna.

Et je sais que je suis en plein dedans.

Je suis peut-être en train de mourir. J'ai peut-être un sale boulot qui paie pour les péchés de mon passé. Mais à ce moment-là, je connais le paradis, ne serait-ce que pour un petit moment, ici sur terre.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Faire semblant est le plus difficile.

Que je ne pense pas à ce que le docteur Matthews m'a dit. Que Jared McKenna, entrepreneur milliardaire, ne m'a pas renversée avec sa Harley parce que je me suis mise sur sa route. Que je suis l'une des gogo danseuses de son club exclusif, le Black Rose.

Thorn est parti parce qu'il ne veut pas mettre son patron au courant de sa relation avec moi. Pourquoi ?

Notre poignée de main se brise. Son doigt traîne le long de l'intérieur de mon poignet, et lorsqu'il quitte ma peau rougie, mon rythme cardiaque s'accélère. Je regarde ses pupilles manger ses iris bruns. Je ne peux pas dire si l'assombrissement de son regard est dû à la pénombre de la pièce ou si j'ai un indice sur la façon dont je l'affecte. Notre rencontre est un témoignage du pouvoir de l'attraction charnelle. L'alchimie ne fait pas de discrimination quant au moment, à l'apparence ou aux circonstances. Elle est là pour être reconnue et se manifester, quel que soit l'environnement.

Ce qui se passe est exactement ce dont je n'ai pas besoin. J'ai mauvaise mine, je vais voir ma mère ce soir, et une danse demain soir sur les genoux d'un autre étranger. Je suis face à l'homme qui est mon patron, mon agresseur et mon sauveur, le tout dans un paquet chaotique. Et c'est un homme qui sans rien faire peut désintégrer une légion de culottes.

Incinérer.

Jared McKenna se penche en arrière, baissant la jambe de son pantalon et posant l'une de ses chevilles sur l'un de ses genoux. Ses yeux sont ombragés et il me fixe.

Je brise le silence.

— Je suis Faren Mitchell.

Je prie pour qu'il ait trop de danseuses pour savoir qui je suis. Je ne peux pas empêcher mon embarras.

Son ongle manucuré et parfait effleure le bloc-notes contenant mon dossier médical. Un coin de sa bouche se soulève en un demi-sourire à fossettes, et je rougis en jetant un coup d'œil à mes mains. Bien sûr, il sait qui je suis. Il prend mes doigts froids et fronce un peu les sourcils. Mes

yeux sont baissés, fixant mes genoux alors que mon cœur bat un rythme staccato.

Il retourne ma paume et parle à ma main.

— Je suis vraiment désolé, Faren.

Il prononce mon nom comme un talisman, et je lève les yeux, surprise par la douceur avec laquelle sa voix caresse les syllabes. Je le regarde, engourdie, ses doigts jouant sur mes articulations. C'est la plus grande intimité que j'ai reçue d'un être humain depuis que maman m'a été enlevée il y a quatre ans. C'est d'une beauté terrible que le toucher authentique d'un autre être humain.

J'ai dansé avec des dizaines d'hommes ces dix derniers jours, mais Jared me donne l'impression de faire partie de lui. Le jeu léger de ses doigts sur ma chair crée une symphonie de sensations.

Je veux arracher ma main.

Je veux qu'il passe à d'autres parties du corps. Je suis tellement hors de ma zone de confort émotionnel que je ne peux pas respirer.

Je dis la première chose qui me vient à l'esprit.

— Ce n'est pas de votre faute. J'étais... j'étais bouleversée.

Je jette à nouveau un coup d'œil à Jared, puis je me mords la lèvre, en baissant les yeux.

Il serre légèrement ma main. Les callosités de sa paume se frayent un chemin érotique en glissant sur ma peau.

Son contact me manque et je me sens soulagée en même temps.

Il passe la main qui touchait la mienne dans ses cheveux et expire.

— Ce n'est pas de ta faute. J'aurais dû te voir avant que tu ne sois sur la route.

Je le regarde sans le vouloir, et ses profonds yeux bruns m'attirent. Ils ont l'air si sincère. Il n'a pas l'air d'un type riche qui a eu la vie facile. Il y a une dureté en lui, une lame. Jared McKenna n'a pas l'habitude d'être scruté, et il redirige mes pensées en douceur.

— J'ai déjà payé la facture de tes soins.

Un sourire penaud se dessine sur les coins de sa bouche.

Dieu merci ! pensé-je juste avant, comment ose-t-il ?

Mes yeux se rétrécissent et il a l'air surpris.

— Quoi ? demande-t-il comme s'il ne savait pas.

Comme s'il ne réalisait pas à quel point c'est manipulateur de *payer ça*. Je ne veux pas être une femme ingrate, mais je croise mes bras sous mes

seins. La chemise d'hôpital bleu layette peu attrayante qui me couvre du genou au cou se soulève, et je vois son regard se porter sur mes seins puis s'éloigner.

Toujours un mec. Un gars magnifique, manipulateur et sans remords.

— J'ai une assurance maladie.

Il acquiesce, son menton fort portant en son centre un baiser de Dieu. Mon esprit tourbillonne avec des pensées de lui comme étant mon ange, et un petit sourire effleure mes lèvres.

Son regard se dirige vers ma bouche.

— Je comprends. Cependant, je me sens responsable, alors je vais m'en occuper.

Ses mots sont définitifs, prononcés avec une expression à la fois dure et inflexible. Jared est habitué à ce que les gens disent oui. Je me demande si quelqu'un a déjà dit non.

Il se lève pour s'éloigner comme s'il s'attendait à ce que je change d'avis. Même moi, je sais que je ne suis pas raisonnable. C'est de sa faute. Jared McKenna m'a fait tout oublier sauf sa présence, et ce n'est pas juste. J'ai des dettes terribles à payer, une vie courte à vivre, et au lieu de me concentrer sur ce qui doit être fait, j'ai laissé un homme me troubler au point d'oublier ce qui est important. Sans compter que c'est mon patron... et qu'il m'a renversée avec sa moto.

Sa main fait le tour de la poignée de porte, mais comme s'il avait oublié quelque chose, il revient à mon chevet, et glisse une élégante carte de visite dans mon sac à main.

— Je ne pense pas avoir fini ma pénitence, Mlle Mitchell.

Puis il le fait, une seconde intimité dont je ne sais que faire, que je ne sais que quantifier.

Il se penche en avant et enroule sa main autour de l'arrière de ma tête, là où l'asphalte et la terre de l'accident ont laissé des traces. Alors qu'il souffle un baiser de chaleur odorante sur mon front, il murmure :

— Je suis vraiment désolé.

J'engloutis sa succulente odeur : mâle, cannelle et épices. Jared McKenna s'éloigne, me pulvérisant du regard pendant mes dix battements de cœur contre deux pour lui, et s'éloigne.

Je regarde son dos dans son costume sur-mesure bleu marine et ses cheveux d'un bronze profond sortir aussi silencieusement qu'il est entré.

*



Je tiens la main de ma mère, comme je l'ai fait des milliers de fois auparavant et je pleure. Elle va me manquer. Et tellement d'autres choses. Son pronostic est sombre - peut-être une poignée d'années ou moins. Je ne peux pas les laisser la déplacer.

Je ne le ferai pas.

J'essuie l'humidité sur mon visage, j'écoute l'horloge tandis que la lumière du soleil pénètre dans sa chambre. Quelqu'un a oublié de fermer les stores.

Je soupire, me lève et me dirige vers la fenêtre. Ma main droite saisit la tige en plastique et je la tourne pour les fermer. Mes yeux aperçoivent une moto familière. Comme si c'était un signe bizarre, ma cuisse palpite là où McKenna l'a touchée. Son corps est immanquable. Il est grand et large d'épaules, et la couleur unique de ses cheveux le caractérise.

Inaccessible.

Je ferme les stores avec un clic sec. Il m'est rentré dedans. Jared McKenna a payé ma facture. Il a besoin d'un morceau de mon esprit.

Il m'a pris dans ses bras et m'a fait pleurer pour quelque chose que je ne peux pas avoir. Pour ça, je le déteste. Je fixe les persiennes. Je regarde derrière moi ma mère qui dort dans une fausse paix. Je me retourne vers les persiennes et l'homme que je sais être derrière elles.

Je soulève l'un des volets et l'observe alors qu'il est assis à califourchon sur sa moto, surfant sur son portable avec un doigt effilé. Je laisse mon regard se poser sur son ensemble entièrement noir. Fini le costume sur mesure, les chaussures italiennes et les boutons de manchette subtilement ornés de bijoux. À leur place, il y a le genre de cuir dont rêve une fille.

Sombre.

Noir.

Dangereux.

Je laisse la persienne se remettre en place et me retourne vers ma mère. Je me mords la lèvre inférieure. La décision est prise, je sors de la chambre de maman, en colère contre Jared qui me suit comme si j'étais un bébé. Sa nouvelle œuvre de charité. Les gars riches comme lui doivent se sentir bien dans ce qu'ils font, non ?

Je n'ai pas besoin de sympathie.

Je franchis les marches comme un sergent prêt au combat et j'ouvre les larges portes vitrées, manquant d'assommer un infirmier.

— Ouah ! Faren, c'est quoi ce bordel ? lance Barney en riant quand je passe devant lui.

Ma coupe a débordé, et elle se répand sur tout le monde. Je m'excuserai plus tard.

En ce moment, je suis en mission.

Mes yeux se posent sur Jared, et je marche vers lui. Le faible bourdonnement de sa moto rend mes prochains mots plus durs.

— Vous n'avez pas besoin de me suivre, M. McKenna.

Le petit sourire amusé qu'il arbore depuis la minute où je l'ai rencontré s'élargit en un rictus. Ses dents sont si blanches dans son visage suffisant.

Bon sang, il est tellement insupportable. Son regard se déplace vers mes lèvres, et je réalise que je suis toujours en train de les mordiller. Je laisse ma lèvre inférieure sortir de ma bouche.

— Je m'assure que mon investissement est rentable, lance-t-il doucement.

Je ressens de la distraction en voyant ses grandes et fortes mains tenir l'accélérateur et le tourner subtilement tandis que le moteur émet un profond rugissement d'appréciation.

— Quoi ?

Je n'arrive pas à le croire. Je pose mes mains sur mes hanches et son regard se déplace en trois points de manière aléatoire. Oui, celui-là. Je lui lance un regard noir, mes seins et mon intimité picotant là où son regard vient de passer.

— Vous cherchez des bleus ?

Son sourire s'estompe.

— Non, répond-il sèchement. As-tu regardé la carte que je t'ai donnée ?

Je secoue la tête. Je suis allée directement de l'hôpital à chez moi, j'ai pris une douche chaude et douloureuse, et je me suis dirigée directement vers l'établissement de soins de ma mère.

— Tu pourrais le vouloir.

La béquille tape sur le béton, puis il s'avance vers moi d'une foulée régulière de muscles fluides en mouvement.

Mon Dieu, il est grand. Mon cœur est dans ma gorge alors que ses épaules masquent la rue derrière nous, le soleil... tout. Je lève les yeux quand il se rapproche. Son odeur subtile est un déclencheur de souvenirs de

l'asphalte sur ma joue, le brouillard tourbillonnant dans mon esprit, la sensation d'une main chaude sur la mienne.

En sécurité, murmure ma mémoire.

Je cligne des yeux, et il est là, il relève mon menton et fouille mon visage. De la chaleur brûle dans ses yeux bien que son expression soit froide. Son regard se dirige vers ma bouche, et je sens mes lèvres s'ouvrir en signe d'invitation. Une invitation que je m'interdis expressément. Ma vie est en pagaille, et il est une tempête de dernière minute sur mon chemin.

McKenna penche son corps au-dessus du mien. Il attrape mon menton et sa bouche survole le coin de la mienne.

— Faites ce qu'il y est écrit, Mlle Mitchell.

Il retire sa main de mon visage et je reste là, stupéfaite. Il s'éloigne, fait passer une longue jambe gainée de cuir par-dessus le siège et soulève la béquille d'un mouvement de rotation de sa botte noire. Il se tourne vers moi.

— Appelle-moi Mick. Je pense que nous pouvons nous tutoyer maintenant, n'est-ce pas ? demande-t-il rhétoriquement.

Il n'attend pas une réponse que je ne donnerai pas. Jared s'éloigne du trottoir, et j'avance comme un zombie. Je me balance en le regardant, et quelque chose de surprenant me vient à l'esprit.

Cette journée a été les premières vingt-quatre heures sans maux de tête que j'ai eus depuis des mois.

Peut-être que Jared "Mick" McKenna est mon médicament ?

Ou ma drogue de prédilection. Dans tous les cas, je suis dépendante.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Je franchis l'étroite porte d'entrée de mon immeuble. Mes yeux parcourent les escaliers, et je soupire d'irritation. Mon regard se porte ensuite sur le vieux monte-charge branlant, un moyen de transport apaisant - s'il fonctionne.

Je vais tenter ma chance. J'appuie sur le vieux bouton poussoir qui fait coulisser les portes de l'ascenseur. Je repousse la porte métallique, la franchis, referme le métal tissé derrière moi et la verrouille de la main droite. J'appuie sur le numéro 5. Dans un élan, le chariot monte en grinçant et en s'entrechoquant tout le long du trajet. Il s'arrête juste avant le cinquième étage. J'ouvre le lourd métal, et il glisse avec un cliquetis. En m'agrippant à un côté, je me hisse au niveau de l'étage et je grimace. Mon corps n'aime pas être renversé dans la rue, je suppose.

Je ferme la porte et fais le court trajet jusqu'à mon appartement. Je glisse la clé dans le verrou et la tourne, ouvrant la porte avec ma hanche, et je dépose mes clés dans le bol posé sur une petite table de la maison de ma mère.

J'ai étiré mes doigts, en sentant leur rigidité.

J'allume la bouilloire et je regarde le brûleur devenir rouge en m'agrippant aux bords de la cuisinière. Je m'appuie contre elle, le menton frôlant ma poitrine, et je pleure.

Je ne veux pas mourir. Je veux revoir Jared McKenna. Je veux connaître les secrets de mon corps avant de ne plus exister. Je lève la tête et me dirige vers l'évier, ouvrant le robinet, me vautrant dans le confort de ma routine familière. L'eau fait de la vapeur lorsqu'elle touche la cuvette en porcelaine blanche, je m'asperge le visage d'eau chaude et je me sens bien - normal. Je respire profondément, j'essaie de me ramener à n'importe quel centre que je peux trouver.

Je regarde au loin à la place, ne pensant à rien. *La carte.* Je m'en souviens et je me précipite sur le canapé. Ma grâce normale disparaît dans ma précipitation à récupérer la carte qu'il a glissée dans mon sac à main. Mon corps grogne, les courbatures et les douleurs poussent comme des

mauvaises herbes. Je fouille dans mon sac rose, les faux diamants me font un clin d'œil.

La carte dira quelque chose comme : *Je connais votre secret.*

Bien qu'il ne puisse pas savoir.

Ou encore : Vous travaillez pour moi, payez sur mes genoux.

Cela suscite un frisson. Pas un de dégoût non plus. Je suis presque sûre que Jared n'a pas compris que j'étais la fille qui ramassait l'argent à ses pieds.

Ou mon préféré : *Vous êtes virée.*

Il se fout que ma mère soit à deux semaines d'être mise dans un de *ces* endroits.

Je frissonne en pensant aux soins que Tannin Mitchell recevrait dans un établissement public.

Je le chasse de mon esprit alors que ma main se referme sur le lourd papier. Le carré tient dans ma paume parfaitement, luxueusement. *Rien que le meilleur pour Jared.*

J'éloigne ma main du devant. En lettres d'aluminium noir, on peut lire : *Jared McKenna*. De minuscules lettres majuscules donnent l'adresse d'un site web.

Eh bien, c'était nul. Je suppose qu'il veut que je devienne une follower ? Mon pouce glisse sur les lettres profondément gaufrées, qui brillent comme de l'encre sur la carte crème profonde. Avec un soupir, je la pose sur la table d'appoint et me retourne pour repartir dans la cuisine.

Mon regard s'est arrêté sur l'écriture oblique au dos. Je l'ai lu deux fois.

Streetside ; 1920 1st Ave. Dix-neuf heures. Tenue de soirée.

Je fixe l'écriture délibérée, et un rire nerveux jaillit de ma bouche. *Qu'est-ce que c'est ?*

Puis cela me vient. Jared McKenna, alias Mick, se sent coupable. Il veut s'assurer qu'il fait le bon nœud sur le paquet de sa conscience. Une fois que c'est fait, il peut aller de l'avant et se libérer de moi.

Je sens un sourire se dessiner sur mon visage, et je n'ai pas besoin d'un miroir pour savoir qu'il n'est pas agréable.

Je n'ai rien à perdre. Kiki fait mes danses demain soir aussi. J'ai vingt-quatre heures complètes sans souci.

Tu es en train de mourir, Faren, me rappelle mon esprit dans un murmure diabolique. Je décide de saisir l'occasion.

Rien à perdre.

Sauf ma virginité.

*

image

Je sors de mon immeuble, et l'air frais mordille mes jambes exposées. Les bas sont si transparents qu'ils laissent le vent s'emparer de moi. Mes escarpins à plateforme sont assortis à mes bas, et le froid remonte sous ma robe argentée. Elle est courte et élégante, contrairement aux costumes que je porte pour les danses. Les vêtements cachent à la fois l'ecchymose de la Harley de Mick et la marque cylindrique disparaissant due aux érections. *Gagner de l'expérience tout en perdant mon innocence, une danse à la fois.*

Je force mes pensées à revenir à la tenue que j'ai choisie pour McKenna, le remède à sa culpabilité. L'argent de ma robe fait ressembler mes yeux à des pièces de monnaie brillantes. J'ai attaché mes cheveux en un élégant enroulement lâche sur ma nuque, abandonnant les bandeaux, les barrettes et les bijoux pour cheveux au profit d'épingles à cheveux couleur miel que j'utilise pour arranger artistiquement mes mèches en un nœud à la base de ma tête.

Mais mon esprit tourne autour des mots du docteur Matthews et de la carte qu'il m'a donnée avec mon rendez-vous sur la *gestion*. Je me surprends à ignorer ses mises en garde lorsqu'une limousine s'arrête sur le trottoir. Je serre mon petit sac en argent et me mords la lèvre pour ne pas rire.

Cela ne peut pas m'arriver. Je suis kinésithérapeute et gogo danseuse à mi-temps. Les filles comme moi ne sortent pas avec des milliardaires. Surtout les filles en phase terminale, même si c'est seulement pour dissiper ses sentiments de culpabilité.

Bien sûr, personne ne saurait que je suis en sursis en me regardant. La fille dans le miroir me regardait fixement en retour alors que je m'habillais pour ce soir, une santé de fer.

Mais ce n'est pas ce que la photo accablante de mon cerveau m'a prouvé.

C'était il y a juste un jour ? me demandé-je. Il y a un jour, quand je me débrouillais avec les patients et les lap dance. Avant que ma vie ne bascule pour toujours. Mais j'ai fait une promesse à maman. Une promesse que je ne peux pas rompre parce que ma situation est devenue désastreuse, permanente.

Je vais le tenir. Elle a donné sa vie pour la mienne. Je ferai tout ce qu'il faut pour lui rendre sa dignité. Parce que c'est tout ce que je peux faire.

Le chauffeur s'approche du trottoir et jette un coup d'œil discret à ma tenue. Un mince sourire parcourt des lèvres habituées à cette expression. *Il sourit probablement comme ça quand il dort.*

— Mlle Mitchell ? demande-t-il dans un anglais américain fluide.

C'est un homme voûté et âgé, peut-être proche de la septantaine.

Je pense à lui conduisant avec des réflexes de vieil homme au cœur de Seattle. J'hésite. En fait, toute la situation me fait hésiter, et j'ai une envie folle de partir en courant dans la direction opposée.

Je ne le fais pas.

— S'il vous plaît.

Il avance un bras et me guide par le coude jusqu'à l'arrière de la limousine.

Je suis si heureuse de mes dix ans de ballet avant que la taille ne me vole mes rêves. Je glisse du trottoir vers la rue et monte facilement dans la limousine.

Elle est vide. Je me tourne vers le chauffeur de la limousine.

— Où est...

Je ne sais pas comment le désigner.

Le petit vieux insère le nom manquant en douceur :

— M. McKenna ?

Je hoche la tête.

— Il vous attend à notre destination, répond-il en refermant doucement la porte.

Je l'observe alors qu'il passe tranquillement à l'avant de la limousine et ouvre la porte pour se glisser à l'intérieur.

Je réalise que je ne connais pas son nom.

Je me penche en avant et tape sur la cloison vitrée, le derrière en l'air et le genou planté sur le siège d'en face.

La vitre s'ouvre, et ses yeux bleus larmoyants rencontrent les miens.

— Oui, Mlle Mitchell ?

— Quel est votre nom ?

Un sourire authentique étale les plis profonds de ses joues jusqu'à les rendre lisses.

— Je suis Henry.

Il tend la main à travers la vitre ouverte, et je la prends. Il me serre brièvement la main avant de la lâcher pour se remettre au volant.

Je m'installe à nouveau dans mon siège et lisse ma robe jusqu'à mi-cuisse.

— Merci, Henry.

Ses yeux rencontrent les miens dans le rétroviseur.

— C'est un plaisir.

Le verre se referme avec un sifflement silencieux, et nos yeux se croisent un instant de plus. Je pense que je vois quelque chose en eux qui me fait réfléchir.

Une sorte de tristesse sage demeure alors que ses yeux se tournent vers la route. Nous sommes sur la même page mais mis dans le livre pour des raisons différentes.

Henry s'éloigne du trottoir. Je le regarde naviguer de manière experte dans les rues basses et animées de First Street. Il évite la façade du marché de Pike Place, toujours bondée de touristes. La nuit est tombée depuis une heure lorsque nous nous rapprochons du restaurant. Mon visage se transforme avec un sourire. Des pensées de listes de choses à faire avant de mourir envahissent ma tête, et je me rappelle que je peux prendre tout ce que je souhaite. Ma vie m'appartient d'une manière à laquelle je n'avais jamais pensé auparavant. Il n'y a pas de précédent pour cette nuit.

Pour ce qui pourrait venir ensuite.

Nous nous garons au pied de la Space Needle, où Mick attend à cent-cinquante mètres au-dessus du sol. Henry se glisse hors de la limousine et se dirige vers ma portière. Je plie mes jambes, pose mes talons sur le trottoir et prends la main qu'il me tend.

Henry lève le menton de façon infinitésimale, et je regarde là où il indique. Les gens se dirigent vers les portes du restaurant Skycity et leur code vestimentaire n'est pas formel comme Mick me l'a dit. Il m'a demandé de m'habiller en tenue de soirée, même si ce n'est pas obligatoire, et je fronce les sourcils alors que le mystère "Mick" s'épaissit.

Je traverse le hall d'entrée, orné d'un décor vintage de l'ère spatiale des années 1960, et je regarde autour de moi avec de grands yeux. J'ai vécu à Seattle presque toute ma vie, et je ne suis jamais venu ici. Je me dirige vers l'ascenseur, et un homme en costume appuie sur un bouton et les portes s'ouvrent en un clin d'œil. Quelques personnes en tenue de soirée entrent et il referme la porte d'une main gantée de blanc.

Je monte dans l'ascenseur en verre. La vue est spectaculaire. Les lumières de la ville m'accueillent dans un crescendo scintillant de points de couleur chaotiques. Puget Sound me renvoie ses reflets, la lune se détachant haut et intensément sur les petits moutons blancs, alors que la pression de l'hiver est prête à s'emparer de nous avec des doigts glacés. Je resserre mon châle léger autour de mes épaules, sentant la frange plumer et chatouiller ma peau nue. Je porte une autre tenue empruntée à Kiki. Elle m'a dit qu'elle était trop sexy pour porter quelque chose d'aussi cool. Je souris, me rappelant son commentaire lorsque je l'ai essayé devant elle.

— Je suis trop sexy pour cette jolie robe, a-t-elle dit quand j'ai essayé la robe.

Elle a tourné autour de moi pendant qu'elle pinçait et ajustait. Ses yeux ont rencontré les miens dans le miroir en pied.

— Mais toi, tu es si cool dedans que tu feras fondre tous ceux qui te verront.

Elle s'est levée et a applaudi quand j'ai tourné, se réjouissant de savoir avec qui j'ai rendez-vous. Aussi incroyable que ça puisse être.

Je ne sais pas si je suis cool dans cette robe, mais elle me fait me sentir sexy. Libre. Une denrée précieuse en ce moment.

Mes yeux fouillent le restaurant, scrutent les autres convives, et je me sens trop habillée.

Le maître d'hôtel s'approche.

— Mlle Mitchell ?

Je hoche la tête. Comment sait-il qui je suis ?

— S'il vous plaît, suivez-moi.

Nous nous faufile entre les tables jusqu'à atteindre une porte en bois avec des vitres divisées et biseautées qui déforment tous les coins lorsque je regarde à travers. Je n'ai pas de mal à distinguer Jared.

Mick.

Il se lève quand il me voit à travers la vitre, et j'ai une envie soudaine et irrésistible de pleurer. C'est un geste si inattendu, si vieux jeu, que je m'arrête, momentanément stupéfaite. Il sourit, et cela illumine mon cœur comme une allumette. Je sens que mes entrailles sont en feu.

Avec le désir. C'est comme une combustion spontanée.

Le maître d'hôtel pousse la porte et me conduit à une table isolée. Après un moment, je le suis.

— Attention à la marche, Mlle Mitchell, prévient-il.

Je regarde en bas. Le sol bouge très lentement. Le bord de l'endroit où se trouve la table bouge, mais le centre reste immobile. Le vertige m'envahit et j'ai envie de m'asseoir. Je pense aux mots du médecin - vertige, perte d'équilibre - et je tends aveuglément la main. Ma main est prise par McKenna, et mon visage pivote vers le sien.

Le maître d'hôtel disparaît et McKenna m'attire plus près de lui, ses yeux me parcourant avidement.

J'ai vu cette expression dans des centaines de paires d'yeux.

Mais jamais une dont je me soucie.

Une personne qui compte.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Je pense que ses yeux vont se diriger vers mes seins ou le v invisible entre mes jambes, mais il n'en est rien. Ce regard profond se dirige vers le bord d'un bleu que mon maquillage ne peut pas complètement cacher.

Il doit le chercher pour le remarquer.

Mick le fait.

Il tient ma main, ses yeux scrutant la preuve de ce qui s'est passé. J'essaie de retirer ma main de la sienne et il la saisit, ces yeux sombres se déplaçant vers les miens.

— Ne fais pas ça, Mlle Mitchell.

— Vous n'avez pas à faire ça, M. McKenna.

Un sourcil auburn foncé se lève.

— Faire quoi ?

Il me corrige :

— Mick.

Je regarde ses yeux se rétrécir avec une intensité qui change ma façon de respirer, et ma paume se réchauffe dans la sienne. Il attend ma réponse tandis que nos chairs se fondent.

— Vous sentir coupable, réponds-je. Je veux dire...

J'indique notre environnement en balayant la vue de ma main libre. Le sol bouge sous nos pieds tandis que le paysage urbain change minutieusement pendant que nous nous fixons l'un l'autre.

Ses yeux se dirigent vers la chaise derrière moi, et il lâche ma main en tirant ma chaise. J'aurai l'air stupide si je me sauve. Je ne pense pas m'être jamais senti aussi contradictoire qu'à ce moment-là.

Mick me regarde comme s'il était sûr que je vais m'asseoir. Qu'est-ce qui le rend si sûr ? Est-ce l'argent ? Est-ce que tout le monde dit oui à Jared McKenna ? Est-il né avec une cuillère en argent dans la bouche ou s'est-il fait tout seul ?

Pourquoi possède-t-il des clubs de strip-tease ? Ça ne semble pas lui correspondre, en quelque sorte.

Il fait glisser la chaise et je m'assois comme s'il l'avait déjà fait des milliers de fois. J'ai du mal à m'empêcher de boudier, en pensant aux

centaines de femmes qui ont fixé ces yeux, rêvant de ce que ça pourrait être avec lui. C'est la différence entre elles et moi, je ne rêve pas. Je le vis. En ce moment même. Ici même.

Mick s'assoit en face de moi et pose ses coudes sur la table. Il noue ses doigts et pose sa bouche pleine contre eux. Nous ne disons rien et nous nous regardons l'un l'autre.

Il me fait sursauter en disant :

— Je ne me sens pas coupable. Juste pour que tu le saches.

Mon visage doit montrer ma surprise car il sourit. Je réalise que je veux en quelque sorte qu'il se sente coupable.

Je veux que quelqu'un se sente coupable.

Il reprend :

— Je sais que tu ne faisais pas attention avant de traverser. Je n'aurais pas pu m'arrêter. Il n'y a rien que j'aurais pu faire différemment.

Je sens mes sourcils se froncer.

— Alors... pourquoi ?

Je le fixe, pensant qu'il va se précipiter avec une bonne explication, me lancer une bouée de sauvetage. Au lieu de cela, il me laisse me débrouiller.

— Alors pourquoi me sortir comme ça ?

— Je le veux, répond-il simplement.

Ces yeux bruns fixent les miens, et je me déplace sur mon siège. Que veut-il de moi ? Je ne réponds pas, mais je me permets de le fixer en retour. Je le fixe parce que je le veux. Ma condamnation à mort m'a donné une bravade qui n'est pas fausse. J'absorbe tout sans honte. Bien que nous soyons formels, il ne s'est pas rasé. Ses cheveux sont courts sur les côtés et longs sur le dessus. Une vague naturelle les balaye sur un front bas. La flamme de ses cheveux brûle d'un bronze profond au-dessus de ses yeux qui sont presque trop grands pour un visage d'homme.

Aucune femme vivante ne prendrait Jared McKenna pour autre chose qu'un homme. Ses larges épaules surplombent notre table, ses biceps étirent le costume bleu marine foncé. Sa chemise blanche impeccable est une étoile flamboyante sous son teint sombre. Je pense à la façon dont ces mains fortes sont calleuses.

— Tu rougis, commente-t-il doucement.

Je hoche la tête. Mick m'étudie et je ne détourne pas le regard. Toujours aussi courageuse. Finalement, il laisse tomber ses mains sur la table drapée de lin fin.

— Tu n'as pas l'air gênée.

Je secoue la tête. Je ne rougis pas de honte, c'est l'effet qu'il a sur moi. Je n'ai jamais ressenti d'excitation, et maintenant elle est là pour rester grâce à Mick.

C'est dans les battements de mon cœur, la douleur entre mes jambes. Mes tétons sont des cailloux pointus sous le tissu léger de ma robe chatoyante.

C'est tout... et rien.

— Alors qu'es-tu, Mlle Mitchell ? demande Mick avec douceur.

— Je ne suis pas un jeu à gagner.

Mais je ne suis pas honnête.

Jared émet un ronronnement de contentement au fond de sa gorge et se penche en arrière. Le serveur entre et me demande ce que je veux boire.

— Ce qu'il veut, réponds-je.

Je sais que McKenna a des projets et qu'il a l'habitude de les réaliser.

Il commande une bouteille de vin dont je n'ai jamais entendu parler et me sourit, la fossette de son menton s'aplatissant.

Mais il ne sait rien. Ce que Mick ressent comme contraire est simplement ce que c'est. Je ne fais pas la difficile, j'appelle simplement les choses par leurs noms. Je n'ai pas le temps de jouer aux échecs métaphoriques avec lui. J'ai des patients à aider et des danses à mener à bien pour que ma mère soit dans un endroit où je n'aurai pas à m'inquiéter.

Dans tout ça, je ne peux pas me mentir et dire que je ne veux pas ce qu'il offre. McKenna n'a pas besoin de savoir pour moi. Il ne s'en souciera pas de toute façon. Un homme comme lui peut avoir qui il veut.

Le vin arrive, et il fait tournoyer son échantillon, prenant une bouffée du sommet. Après un imperceptible signe de tête de McKenna, le serveur remplit le verre et s'en va pour nous laisser le temps de boire sans commander tout de suite.

Je détourne le regard de Jared pour la première fois de la soirée et je regarde la vue en velours noir. Le ciel est parsemé d'étoiles, dont une partie de la gloire a été volée par les lumières de la ville. Le sommet de la Space Needle, qui tourne lentement, nous donne une idée de la beauté de la ville en morceaux de la taille d'un apéritif.

— Je ne joue pas à un jeu, reprend Mick.

Je me retourne vers lui, en secouant la tête.

— Je ne pense pas... Mick.

Je rassemble mon courage.

— Tu n'es pas coupable. Tu es un homme riche. Vraiment riche.

Son sourire s'efface, et je me sens presque mal à l'aise à l'idée de ce que je vais dire.

— Tu peux avoir n'importe quelle femme, et beaucoup d'entre elles diront oui à cause de ce que tu es plutôt que de qui tu es.

Il acquiesce, mais son visage prend une expression sinistre.

— Je me fiche de ton argent.

Je n'ai jamais été aussi sérieuse.

Il le voit et ne peut cacher sa surprise.

— Je te crois. Je ne sais pas pourquoi... mais tu es différente des autres.

Il boit une gorgée de vin sans se presser, ses yeux brillants me regardant par-dessus le bord en cristal.

— Des autres ?

Il écarte ses grandes mains de son corps.

— Je ne voulais pas dire qu'il y a eu une ribambelle de femmes.

Je lève les yeux vers lui.

Il a l'élégance d'avoir l'air embarrassé.

— Il y a eu d'autres femmes, bien sûr.

— Oui, je suis au courant.

Je veux dire, *regardez-le* !

— Il n'y a rien que je puisse faire pour ne pas être ce que je suis. Je ne rencontrerai jamais personne sur un pied d'égalité.

— Eh bien, ce soir, c'est ton soir de chance.

Ses sourcils remontent jusqu'à la naissance de ses cheveux. Quand le serveur revient, le regard dur de Mick le fait à nouveau passer au second plan. Je n'essaie pas de cacher mon sourire. Celui de Mick est sûr de l'assentiment des gens. C'est assez troublant. Mais je suis tellement à côté de la plaque que je peux m'accommoder de tout ce que cette étrange nuit me réserve.

— Oh vraiment ? demande-t-il.

Son visage montre qu'il n'a pas été surpris depuis longtemps. Sur quoi que ce soit.

— Oui.

Mes mains sont plus que moites. Je suis si sûre, et pourtant si nerveuse.

— On peut sortir ensemble.

— Qui a dit que je voulais sortir avec toi ?

Je ne vais pas exposer la méthode de cette folie. Peut-être que c'est juste une façon fantaisiste de substituer *sortir avec quelqu'un à baiser* pour lui parce qu'il y a un précédent historique, alors qu'il n'y en a pas pour moi.

— S'il te plaît.

Je me penche en avant, mes avant-bras se pressant contre la nappe.

— Tu dis que tu n'es pas coupable, que tu es tellement riche que tu fais probablement caca des billets de cent dollars dans tes toilettes en or, et que tu as été avec tellement de femmes qu'elles sont quantifiées comme "les autres".

Mick renvoie son menton en arrière et rit à gorge déployée.

— Dis-moi ce que tu ressens vraiment.

Le coin de ses yeux se plisse, et je lui souris.

C'est tellement libérateur de dire ce que je pense. Je regrette de ne pas avoir essayé avant.

— Je veux savoir pourquoi tu veux une fille comme moi. Quand tu peux avoir n'importe qui.

Mick fouille à nouveau mon visage avant que ses yeux ne plongent sur le décolleté que je lui offre avec ma posture. Je ne bouge pas, je le laisse absorber tout ça. Ses yeux remontent le long de mes bras, délicatement construits avec les muscles fins du ballet et de l'athlétisme. Enfin, ce regard se poursuit jusqu'à mes cheveux qui ressemblent à du caramel fondant à la lumière des bougies.

Le regard de Mick se fixe sur le mien.

— Je ne veux *pas n'importe qui*.

Il me veut. C'est dans son expression, la détermination de sa mâchoire. Ces yeux qui ne vacillent jamais, ne s'adoucissent jamais, ou ne s'éloignent pas des miens malgré mes paroles crues.

En fait, si je devais deviner, je dirais que l'énigme que je représente en fait partie. Bien qu'il puisse ne pas le reconnaître.

— Je ne veux pas de relation.

Je le dis parce que même si le grand Jared McKenna veut une relation, il ne peut pas en avoir une avec moi. Je peux au moins être honnête sur ce point.

Il expire brusquement, son regard me transperce.

— C'est bon.

Je me penche en arrière, ressentant un vague sentiment de déception. L'ignorant, je demande :

— Et maintenant ?

— Nous apprécions la compagnie de l'autre. Tu es d'accord avec ça ?

Je souris. Oh... ça peut marcher. Tant qu'il ne se rend pas compte que je danse dans son club. Thorn ne semblait pas intéressé à révéler notre arrangement pour des raisons inconnues. S'il peut garder son piège pervers fermé, ça pourrait marcher. Je ne pense pas que Mick sera intéressé s'il découvre que je suis une de ses danseuses. Ma mère peut être tranquille pour le peu d'avenir qu'il lui reste. Je peux jeter toute prudence au vent parce que les règles de la vie ne s'appliquent plus à moi. J'ai le droit d'expérimenter tout ce que je veux.

J'acquiesce.

— Oui.

Un sourire se dessine sur ses lèvres tandis que Mick commande pour moi. Il est doué pour s'occuper de tout.

Il y a des choses qu'une personne ne peut pas manipuler.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



J'oublie que je suis avec un milliardaire. J'oublie ce que le docteur Matthews m'a dit.

J'oublie même ma mère.

Pour une nuit.

Mick me fait rire. J'espère juste qu'il ne me fera pas pleurer.

Mais je ne vais pas me leurrer.

Nous traversons la salle où se trouvent les tables des autres convives, leurs regards se posent sur Mick puis sur moi. Il drape mon châle autour de mes épaules lorsque nous entrons dans l'ascenseur, et je frissonne lorsque ses paumes rugueuses glissent sur ma peau.

Je profite de la vue pendant que l'ascenseur descend doucement vers le sol. Pas la vue de la ville, mais celle de Mick qui s'appuie sur ces murs fragiles qui nous enferment avec une apparente indifférence pour sa propre sécurité. Je me tiens au milieu de l'ascenseur et je le regarde me regarder. Les bras de Mick sont croisés, une nouvelle paire de boutons de manchette me renvoie un étincelant éclat dans la lumière bleue froide. L'ascenseur embrasse le sol d'un léger coup, et les portes s'ouvrent dans le décor rétro des années soixante.

Mick prend mon coude et je m'arrête de marcher. Je cherche Henry, scrutant le parking à la recherche d'une vraie voiture, me demandant où il est garé.

Il se retourne, sa grande main embrassant la partie la plus osseuse de mon corps.

— Henry peut te ramener à la maison.

— Oh... tu... tu viens ?

Il acquiesce, et je remarque que ses lèvres se tordent alors qu'il m'explique.

— Il m'a d'abord conduit ici puis est allé te chercher.

Je suis si heureuse de l'amuser au plus haut point.

Je fronce les sourcils mais je le laisse me conduire à la limousine. Henry se tient en sentinelle à côté, resplendissant dans un smoking. Cette garde-

robe semble trop élégante pour sa position, mais il semble à l'aise - comme si Henry était sorti de terre à côté de la limousine, deux moitiés d'un tout.

— Monsieur, dit Henry avec un léger signe de tête.

Mick lui donne une tape affectueuse dans le dos avant de sauter dans la limousine. Cette scène déforme les lèvres d'Henry en un quasi-sourire. Je vois l'affection qu'Henry a pour Mick, et ça me fait me questionner.

En fait, tout ce qui concerne Jared McKenna me fait me questionner.

Mick me prend les mains lorsque je me glisse en face de lui ; il me tient les mains et me laisse tomber lorsque mes fesses sont à quelques centimètres du revêtement en cuir. Je ris en m'enfonçant dans le siège et je vois ses yeux briller comme des billes d'obsidienne. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il ressent. Je le veux.

Quelqu'un qui peut me faire oublier les choses que Mick est un tonique dont j'ai besoin.

Et voilà, je suis de nouveau dépendante de ce qu'il représente.

La limousine s'éloigne du trottoir, et nous traversons le bruit et les lumières. Des murs de gens bordent les trottoirs, rampant vers les différentes destinations de leur vie, tandis que les lumières se confondent dans un arc-en-ciel de néons et de diamants.

Mes yeux parcourent ses formes. Les mains de Mick reposent avec une désinvolture langoureuse sur ses genoux. Ses chaussettes disparaissent dans des chaussures en cuir souple noir. Je ne peux pas dire si ce sont les mêmes que celles de quand je ramassais mon argent. Je déglutis en regardant sa taille fine, la pince à cravate fixant une soie rouge si profonde qu'elle est entre la brûlure du soleil couchant et la mandarine badigeonnée. Cela s'accorde parfaitement avec ses cheveux cuivrés riches et discrets. Finalement, mes yeux se fixent sur les siens, et il rit.

— Est-ce que j'ai réussi le test ? demande Mick légèrement.

Et une rougeur enflamme mes joues pour la deuxième fois.

La chaleur indésirable se répand dans des endroits que je ne soupçonne pas. Je croise mes jambes, étouffant mon sexe comme s'il allait révéler mes secrets.

Ses yeux plongent vers le mouvement, et son petit sourire s'élargit.

Je fronce les sourcils, et Mick rit à nouveau.

— Oui, dis-je avec un air parfaitement maussade.

— Qu'ai-je fait qui t'offense, Mlle Mitchell ?

Tout... rien.

Je ne peux pas croire qu'il m'appelle encore comme ça.

Mick se penche en avant jusqu'à ce que nos genoux soient à un souffle de se toucher.

Je sens que la limousine ralentit et je m'écrie :

— Vous êtes si riche !

Je dois être folle pour dire ce que je pense. Une tendance récente.

Mick fronce les sourcils et pose sa main sur mon genou, à peine sous le tissu léger de ma robe. Un léger souffle brise le sceau de mes lèvres alors que ses yeux se portent sur ma bouche, sa partie préférée de mon corps. Pour l'instant.

— Tu as des préjugés à cause de ma richesse ?

Son souffle est maintenant sur mon visage, mentholé et frais.

Je suis trop impliquée.

— Oui. Non. Je ne sais pas.

Je suis si confuse. Pourquoi dois-je trouver quelque chose de si enivrant alors que je n'ai pas le temps d'en profiter ?

Il attrape mon menton avec sa main libre tandis que l'autre danse légèrement sur mon genou, provoquant un afflux d'humidité dans ma culotte. Mes cuisses se serrent plus fort, mais rien n'atténue la subtile douleur.

Mick tourne la tête, sa barbe chuchotant contre ma mâchoire.

— Laisse-moi t'embrasser, Mlle...

Je l'interromps :

— Faren.

Son regard se presse dans le mien, volant mes pensées comme l'eau qui trouve une fissure dans une pierre.

— Faren.

Il prononce mon nom comme une mélodie, la chaleur de ses lèvres est un peu plus forte que les miennes.

J'avale ma réticence comme un médicament que je ne veux pas prendre mais que je dois prendre. Je murmure ma réponse contre sa peau.

— Oui.

Je pense qu'il va m'écraser la bouche, me ravager comme j'en ai entendu parler. Pire, je pense qu'il sera lascif.

Je veux tout ce qu'il me donnera. Je l'admets.

Les lèvres de Mick se déplacent sur les miennes, roulant la douceur de sa bouche sur mes lèvres et s'attachant à l'arc de ma lèvre supérieure. Il se

déplace vers le coin de ma bouche et picore d'avant en arrière alors que je reste placide. Mes mains se crispent pour m'empêcher de me jeter sur lui comme un animal ravageur.

La limousine se gare.

Mick remonte sa main plus haut dans ma robe, le bout de ses doigts effleure l'endroit où ma jarretière s'attache au bas. Il glisse un doigt sous l'attache circulaire tandis que son autre main fait le tour de ma nuque. Il lèche le dessous de ma mâchoire avant de déposer dans ma bouche une autre perle de chaleur et de chair. Mes mains se détachent de mes genoux et tapent sur le cuir tandis que je me penche en arrière, les yeux fermés, je halète. La maîtrise de Mick se tourne vers le creux profond de mon cou, mon rythme cardiaque n'est plus un secret pour sa bouche.

Sa langue.

— Touche-moi, ordonne-t-il.

Il n'y a pas moyen que je puisse dire non. Tout argument a été perdu il y a longtemps.

Je mets mes mains sur ses épaules, m'attendant à ce qu'il bouge ou s'avance, mais il ne le fait pas. Mick ne s'arrête pas dans son rythme, mais continue alors que son visage plonge vers mes seins et les caresse. Sa main est sur le haut de ma cuisse, à seulement un souhait de là où personne n'est allée.

J'enfouis ma main dans ses cheveux et je m'accroche à sa vie.

— C'est ça, encourage-t-il en plongeant sa main sous moi pour attraper mes fesses.

La dentelle se déplace quand il me pousse en avant.

Je halète de surprise, et la chaleur de sa langue me prend tandis que je gémis dans sa bouche ouverte.

Les jambes de Mick sont entre les miennes et sa main se déplace vers le bas de mon dos. Il m'embrasse partout où la peau est visible. Mon châte glisse sur le sol sans qu'on le remarque, et il pétrit mes fesses.

Puis on entend un coup sec sur la vitre. Mick recule, se dégageant prudemment de l'enchevêtrement de nos membres.

Je me balance un peu et je sens une rougeur si éloignée de ma gêne précédente qu'elle semble être une ombre. Mick tient mes mains, ses cheveux parfaits se dressent en épis désordonnés à cause de mes mains qui ont plongés dedans.

Il est si beau que j'ai envie de pleurer.

Mick a un petit rire satisfait.

— Mon Dieu, tu es bonne.

Ses yeux me parcourent de la tête aux pieds, satisfaits de mon désarroi.

Je ne répons pas pendant un moment, mon intellect nageant quelque part loin de mon corps.

— Quoi ?

Mes yeux vont vers la fenêtre où Henry attend. Je regarde à nouveau Mick, le trouble et l'excitation me rendant confuse.

— Bonne ?

Je suis encore sous le choc de la séance de pelotage la plus intime de ma vie. Je ne regrette pas d'avoir utilisé Jared McKenna. Il est à la fois une distraction et une expérience envoyée du ciel. Amnésie sexuelle - Mick me fait tout oublier sauf lui. Je ne sais pas si c'est un talent, une compétence ou un destin, mais quoi qu'il vende, je le veux. Bien sûr, rien n'est gratuit.

— Oui.

— L'acte de la vierge rougissante est tellement excitant... Mais tu n'as pas besoin de jouer.

Mick glousse.

— Je sais que tu as vingt-deux ans. On peut se comporter en adultes à ce sujet. Tu dis que tu ne veux pas de relation et je suis d'accord avec ça. Tu n'as pas besoin de faire semblant avec moi.

Mon estomac tombe comme une pierre alors qu'il m'étudie, lisant mon expression.

— Faren, qu'y a-t-il ?

Ses yeux s'aiguisent dans l'ombre de la limousine. Mick ne sait pas vraiment ce qu'il a dit, le tapis qu'il a arraché de sous mes pieds.

Je tombe, et je ne me rattraperai jamais.

Je crois que j'ai envie de vomir.

— Je vais y aller maintenant.

Je parle comme un robot alors qu'Henry ouvre la porte.

Je suppose que mon agrippement à la poignée m'a trahie.

— Faren, attends.

Mick sort juste après moi.

— Non, dis-je, en reculant.

— Je pensais que nous étions honnêtes ?

Il y a plus que de l'impatience dans sa voix. Il y a une autre émotion que je ne reconnais pas, et je ne veux pas la regarder de trop près.

J'acquiesce un peu trop rapidement en surprenant Henry qui plonge à nouveau sur le siège du conducteur, clairement pour s'échapper de là.

— Oh oui.

Je reviens vers lui et le frappe à la poitrine. Ça rebondit sur le mur de muscles.

— Peut-être que tu *n'es pas* si intelligent, Jared McKenna.

Touché, coulé.

Ses yeux se rétrécissent quand je prononce tout son nom.

— N'as-tu jamais pensé que tu n'avais pas tout compris ? demandé-je avec une douce menace.

Je suis tellement en colère que je me sens mal.

Ou je me sens juste malade. Malade du cœur.

Je le fixe. Quand son expression s'assombrit, je m'éloigne. Je n'attends pas de voir s'il va comprendre quel est son faux pas. J'ouvre la porte de l'immeuble d'un coup sec et la referme d'un coup de pied qui résonne dans le couloir creux.

Le talon de mon talon aiguille s'enfonce dans le fer grillagé. Je sors mon pied d'un coup sec, laissant la chaussure là comme la manifestation physique de ma fureur.

Je sens que Mick me regarde, et je l'ignore alors que je claudique vers le monte-charge. Je franchis les portes avec une seule chaussure, prête à me retourner et à le renvoyer avec un regard assassin de classe mondiale. Je veux que Mick disparaisse.

Je me retourne, et il est parti.

Tout comme ma chaussure.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Kiki passe en revue mes tenues alors que je suis allongée sur mon lit, les mains croisées sur mon ventre et que je fixe mon plafond. Le vieux plafond en lambris avec sa peinture crémeuse originale, qui a des craquelures partout. Un peu comme mon cœur maintenant.

Les jours de ce qui reste s'étendent devant moi comme un ruban noir qui s'enfonce dans un horizon indifférent.

— Bon sang, tu es un rabat-joie, poupée. Je dis ça comme ça.

Ses lèvres pleines se pincent, et elle me lance ce que j'aime appeler le regard de *la mère*.

Je n'y accorde pas beaucoup d'importance. J'ai une mère. Elle n'est pas vraiment vivante, mais sa présence est plus puissante qu'elle ne l'a jamais été. Elle motive et ordonne mes pas chaque jour.

Elle jette une robe d'un bronze profond sur le lit, la regarde d'un œil critique.

— Allez, lève-toi. Sors de cette déprime ou de ce que tu fais.

Ses yeux sombres fouillent les miens.

— Pas d'apitoiement sur soi-même avec moi. Allons-y.

Elle a raison. Je ne peux pas tout dire à Kiki. Elle en sait déjà assez.

J'enlève mon bas de pyjama et mon caraco pour enfiler la tenue seconde peau qu'elle a choisie, les cheveux encore humides de ma douche. Je me dirige vers le miroir en pied. Je reconnais que son choix est bon. La matière d'un bronze profond scintille lorsque je me tourne, et elle accentue la légère couleur caramel de mes cheveux.

La couleur de la robe me fait penser aux cheveux de Mick.

Mick l'abruti. Je vois un petit sourire triste apparaître sur mon visage comme une mauvaise herbe qu'il faut arracher.

Kiki fronce le nez.

— Pourquoi est-ce que tu donnes l'impression que tu vas vomir sur tes chaussures de bombasse ?

Bonne question. Je saute quand la sonnette retentit.

— Je m'en occupe, dit Kiki.

Je hoche la tête. Mes yeux se reportent sur mon reflet. Je sais que la tenue fera mouche pour les danses qui m'attendent ce soir, comme si je m'en souciais. J'ai déjà fait le compte de mes gains. Mon esprit écarte le décompte émotionnel qui ne cesse de s'accumuler.

Je ne sais pas combien de temps encore je pourrai supporter les caresses sur les seins, les branlettes et autres "extras" qu'ils veulent de moi. Garder ma virginité n'est pas un exploit quand l'innocence est prise par paliers.

Des morceaux de qui je suis sont volés juste sous mon nez. Mon esprit se concentre sur deux nuits auparavant.

Cette nuit-là.

Ce baiser.

Mick.

Ce n'était pas du vol, c'était consensuel. Cela a touché quelque chose en moi qui n'avait jamais été caressé, réveillé. Je pourrais faire des milliers de danses et ne jamais ressentir l'assaut tendre de Mick sur tous mes sens.

Ma tête se tourne vers l'entrée de mon appartement, et je m'y dirige.

J'oublie que je porte la tenue pour mon travail.

Jared McKenna est debout dans mon salon.

Je pense qu'il en a assez que j'ignore ses messages et ses appels depuis quarante-huit heures. Ouais... c'est probablement ça.

Nous nous regardons pendant peut-être trois battements de cœur tandis que le soleil de fin d'après-midi pénètre dans l'appartement, dont la moitié est coupée par le grand immeuble au nord du mien. Il illumine Mick, enflammant ses cheveux et ombrageant sa mâchoire, faisant de la fente en son centre une profonde poche d'ombre.

Ses yeux ne rencontrent pas mon visage.

Il est trop occupé à regarder ma tenue. Le peu qu'il y a.

Une bouffée de chaleur monte à la surface de ma peau. Le regard de Mick s'attarde sur le nœud de tissu à mon cou, puis se dirige vers le v profond du corsage et les bretelles presque transparentes qui couvrent à peine mes seins. La finesse du tissu ne cache pas la trahison de mes tétons. Ils durcissent à la vue de Mick, le souvenir de ce qu'il a réveillé dans mon corps est une réaction involontaire que je ne peux pas arrêter.

Ses yeux regardent mes seins. Ils se déplacent vers l'endroit où la jupe frôle et enveloppe mes fesses, le tissu satiné s'accrochant à toutes mes courbes.

Je sais qu'il s'accrochera pour révéler ma culotte quand je chevaucherai des gars ce soir.

Je ravale ma nausée à l'idée d'être aussi proche de quelqu'un.

Sauf de lui.

Puis je me souviens de ce qu'il pense : je me prostitue. Mick suppose que j'agis comme une vierge par affectation.

Il ne peut pas savoir que c'est la seule partie réelle de moi. Supposer que ce n'est pas possible est un coup que je ne suis pas sûre de pouvoir surmonter.

Mais Mick a aussi raison, je suis une sorte de prostituée.

Si seulement il savait.

Ces pensées traversent mon esprit dans ces brefs moments transparents d'introspection, alors que son regard se lève enfin pour rencontrer le mien. Je vois beaucoup de choses contenues dans son expression crispée.

Je m'accroche à celui que je veux voir, rejetant tous les autres.

Déception.

Kiki regarde entre nous comme si nous étions un match de ping-pong, n'ayant pas obtenu un seul mot de ma part après le rendez-vous avec Mick.

— Eh bien...

Elle me regarde avec de grands yeux qui disent, *tu vas vraiment parler de ça plus tard.*

— Je vois que tous les deux vous devez discuter... de choses.

Je veux la blesser.

Kiki me regarde dans les yeux et secoue subtilement la tête, ses yeux débordant de pensées d'entremetteuse, sa lèvre supérieure tendue.

— Reste, l'imploré-je.

J'évite de justesse de laisser paraître ma supplication dans le ton de ma voix.

— Non, vous avez raison, Mlle...

— King, répond Kiki avec un ronronnement et un battement de cils.

Oublions la souffrance. Un meurtre ?

— Vous êtes une amie perspicace pour comprendre que Mlle Mitchell et moi devons rectifier certaines idées fausses.

Ses yeux sombres me disent à quel point il aime les rectifier.

Ce regard a une faim que seul un banquet de nourriture pourrait satisfaire.

Je suis l'entrée.

Kiki prend ses clés dans le bol et attrape sa veste. Je la suis jusqu'à la porte alors qu'un essaim de papillons en moi se bat pour s'échapper. Leurs ailes fragiles glissent et chantent sous ma peau. Ma nervosité est une chose vivante.

Elle me serre dans ses bras.

— Quel que soit ton problème, résous-le, murmure-t-elle. Ne fais pas l'idiot !

Ce qu'elle ne réalise pas, c'est que je ne joue pas. Je suis en train de perdre lentement.

Tout.

Kiki me relâche et se dépêche de passer la porte. Je la referme derrière elle, en posant mon front sur le bois massif. Je souhaite que lorsque je me retournerai, Mick ne soit pas là. Je ne peux plus supporter ses suppositions.

Je ne peux pas supporter d'être près de lui et de ne pas le toucher.

— Vas-tu te retourner un jour ?

Sa voix, une mélodie grave, m'ordonne de répondre, et je me tourne lentement. Il passe une main dans ses cheveux soignés, les mettant en désordre.

— Bon sang, Faren, ne me dis pas que tu vas sortir avec ça ?

Sa voix semble indiquer qu'il souffre physiquement. Ce n'est pas du tout le problème.

— En quoi ça te concerne, Jared ?

Je vais dans la cuisine, je pose la bouilloire sur le brûleur, et je l'allume avec précaution. Laisse-le regarder. J'en ai rien à faire. Ma main tremble autour de la bouilloire, et je passe à ma bonne main. Super, ma main était bonne grâce au travail avec six patients, et elle décide d'arrêter de fonctionner devant *lui*.

J'ai un lap dance dans quatre heures, me rappelle-je. Je me recroqueville sur moi-même.

Ne le laisse pas voir à quel point il m'a blessée. À quel point je me fais du mal.

Ne le fais pas.

Je suis tellement plongée dans mes pensées que je crie quand je le sens me toucher. Il déclenche tous les mauvais souvenirs de ce que j'ai vécu, et j'ai tellement peur que j'arrête de respirer. J'ai la chair de poule partout.

— Qu'est-ce que tu fais ? crié-je.

Mick ne répond pas. Il m'arrache de la cuisinière d'un geste souple et me plaque contre le mur. Seule la paume de sa main retenant mon dos m'empêche de me cogner sur la surface comme une poupée brisée.

Je lève les yeux vers un regard plein de rage, et il me fait peur.

Mes émotions me trahissent.

Je le sens à travers le tissu fin de ma robe, prêt pour moi. Pour tout ça.

— Je suis désolé, Faren... Je n'aurais pas dû présumer.

Son genou écarte mes jambes, me coinçant.

Mes poignets sont tenus contre le mur au-dessus de ma tête, et ma mauvaise main commence à tressaillir. Je n'en peux plus : la tension sexuelle, la situation de ma mère, le travail imminent que je déteste.

Le pronostic auquel je ne peux échapper.

Les larmes brûlent et se frayent un chemin le long de mes joues et je tourne le visage tandis que ma main continue ses secousses spasmodiques et sa danse dans son emprise.

Ses yeux se tournent vers mes mains captives, puis nos regards se fixent l'un sur l'autre.

— Quoi ? Pourquoi est-ce que tu pleures ?

Mes yeux se ferment, mais les larmes s'en moquent. Elles s'échappent, insensibles à mon refus de les voir couler. Je sanglote et je me brise alors que le seul homme qui m'a fait me sentir vivante me retient prisonnière contre mon mur.

Mes émotions s'effondrent alors que la bouilloire à thé hurle.

Mes yeux s'ouvrent, et Mick est une image vacillante vue à travers des larmes désespérées.

Je ne parviens pas à faire la mise au point sur son visage alors qu'il prend ma bouche.

Et je le laisse faire tandis que la bouilloire chante sa symphonie derrière nous.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Il me punit tendrement. Chaque baiser efface la douleur de ses mots. Un homme ne pourra jamais présenter des excuses aussi parfaites que celles qu'il fait avec sa bouche.

Mick lâche mes mains, et elles s'agrippent à son costume sur mesure, froissant les épaules sans ménagement tandis que la bouilloire chante. D'une gifle désinvolte, Mick pousse la bouilloire hors du brûleur. Elle glisse sur la surface, hurlant sa colère face à ce traitement brutal, tandis qu'il m'arrache la bouche.

Son corps supplie de prendre le mien, chacune de ses lignes dures contre mes lignes douces. J'oublie à nouveau, mon corps se fondant dans le sien comme s'il avait toujours été destiné à le faire.

Puis l'alarme de mon portable sonne.

Une fois, deux fois.

Trois fois. Je lève la tête. Ma première alerte avant le travail.

— Ne t'en occupes pas.

Il m'embrasse jusqu'à l'oubli. Nos langues s'entremêlent dans une danse intime.

Je le fais presque. Puis je pense à maman. La vente pécheresse de ma morale doit continuer pour qu'elle vive.

Il lui reste moins d'une poignée d'années à vivre, mais elles doivent être à mes conditions. Un centre de soin public ne fait pas partie du plan.

Je repousse doucement Mick. Ses lèvres sont légèrement gonflées, et je ne peux pas imaginer à quoi doivent ressembler les miennes. *Pas besoin de collagène pour ces bébés.* Mon sarcasme ne fait pas de différence dans mon chagrin.

— Quoi ? demande Mick.

— J'ai un second travail... C'est mon alarme...

Ne demande pas.

Mick sourit, son sex-appeal l'éclairant de l'intérieur.

— Je sais ce que tu fais, Faren. C'est bon.

Ses doigts mordent mes hanches, à une fraction d'un endroit trop intime pour autre chose que consommer ce que nous avons commencé.

Mon estomac me fait mal.

— Vraiment ?

Il acquiesce.

— Je sais que tu es thérapeute physique. Je sais pour ta mère.

L'air dans mes poumons se fige en éclats de verre qui me coupent de l'intérieur. Seule Kiki sait pour ma mère. Maintenant M. Milliardaire Parfait le sait.

— Je pense que tu devrais partir.

Cela me fout les jetons qu'il me traque, qu'il vérifie mon passé. C'est un petit soulagement qu'il ne sache pas pour *ce travail*.

La culpabilité.

Je suppose qu'il sait que j'ai été attaquée par mon beau-père psychotique et sauvée par ma mère. Qui a été battue jusqu'au coma par des poings sans pitié.

Double culpabilité.

Cela ne m'intéresse pas d'être le cas social de quelqu'un. J'ai assez de pitié.

Je veux oublier.

Mick peut-il me distraire ? Je roule ma lèvre entre mes dents.

Ses yeux suivent le mouvement. Il se penche et touche ma lèvre mutilée avec la sienne.

— Je te veux.

— Ce n'est pas assez.

Mick pose ses mains de chaque côté de ma tête, me mettant en cage, et penche la tête pour m'étudier avec un regard dur.

— Je croyais que tu ne voulais pas de relation ? Pense à ce que je peux te donner. Pense à ce que nous pouvons avoir.

Je pense à cela jusqu'à ce qu'à la répétition en une boucle sans fin. C'est tout ce à quoi je pense ces derniers temps. C'est tout ce que je peux faire.

— Tu en sais plus sur moi que quiconque, Mick. Tu l'as vu.

Je ne peux pas empêcher le sarcasme d'imprégner ma voix.

— Je ne sais pas tout.

Il est si près que je goûte son souffle, je le désire.

— Je veux en savoir plus. Tout.

Il écarte la bande de robe qui recouvre ma poitrine et presse sa bouche contre mon mamelon dans une succion possessive. Un fil de connexion dont je ne connaissais pas l'existence et qui attache mon sein à mon cœur se

met en marche, et une lente douleur vole ma volonté. Je me cambre dans ses lèvres et gémis.

Comment puis-je supporter que quelqu'un d'autre me fasse ça ?

Il lève la tête, prend ma poitrine dans sa paume et la serre, à la limite de la douleur. Je commence à haleter.

— Tu aimes ça, Faren ?

Je ne peux que hocher la tête et m'éloigner pour me renier. D'après son regard, je renie Mick aussi.

— Je ne peux pas te convaincre de rester ?

Sa voix est si basse que je dois faire un effort pour la saisir.

— Non, vous ne me dépucelerez pas ce soir, M. McKenna.

C'est sorti plus sévèrement que je ne le voulais.

L'expression de Mick s'assombrit.

— Je me suis excusé pour mes présomptions à ton égard. Ce n'était pas juste.

Ses yeux me suivent alors que je me dirige vers la porte, hyper consciente de son regard sur mon corps.

Je me retourne pour lui faire face, si près de la poignée que je peux la toucher.

— Je sais. Et je t'ai déjà dit que je n'aimais pas les hommes riches.

Ses lèvres tressaillent comme s'il était amusé, et j'ai envie de l'empaler avec mon stiletto. En parlant de ça...

— As-tu ma chaussure ?

Un sourire carnassier illumine tout son visage.

— En effet. Pourquoi penses-tu que je suis venu ?

Une autre faille dans mon armure se forme. *Parce que tu veux me voir.* J'espérais. Bien sûr, Mick a réduit tout ça à néant.

Il marche jusqu'à l'entrée de mon appartement, et là, près de la porte, un talon haut argenté fantaisie se moque de moi. Je n'attends pas une autre indécision. J'ouvre la porte d'un coup sec et je sors ma paume.

— Pourquoi es-tu si difficile ? Nous savons tous les deux ce que nous voulons - ce dont nous avons besoin, demande Mick contre ma joue.

Ses mains agrippent mes épaules.

— Pourquoi penses-tu qu'on va finir ensemble ? répliqué-je.

— Je ne suppose rien.

Mes sourcils s'arquent lorsque ses mains chauffent mes épaules nues. Il me tire vers lui, et je suis tellement sûre qu'il va m'embrasser que je ferme

les yeux, retenant mon soupir. Mais il sort sans que je le veuille, comme une invitation.

Mick ne m'embrasse pas.

— Je le sais.

Il sort, me laissant là, à tenir la porte.

Mes lèvres sont gonflées par ses baisers. Chaque parcelle de ma peau brûle du souvenir de son contact et de mon désir désespéré de le retrouver.

Je claque la porte et me dirige vers ma table de toilette.

Il est temps de mettre mon visage pour les étrangers.

*



J'arrive à l'heure, la robe bronze complète parfaitement ma couleur. Je sais à quoi elle ressemble sous tous les éclairages. Kiki m'a encouragée à prêter attention aux détails, et je garde le cap.

Le chemin le plus difficile de ma vie.

Je me pavane à l'intérieur, ne me sentant pas moi-même après l'agression frontale de Mick. Je ne me suis pas sentie vivante depuis si longtemps que j'ai l'impression de mourir morceau par morceau à mesure que je m'enfonce dans les bas-fonds de cette nouvelle salle.

Je marche avec une fausse séduction vers le groupe d'hommes comme je le fais toujours, mais un homme que je n'ai jamais vu m'intercepte.

— Mlle Faren ?

Il hausse un sourcil en signe d'interrogation.

Je hoche la tête, en jetant un regard nerveux autour de moi.

— Vous êtes la vente aux enchères ce soir.

Je cligne stupidement des yeux, et il sourit, tout en dents et en condescendance. Une boule de chaleur roulante me traverse.

— Voilà comment ça marche, commence-t-il.

Il prend mon coude pendant qu'il scrute ma tenue. Il approuve d'un léger signe de tête, et j'ajuste mon masque.

— Vous allez derrière ces rideaux-là.

Il indique des rideaux de velours d'un écarlate profond qui vont du plafond jusqu'au sol.

— Et vous sortez quand la cloche sonne. Vous marchez sur toute la longueur du plancher, puis arrivez au centre, vous tournez.

Il fait une petite pirouette, et je lutte contre une montée de nausée par pur courage.

— Puis vous repartez là où vous êtes entrée.

Je suis un morceau de viande qui sera choisi par l'un des hommes ce soir. Une danseuse choisie au hasard comme un prix, mon humanité oubliée dans le tas jeté de centaines d'autres avant moi.

— Faren.

Il me lance un regard significatif.

— Le gagnant pourrait payer cher pour que vous vous glissiez sur ses genoux.

Je baisse mon regard sur mes pieds pour qu'il ne voie pas la colère malade qui y nage.

— Combien ? demandé-je au sol.

— J'ai vu certains prix aller jusqu'à dix.

Je rencontre ses yeux, si pleins de cupidité que je ne peux pas en distinguer la couleur. Il prend mon silence pour une acceptation.

— Bien.

Il me sourit, et je le fixe. Il se rapproche et je lutte pour ne pas m'éloigner.

— Maintenant, bougez ses fesses sexy vers la scène.

Je sens qu'il lorgne sur mon derrière alors que je m'éloigne. Je ne cligne pas des yeux pour ne pas verser de larmes.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 13 ~



Les lumières sont trop fortes pour que je puisse voir les visages ombragés des hommes.

Je distingue facilement les palettes d'enchères blanches. Je monte sur la scène, et les rideaux s'ouvrent en chuchotant. Le velours fait un sinistre bruit de glissement en se traînant sur le sol, élargissant la fente par laquelle je regarde.

J'avance sur la fausse scène, et les chuchotements cessent.

Je me tourne, et je sens la molestation des yeux de la foule entièrement masculine.

Je fais demi-tour en essayant de ne pas céder à mon envie de courir et de ne jamais m'arrêter.

Les rideaux se referment, et les cris et les enchères commencent.

L'horrible commissaire-priseur n'en finit pas pendant que j'attends le gagnant dans l'espace exigu entre la salle et la scène.

Enfin, le marteau retentit, l'écho sévère, définitif et impitoyable.

Un agent de sécurité vient me chercher comme si j'allais m'enfuir en laissant l'argent.

J'y pense.

À la fin, j'entends le montant promis par le gagnant. Je marche dans le hall jusqu'à la pièce où je danse toujours. Bâtiment différent, mêmes pièces. Toutes avec du papier peint élégant et décollé, comme des souvenirs d'un temps où il y avait de l'espoir. Les pièces pleurent leurs péchés tout autour de moi.

Je franchis la porte et me dirige vers la chaise de la damnation.

Je ne me retourne pas quand la porte s'ouvre et se referme derrière moi. J'attends que l'inconnu fasse le premier commentaire. C'est ce que je fais toujours.

Puis sa voix me paralyse, chaque terminaison nerveuse chantant avec l'adrénaline.

Je ne peux pas me retourner. Je suis ancrée sur place. Mon cœur bat un rythme déchiqueté de peur.

— Eh bien bonjour, Faren, lance-t-il.

Et je me retourne.

Il vaut mieux affronter le cauchemar que de se cacher du monstre sous mon lit.

Mes mains agrippent le dossier de la chaise, la seule protection entre nous.

— Ça fait longtemps que j'attends ça, dit mon beau-père comme le prédateur qu'il est.

Le meurtrier de ma mère.

— Je sais.

Je vois le tunnel de ma fuite se réduire à un point de lumière.

Puis disparaître.

Au lieu de penser à m'échapper, je n'ai qu'une seule pensée. Elle remplit mon esprit, pressant chaque espace vide de mon crâne jusqu'à ce que je pense qu'il va exploser.

Alors que le désespoir m'étouffe, je ne pense qu'à lui.

Mick.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

FIN

image

OceanofPDF.com

Faren Mitchell cache le secret de son second emploi à l'homme qui pourrait la voir traverser les moments les plus sombres de sa vie. Elle ne veut pas de Jared "Mick" McKenna pour les milliards qu'il a amassés, mais pour la seule chose qu'elle n'a jamais donnée à un homme : son innocence.

La culpabilité de Mick pour la blessure qu'il a infligée alimente les débuts de quelque chose de plus ; une consommation sexuelle de l'un par l'autre qu'aucun des deux n'avait anticipée. Lorsque les actions de Faren ne correspondent pas à ses paroles, Mick a des soupçons. Ses sentiments se transforment en sentiments de protection après que Faren a été agressée et qu'il ne puisse pas concilier son désir pour elle avec la réalité dans laquelle ils se trouvent maintenant.

Alors que la liste des choses à faire s'allonge, le danger qui entoure les choix de Faren s'accroît. Peut-elle obtenir ce dont elle a besoin de Mick tout en assurant la vie de sa mère ? Ou la vérité qu'elle a tissée entre les mensonges les condamnera-t-elle tous les deux ?

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

TOKEN



Un Roman de la série Token
Tome 2
De l'auteur à succès du *New York Times*

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

MARATA EROS



Tous les droits sont réservés.
Copyright © 2013-14 Marata Eros

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou ont été utilisés de manière fictive et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou décédées, des événements réels, des lieux ou des organisations est entièrement fortuite.

Cet ebook est sous licence pour votre plaisir personnel uniquement. Cet ebook ne peut être revendu ou donné à d'autres personnes. Si vous souhaitez partager ce livre avec une autre personne, veuillez acheter un exemplaire supplémentaire pour chaque destinataire. Si vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté, ou qu'il n'a pas été acheté pour votre seul usage, veuillez retourner chez un détaillant légitime et acheter votre propre exemplaire. Merci de respecter le dur labeur de cet auteur.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Site web de Marata Eros

Page de fans FB de Marata Eros



Suggestions d'édition fournies par Red Adept Editing

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Dédicace :



Angie, tu seras toujours mon Aussie Girl.

OceanofPDF.com

*"L'amour ronge le cœur immortel
Les braises ont brûlé jusqu'au jeton qui reste ..."*

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 1 ~



Beau-père

— Tu peux enlever ton masque, Faren.

Il sourit, confiant maintenant que je suis acculée. Je ne peux pas m'empêcher de remarquer qu'il n'y a qu'une seule sortie.

Je me force à respirer profondément et à ignorer sa demande. *La sécurité est juste dehors.*

La police recherche Ronald Bunce depuis quatre ans. Je parie qu'ils en feront un jour férié quand je leur dirai qu'il est vivant et qu'il se porte bien... ici même.

Si je peux.

C'est Ronnie. J'essaie de ne jamais penser que ma mère a été mariée avec lui. Elle est toujours Tannin Mitchell pour moi. Je peux vaguement me souvenir de mes parents, James et Tannin. Une époque de normalité, de dîners en famille, de films, et de récitals de ballet. Quand papa est mort, j'ai perdu l'ancre de ma vie. J'étais à la dérive.

Tout comme ma mère. Mais pas pour longtemps, car elle a été prise dans le courant qu'était Ronnie.

Sadique et manipulateur, il savait sur quels boutons appuyer pour la capturer. Quand maman a su quel genre d'homme se cachait derrière son masque, il était trop tard.

Maintenant, il me regarde, avec mon propre masque bien en place, et je ne sais pas comment m'échapper.

— Comment va ta mère, putain ?

Il sourit, et la rage m'envahit.

Je suis tellement en colère que j'ai envie de pleurer à cause de la frustration de ne pas pouvoir accomplir ce que votre esprit me demande de faire.

Je ramasse discrètement un gobelet en verre alors que Ronnie s'approche. Sa légère bedaine et sa charpente trapue démentent ce qu'il était dans son ancienne vie : un lutteur vedette.

Mon jour est venu.

Je sais combien il est fort, d'âge moyen mais pas fini. Mes paumes glissent sur la surface lisse du sex-toy qui devient gluant sous l'effet de ma peur et je manque de le lâcher. Je regarde ses yeux se tourner vers ma main. Ma mauvaise main se crispe et il sourit.

— C'est celle que j'ai foutue en l'air, non ? demande-t-il doucement.

Je secoue la tête et recule, en espérant pouvoir m'enfuir pendant qu'il me fait tourner autour de la chaise.

— Tu ne peux pas t'échapper, Faren. Ta stupide mère n'a fait que retarder l'inévitable.

Ma mère meurt d'une mort lente et misérable à cause de lui.

Je remarque que j'ai aussi ramassé autre chose. Je jette la boîte légère de préservatifs sur le mur opposé à l'endroit où nous nous tenons, et Ronnie jette un coup d'œil en arrière alors que les produits emballés dans du papier d'aluminium tombent sur le sol dans un arc-en-ciel de carrés de plastique. Je me précipite vers la porte.

Ma mauvaise main tourne autour du bouton tandis que ma droite s'accroche au phallus.

Un bras puissant s'enroule autour de ma taille comme un serpent, et je suis en l'air.

Je veux tellement Mick que je ne peux pas penser. D'une certaine façon, je sais qu'il me sauverait.

Mais Mick n'est pas là, et quand mon beau-père me fait tourner, il me plaque contre la porte. Ma tête heurte le bois impitoyable.

Il siffle.

— On va le faire à ma façon... rien qu'à ma façon. Tu as compris ?

J'acquiesce en marmonnant :

— Ta façon... avec un bémol.

Je ne suis pas toujours sage avec mes paroles, mais je ne veux pas mourir avant que ce ne soit mon heure. Je ne veux pas passer la vie qu'il me reste de cette façon, avec lui.

Ma tête penche sur le côté alors que ses yeux se rétrécissent. Il me secoue, et je grimace lorsque ma tête entre à nouveau en contact avec la porte. Je me demande brièvement où est la sécurité.

Ignorent-ils ma sécurité avec comme excuse que cet homme a payé plus de dix mille dollars pour une danse avec moi ?

Je sais que l'attente de plus est suspendue entre nous.

Aucune somme d'argent ne vaut la peine de laisser Ronnie voir ce qu'il voulait faire il y a quatre ans. S'il le fait, le sacrifice de ma mère sera vain.

— Arrête avec les mots fantaisistes, gamine. Ils ne sont pas suffisants pour te sauver.

Son haleine fétide dément l'artifice d'un costume qui coûte la moitié de ce que je gagne en un mois. J'ai des crampes à la main et je me débats comme une noyée avec le vertige et la nausée.

— Un bémol ?

Il recule son menton, émettant un faible grognement au fond de sa gorge.

— Un bémol, mon cul.

— Oui, murmuré-je à voix basse.

Je frappe le gode sur le côté de sa tête avec le reste de mon énergie. Même moi, je sais qu'il a sonné ma cloche en cognant ma tête contre la porte.

Ronnie recule en titubant, son costume coûteux comme un déguisement pour cacher le démon qui en dessous. Je m'affale contre la porte et secoue la tête. La pièce nage dans un tourbillon de couleurs et je laisse tomber le jouet.

Une fine fissure, comme une délicate toile d'araignée, s'étend du point de contact à son extrémité lisse. Ronnie tombe à quatre pattes comme un taureau assommé et enragé.

Je vois des boutons de manchette apparaître des manches de son costume, et je trébuche vers lui, insultée au-delà de toute raison que Ronnie ait quelque chose de beau. Je plante mes pieds, ma mauvaise main tremble tellement qu'elle fait sa propre danse. Je l'ignore et lui envoie mon pied dans la figure.

Un jet de sang jaillit, éclaboussant le riche rembourrage de la chaise sur laquelle j'aurais dû danser. Il se retourne alors que son sang tache toutes les surfaces à moins d'un mètre de lui.

— Salope ! hurle-t-il, avec son nez cassé.

Je regarde mon pied, qui devient déjà noir et bleu. Le dessus a pris le gros de la force.

Alors qu'il se bat pour respirer par son nez cassé, je referme ma main droite autour du bouton de manchette et l'arrache de sa manche. Ses yeux se gonflent, et je vois ma mort dedans.

Alors qu'il essaie de se lever, je recule jusqu'à la porte. Ma mauvaise main se tend vers la poignée. Je regarde derrière moi.

Ses yeux sont sur moi. Son sang s'égoutte sur sa chemise blanche coûteuse, maintenant ternie. Les poings de Ronnie se serrent alors qu'il se dirige vers moi.

Je frappe à nouveau la poignée, mais mes doigts ignorent mon ordre. Je panique tellement que j'ai oublié d'utiliser ma bonne main.

Je transfère mon trophée de boutons de manchette dans ma main gauche, je tire sur la poignée avec ma main droite et j'ouvre la porte.

Je m'arrête presque quand je vois que le pandémonium règne en maître.

Mais il n'est pas prudent de s'arrêter quand le diable est à votre porte. Je sens son souffle dans mon cou alors que je franchis le seuil et me jette dans la foule des gens qui crient et courent.

Je sais pourquoi les agents de sécurité n'étaient pas à ma porte.

Ils sont à genoux. Des menottes comme des bijoux fins glissent sur les poignets des hommes qui auraient dû me protéger de Ronnie.

Un flic lève les yeux et croise mon regard. Son regard se rétrécit, et il crie à un autre policier :

— En voilà une.

Je me retourne et je cours, m'attendant à voir Ronnie les bras ouverts, sa chemise tachée par mon mouvement à talons hauts.

Mais il est parti.

Et moi aussi. Je me précipite vers l'entrée arrière et saute dans les escaliers. Ma tête est en feu, mes tempes battent la chamade. J'ai l'impression que mon sens de l'équilibre a disparu de façon permanente. Je m'accroche à la rampe en métal froid, je frappe la poignée de la sortie de secours, l'alarme hurle et je cours dans la nuit.

Je prends à droite dans une ruelle que je connais, puis à gauche. Je saute sur un pied et j'abandonne les talons dans une poubelle. Je me fais surprendre par les yeux réfléchissants d'un chat, indigné et sifflant lorsque je le dérange dans sa chasse au casse-croûte de minuit.

Je cours vraiment, je prends de la vitesse alors que mes pieds nus frappent les trottoirs pleins de terre, de chewing-gum et de quatre-vingts ans de circulation piétonne. Je vois First Street alors que mes poumons brûlent.

Je ne pense à rien d'autre qu'à arriver à mon appartement.

Je cours jusqu'à la porte principale de mon immeuble, je m'appuie dessus avec mes paumes et je tâtonne avec le numéro de sécurité de la

serrure codée. Je l'ouvre d'un coup sec et je cours à l'intérieur, je sens les carreaux hexagonaux frais sous mes pieds nus et je regarde vers le bas. Mon pied est un cauchemar rouge. Une grosse ecchymose se forme avec une marque de couleur profond au centre.

D'un nez.

Je ferme la porte et prie pour avoir semé le flic. Mon front est chaud contre la porte métallique. Mon rythme cardiaque ralentit, et ma mauvaise main arrête de trembler.

Mais pas mon corps. Il tremble, la preuve de mon adrénaline séchant en une fine couche contre ma peau.

J'espère que le monte-charge fonctionne ce soir, parce que sinon, je risque de dormir là où je suis.

Un petit miroir à la peinture écaillée est suspendu de travers à droite de l'ascenseur, séparant les escaliers des fines mailles des portes métalliques de l'ascenseur. J'aperçois mon visage. Le soulagement me traverse.

Le masque.

Je ne l'ai jamais enlevé. Les flics ne savent pas qui je suis.

D'une main tremblante, je l'enlève, et révèle mon regard au miroir. C'est moi là-dedans, quelque part, et je fais un petit sourire triste à la fille dans le reflet.

J'ai affronté ma pire peur ce soir et j'ai survécu. Mon anonymat est toujours intact.

Je laisse le masque sur la table en mauvais état juste en dessous du miroir. Probablement destinée à tenir quelque chose pendant qu'une personne ajuste sa cravate.

Ou des boutons de manchettes.

J'ouvre lentement ma main gauche. Peu coopérative au combat, mais fidèle dans ce domaine. Je tourne la paume vers le haut et je détache le pouce. Le bouton de manchette de mon beau-père brille devant moi, en or massif avec un petit diamant au centre. Des larmes m'aveuglent alors que ma mauvaise main s'accroche à cette preuve tangible de mon succès.

C'est un gage de ma survie. Peut-être que je suis comme le chat que j'ai rencontré dans la benne à ordures. Neuf vies. Je pourrais en utiliser une maintenant.

Je franchis les portes de l'ascenseur et les ferme avec un bruit sec. Je ferme les yeux alors qu'il se dirige vers le cinquième étage. Le doux

mouvement de balancier me berce alors que je me rapproche de mon havre de solitude.

La cloche sonne lorsque l'ascenseur arrive à mon étage, et je fais le court trajet jusqu'à la porte de mon appartement.

Je l'ouvre de la main droite, je pousse la porte et la referme derrière moi, en me tournant pour la verrouiller.

Je m'appuie contre la surface familière. Enfin en sécurité. Pas pour toujours, mais pour aujourd'hui.

Je me tourne et je vois Jared McKenna assis sur mon canapé, ses longues jambes étendues.

Son expression se transforme avec un regard d'inquiétude quand il voit mes vêtements en désordre.

Ou ça pourrait être mes yeux écarquillés et choqués.

— Faren, dit Mick, en se dépliant du canapé.

Je regarde son grand corps bouger, et je ne peux plus retenir mes émotions.

Je sais que c'est mal de l'utiliser comme il veut m'utiliser. Je devrais avoir honte mais je ne ressens que du soulagement.

— Que s'est-il passé ?

Ses yeux sombres parcourent ma robe déchirée jusqu'à mes pieds sales et sans chaussures. Son expression s'assombrit.

— Qui t'a fait du mal ?

Je rencontre ses yeux, et ils sont pleins de protection.

Pour moi. Ma lèvre inférieure tremble sous le contrecoup de la nuit, de son inquiétude, de mes révélations.

Il prend mes mains et ma gauche n'est pas préparée. Le bouton de manchette en or roule sur le sol avec un bruit de métal contre le bois. Les yeux de Mick se posent sur la babiole.

Il le prend et le tient devant moi.

— Qui. Est. Il ? demande-t-il avec une menace tranquille.

Pas dirigée contre moi, mais contre l'attaquant fantôme.

Ma bouche s'ouvre, et son regard se déplace vers mes lèvres.

— Personne, réponds-je.

C'est le mensonge le plus vrai que j'ai jamais dit.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 2 ~



— Faren.

Mick saisit le bouton de manchette, et il m'éblouit comme un reflet de damnation.

Pourquoi est-ce que je l'ai pris ?

— Je me suis fait agresser.

Ce n'est pas un bon mensonge, mais c'est tout ce que j'ai.

Mick fouille mon expression, et son bras tombe sur le côté.

Ses yeux me scrutent pendant un battement de cœur, puis Mick pose le bouton soigneusement sur la petite table qui contient mes clés. Il fronce les sourcils et pose ses fortes mains sur ses hanches.

— Tu as été agressée par un homme portant des boutons de manchettes ?

Qu'est-ce que je peux dire ?

— Je... ouais.

Quand ses sourcils se soulèvent, j'ajoute rapidement :

— Je pense que c'était un maquereau ou quelque chose comme ça.

La toile de la tromperie grandit et semble encore plus ridicule.

Et il entoure assez bien la vérité. Bien sûr, le tourbillon demeure, et son vide essaie de m'aspirer.

Le regard de Mick se déplace à nouveau vers le bouton de manchette.

— A quoi ressemblait-il ?

Mick essaie de prendre les choses en main, d'étoffer le coupable, d'épuiser les incohérences.

Je ne mens pas. Lui et Ronnie ne fréquentent pas les mêmes cercles, je parie.

— Il fait à peu près ma taille.

Ce regard chaud glisse vers le mien, plein de rage, et je recule.

— Ne me regarde pas comme ça. Ce n'est pas ma faute...

Il passe sa main dans ses cheveux soignés. Ils sont hérissés et le font paraître plus jeune, même si je sais qu'il n'a pas encore vu la trentaine. Qui peut bien valoir un milliard de dollars et ne pas avoir un seul cheveu gris ?

Ma méfiance se développe aussi rapidement que mon désir, et ils se disputent la place en moi comme des ennemis.

— Je le sais.

Ses yeux balaient à nouveau les miens, le noir de sa colère saignant dans le chocolat profond de son regard.

— Je ne blâme pas la victime.

Sa remarque précédente sur mon départ dans cette tenue tache l'air entre nous, gâchant nos respirations alors qu'il me fixe, mais il n'y fait jamais référence. Son regard maussade me cherche comme un missile thermique, et je vois quelque chose de différent dans leur profondeur.

— Viens ici.

Je fais deux pas qui me rapprochent de Mick, si près que je sens la chaleur de nos corps. Il me fait me sentir petite, et je suis grande même sans talons. *Il doit faire un mètre quatre-vingts.* Ses mains se posent sur mes épaules et caressent la peau. Mick bouge ces mains d'avant en arrière, me réchauffant. Son contact provoque une éruption de chair de poule qui court jusqu'à mes tétons. Ils s'élèvent comme de petits pics sur les montagnes de mes seins. Les yeux de Mick se baissent avant de remonter lentement vers les miens, retenant mon regard prisonnier. Il me capte facilement comme s'il comprenait à un niveau énigmatique des plus bas... Je ne veux jamais le lâcher.

Je recule. Ses mains glissent le long de mes bras, ses doigts se glissent dans mes mains. Le bout de nos doigts s'accroche un instant avant de se séparer. Ma main gauche se crispe lorsqu'il me relâche, et je le vois sourire.

Je souris en retour, me rappelant qu'il a les moyens d'apprendre n'importe quoi sur moi. Il a déjà assez enquêté sur moi.

— Je vais aller me nettoyer.

— Tu devrais appeler la police.

Son regard me suit alors que je me dirige vers la salle de bain.

Je hoche la tête.

— Tu as raison.

Ses paupières tombent, couvrant son scepticisme.

— Mais tu ne le feras pas, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête et je la baisse pour cacher mon sourire en coin.

Aucun de nous ne pose la grande question : Qu'est-ce que je faisais pour me faire agresser par un homme qui portait des boutons de manchette en or ?

Pourquoi Mick ne demande-t-il pas où j'étais ? Ses yeux demandent, mais rien ne sort de sa bouche sexy.

Comment Ronnie Bunce peut-il fuir la loi mais réussir assez bien pour payer dix mille dollars pour une lap dance ?

— Je reste, déclare Mick en se dirigeant vers mon canapé.

Il s'y installe gracieusement.

— Comme tu veux, murmuré-je.

C'est tout ce que je peux faire pour respirer malgré sa présence.

Ses lèvres se crispent et je me précipite dans la salle de bain. J'ouvre le robinet de la douche, qui se met à gémir. Je laisse couler l'eau parce qu'il faut beaucoup de temps à l'eau chaude pour parcourir un millier de mètres de tuyaux en fonte vieux de quatre-vingts ans.

Je me déshabille et jette ma tenue dans ma petite poubelle. C'est un déchet, comme le souvenir qu'elle symbolise.

Il y a si peu de matière qu'elle ne remplit qu'un tiers de la boîte. Mes yeux se fixent sur le matériau scintillant du coucher de soleil et les larmes menacent. Je sais au fond de moi que ce n'est pas parce que j'ai jeté les preuves de ce que je fais que je ne le referai plus. Je sais que Thorn va déplacer l'endroit des danses comme il le fait chaque semaine. Il aura toujours une longueur d'avance.

Je ne peux pas le faire avec ce monstre. Pas maintenant, plus jamais.

Je ne peux pas dire à Jared McKenna que mon beau-père a essayé de m'attaquer ce soir. Jared ne peut pas s'en prendre à Ronnie parce que le travail que je fais me place devant lui comme un plateau de fruits défendus. Le sacrifice de ma mère n'aura servi à rien si je continue à danser.

Je ne peux pas revenir en arrière.

Je dois le faire.

L'eau me touche le cou, je lève le menton et je la laisse couler sur le devant de ma tête. Mon milliardaire... quel qu'il soit, est assis dans mon salon exigü tandis que je me lave à quelques pas de là. L'excitation trace un chemin entre mes jambes et y palpite. Je me savonne tranquillement, oubliant ma rencontre avec le danger.

Je mets plus de temps entre mes jambes. Ma culpabilité monte dans une bouffée de chaleur quand je me rappelle comment Mick a assailli mes lèvres.

Mes seins.

Je veux qu'il fasse tout pour moi et ne rien savoir de ce que je fais, j'enfouis profondément la honte de l'utiliser.

C'est un jeu dangereux que je me suis mis à perdre. Je n'ai tout simplement pas les ressources fiscales de Mick. Je dois suivre le chemin que j'ai tracé, mais je n'ai pas à l'aimer.

Je finis de me laver les cheveux pendant que l'eau refroidit. Le réservoir de l'ancien bâtiment consomme de l'eau chaude en moins de quinze minutes.

Je sors, m'essuie, et me demande si Mick porte un costume au lit. De quoi a-t-il l'air sans ? Mes joues brûlent.

Mon portable sonne à l'extérieur de la salle de bain, et je le laisse sonner. Après la cinquième sonnerie, il se coupe, et j'entends les sons mélodiques de Jared McKenna.

Bon sang, c'est peut-être Thorn. Ou quelqu'un d'aussi horrible. Mon cœur commence un rythme illégal.

Pourquoi Mick répondrait-il à mon téléphone ? Ce... Il pense juste qu'il peut faire n'importe quoi.

Je jette la serviette autour de moi et je me dirige vers le salon. Mes longs cheveux sont assez mouillés pour laisser une trace dégoulinante derrière moi.

Les yeux de Mick se lèvent. Sa grande main tient un gros téléphone rectangulaire. Un que je ne reconnais pas.

Il termine sa conversation.

— Oui, je serai là.

Ses yeux brillent alors qu'il prend en compte mon manque de vêtements.

— J'ai dit oui deux fois. Occupe-toi de ça.

Sa tête se baisse, et son regard se détourne.

Mick écoute l'appelant anonyme et dit, avec une finalité dans la voix :

— Je ne reviendrai pas sur cette conversation, Jimmy. C'est pour ça que je t'ai engagé.

Il fait glisser le portable et il semble s'éteindre, l'écran s'illuminant comme une étoile filante avant de se transformer en une obscurité de velours. Les yeux sombres de Mick reviennent vers les miens. Il pointe le portable vers moi et baisse la tête.

— Tu sais... J'aime bien ce que tu portes, ne te méprends pas, mais tu ne devrais pas porter des vêtements ?

Mon visage s'enflamme. Des images de l'endroit où mes mains étaient sur mon corps filtrent dans mon esprit comme un jeu de cartes qui se mélange et je réponds avec colère, comme je le fais souvent quand je suis nerveuse.

Ou coincée.

— Tu as répondu à mon téléphone, l'accusé-je.

Mick sourit.

— Non.

Il lève le sien en guise de réponse.

Je sens mon visage se froncer.

Il explique.

— Même sonnerie, peut-être ?

Il croise les jambes avec désinvolture. Ses yeux démentent son attitude distante. Son regard ne quitte pas la peau nue que ma serviette révèle.

Je recule et j'ai tellement envie de croiser les bras que je manque de faire tomber ma serviette. Il sourit à nouveau. Rien d'aussi évident que ça. Quand Mick sourit, seuls les coins de ses lèvres se relèvent.

— Prouve-le, aboyé-je.

Et d'une pression du pouce, son téléphone se remet à clignoter et ma sonnerie retentit sur son téléphone.

— C'est donc une coïncidence, lâché-je tranquillement, apaisée.

— Il semble que oui.

Son regard croise le mien puis se détourne.

— Bien que je ne sois pas croyant.

Je tourne la tête vers lui.

— Croyant ?

Ces yeux se fixent sur les miens alors qu'il se lève et se dirige vers moi. Il regarde l'eau couler autour des creux de mes clavicules, jusqu'à l'ombre entre mes seins.

— Aux coïncidences.

Son souffle murmure contre mon visage quand il me rejoint.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 3 ~



Il insère un doigt dans le tissu éponge qui entoure étroitement mes seins. Je l'agrippe de ma main valide tandis que ma mauvaise main tient lâchement le tissu fin du revers de Mick.

— Je veux finir quelque chose entre nous.

Les yeux de Mick parcourent toute ma chair exposée.

— Et je veux savoir ce que tu fais dans mon appartement.

Mick glousse.

On dirait qu'il se moque toujours de moi, mais rien de ce que je fais n'est drôle. Le temps est compté. J'ai échappé de justesse à mon "papoune psychotique" et maintenant j'ai un sac à fric sexy qui me fait faire l'impasse sur mes pensées chaque fois qu'il est à moins d'un kilomètre de moi. C'est une bonne chose. Je ne suis pas très douée pour l'introspection en ce moment.

J'ai besoin de reprendre les rênes. Je le regarde fixement, le désirant tout en méprisant ses suppositions.

Mick écarte ses mains de manière inoffensive.

— Je suis un homme aux multiples talents.

— D'accord.

Ma prise mortelle sur la serviette se resserre sans pitié.

— C'est ton modus operandi ? Tu crochètes les serrures des filles pour les attirer ? Parce que je dois dire, que c'est une technique de drague flippante.

Mes sourcils se lèvent.

— Pour info, après la nuit de folie que j'ai passée, te retrouver à la maison était la cerise sur le gâteau.

Les yeux de Mick se plissent et il rit, remplissant mon petit appartement d'un son authentique et merveilleux.

— Qu'est-ce qui est si drôle ?

Mon ton se transforme en une suspicion claire.

Il garde son sourire et répond :

— Toi.

— Bien, tu peux te poser ici comme le riche harceleur que tu es. Quand je reviendrai, j'attends une explication complète.

— Bien, madame, répond Mick.

Ça ressemble plus à *"tu peux toujours y croire"*.

Ou peut-être que c'est mon imagination débordante. J'en ai fait beaucoup depuis que j'ai rencontré M. McKenna.

Je claque la porte de ma chambre, arrache la serviette et la jette dans le coin. Je me dirige vers ma commode, ouvre le tiroir du haut et fouille dans mes culottes et soutien-gorge. Je choisis, sans honte, mon ensemble assorti le plus sexy. Ils me rappellent la tenue que j'ai jetée. Que je ne peux pas me permettre de jeter.

Le souvenir que représente cette robe coucher de soleil est pire que de la garder pour me le rappeler. Je fais glisser le string tout en dentelle sur mon corps, les bords brillent comme un coucher de soleil brûlant le long de ma peau crémeuse. J'enfile mon soutien-gorge avec un crochet vicieux et une torsion, plongeant mes seins dans la large dentelle. La partie la plus épaisse couvre à peine mes tétons.

Je jette un rapide coup d'œil dans le miroir, l'adrénaline de ma fuite alimentant le feu de ma consommation éventuelle avec Mick.

Je veux des réponses. Pourquoi est-il dans mon appartement ? Pourquoi prend-il le contrôle de ma vie ?

Pourquoi est-ce que je le permets ?

Je sais pourquoi mais je ne peux pas l'admettre. Trop de vérités en trop peu de temps. J'ai l'impression qu'un fusible dans mon cerveau s'est court-circuité. Une tendance quand il est concerné.

Mick m'a renversée avec sa moto. Même moi, je dois admettre que c'est bizarre. Mick sait beaucoup de choses sur moi, mais il ne sait pas que je suis en phase terminale. Il ne sait pas que Ronnie Bunce m'a achetée pour dix mille dollars et n'a jamais eu sa danse à cause d'une descente fortuite. C'est quoi cette attitude décontractée ? Son Black Rose "classe" n'allait-il pas être terni maintenant que son club de lap dance a été épinglé par la police ?

Échanger des faveurs sexuelles contre de l'argent est illégal. Une pointe de honte me transperce. C'est si réel, le tisonnier chaud de ma gêne est là, quelles que soient les justifications que je donne pour expliquer pourquoi je le fais.

Mick mourrait probablement mille fois avant de sortir avec une danseuse. Contrairement à lui, je sais ce qui va se passer. Mon destin est fixé. Mes yeux glissent le long de mon corps dans le reflet, notant les bleus en voie de guérison. Celui qui se trouve en haut de ma cuisse intérieure est une tache or pâle. Celui de la moto de McKenna est solide avec la plus petite trace d'empreinte. Je lutte contre l'envie de rire, la propriété de Mick est une dure dualité. Je travaille dans son club, et il me blesse ; sa moto me renverse, et je porte sa marque.

Pleine de bleus mais pas battue. Il reste la consommation finale.

Une idée se forme, et mes lèvres se crispent. Je peux goûter ce que j'étais avant de me noyer dans ma réalité actuelle. La vérité nous libère.

J'enfile un short si étroit que l'ecchymose de la moto est en pleine vue, un coup de fouet violet contre ma jambe. La preuve de mon occupation est cachée là où Mick ne peut pas la voir. Pas encore.

Je veux que le bleu du poteau soit visible comme la marque qu'elle est. Je veux que Sa Sexgneurie se souvienne de notre rencontre. Même si je sais qu'il reste béatement ignorant de cette première rencontre cruciale.

Je n'oublierai jamais la sensation de cet argent sale quand j'ai serré les billets humides.

Je jette un caraco étain sur mon soutien-gorge et me tourne lentement devant le miroir. Le doux short de sport étain ressemble à de la brume sur ma peau pâle.

La couleur est un parfait complément à l'ecchymose, la mettant en valeur. J'enfile des tongs à plateforme des paillettes d'argent et je sors de la chambre.

Le projet "culpabilisation" est en route. Je veux provoquer Mick. Briser sa réserve.

Je débarrasse mon esprit de mon beau-père qui essaie de recommencer à abuser de moi. J'avance vers mon objectif de passer le reste de ma vie comme je l'entends. Les gens pensent toujours à ce qu'ils feraient s'il ne leur restait plus de temps, mais je me surprends chaque jour. Mes plans se transforment au fur et à mesure que le temps s'écoule.

Je sors de ma chambre et je m'arrête quand mes yeux surprennent Mick allongé sur mon canapé. Ses longs bras courent le long du dossier, le recouvrant presque en entier, et je déglutis bruyamment. La taille de Mick m'émeut, rend mon attirance pour lui plus aiguë. J'aime l'idée d'être submergée par lui.

Il s'est débarrassé de sa veste. Ses boutons de manchette brillent sur le verre nu de ma table basse. Lorsque je m'approche de lui, Mick m'étudie avec des yeux assombris. Il semble décontracté, mais la douleur et l'anxiété me sont familières. C'est comme ça que j'évalue la torture que mes patients en kinésithérapie peuvent endurer.

Je souris quand je vois comment je me joue de lui à la perfection. Ses yeux parcourent ma silhouette et s'arrêtent, le pouls glacé, sur la grosse ecchymose. Mick prend une inspiration purificatrice et l'expiration s'échappe de lui dans un écho vide.

— D'accord, lâche-t-il, parlons.

Ses yeux ne bougent pas de cette marque sur ma peau pâle, lourde et accablante.

— Vas-y.

Je m'assois en face de lui. Je penche la tête, mes longs cheveux glissant sur mon épaule, et je le regarde se lécher les lèvres.

— Après tout, c'est ton fardeau. Chaque partie.

— Je suis désolé, Faren.

— Tu passes beaucoup de temps à t'excuser.

Ses yeux se rétrécissent et se transforment en chocolat noir.

— Tu sais, tu es sacrément impolie parfois.

Je hoche la tête. Je ne sais pas si c'est la vérité, mais ça me semble juste.

— Oui.

— Bien, reprend Mick, non perturbé. Tant que tu le sais.

Je me penche en avant, enfonçant mes coudes dans mes flancs, le mouvement faisant avancer mes seins et le discours de Mick s'arrête, son regard fixant mes atouts aussi sûrement que le soleil se lève.

— Écoute, commencé-je, tu m'as renversée avec ta moto.

Ses yeux reviennent vers les miens et une rougeur s'empare de son visage. C'est subtil, une intensification de la couleur sur ses pommettes. Elle s'étend à mesure que je regarde, illuminant légèrement le haut de ses oreilles. Je regarde Mick combattre ses émotions.

Bingo.

S'il y a une chose que le lap dance m'a appris, c'est ma valeur. Mon corps est un outil puissant. J'ai abandonné des morceaux de qui je suis en échange du contrôle des autres. C'est mal.

C'est aussi une terrible nécessité.

Je mets les pieds dans le plat.

— Et tu m'as plus ou moins traitée de pute. Tu as sous-entendu que je faisais semblant d'être innocente.

Je me penche en arrière, et croise mes longues jambes, *tellement* pas innocente.

Mick observe mes mouvements avec un regard que je ne peux pas lire.

— Et maintenant...

Je jette vaguement la paume de ma main vers la porte.

— Tu es entré dans mon appartement par des moyens douteux. Je pense vraiment que c'est à toi de donner des explications.

La couleur qui est montée à la surface de sa peau s'estompe.

— C'est juste. Mais tu pourrais ne pas aimer ce que tu vas entendre.

Nous nous fixons l'un l'autre tandis que mon cœur bat à un rythme féroce et insistant, me rappelant que je suis en vie. Ce rappel est brutalement beau.

— Bien. Je préfère avoir la vérité toute nue. C'est mieux que le mensonge par omission.

Sa fossette apparaît furtivement. Mick passe une main dans ses cheveux, et je vois les bords d'un tatouage sous la manche. Il a été caché pendant tout ce temps sous des chemises sur mesure, attaché par du métal précieux. Maintenant, il a retroussé ses manches, les pliant à mi-hauteur de son avant-bras musclé et je suis à nouveau frappée par son physique. Il a le corps de quelqu'un qui a connu le travail physique. Un homme aiguisé par un travail honnête.

Pas le privilège des riches. La partie honnête est à discuter.

Ce n'est pas possible. Les gars riches comme Jared McKenna ont des *gens* qui font tout le travail. Ils ne font que déléguer. Comme la vieille histoire d'Henry Ford qui appuie sur un bouton depuis son bureau. Un expert venait et répondait à toutes les questions auxquelles Ford ne pouvait pas répondre.

Mick se penche en avant, les jambes écartées tandis que ses mains entrelacées pendent entre ses genoux. Il soupire, en me regardant.

— Je t'ai mal compris.

Il ne sait pas à quel point.

Mick me regarde fixement, et j'ai une expression vide. Facile à faire quand il ne me touche pas. Je reste de mon côté de la table basse, et il reste du sien.

Des kilomètres nous séparent, et rien ne nous sépare. Penser à ça me donne mal à la tête. Je sens la chaleur et le magnétisme entre nous comme une vapeur vivante qui s'enroule et cherche à entrer en moi.

— Tu m'as demandé pourquoi je voulais sortir avec toi. Est-ce que ça peut être simplement parce que je te trouve attirante ? demande-t-il.

Je réponds à une question qui pourrait être rhétorique.

— Non.

Je soutiens son regard.

— Tu es mégariche. Tu peux avoir toutes les filles que tu veux. Je ne suis pas flattée. *Pas encore.*

— Vrai.

Je ris et je croise les bras. *L'arrogance.*

— Tu m'as dit que tu voulais de l'honnêteté, se défend simplement Mick quand il voit mes expressions se transformer en une myriade d'émotions.

J'acquiesce.

— Oui.

— Quand je t'ai renversée avec ma Harley...

Mick baisse la tête, et sa main masse l'arrière de son cou d'un mouvement frustré. Il lève le regard vers le mien, et sa main retombe.

Le regard de Mick cherche l'ecchymose sur ma cuisse, parfaitement exposée sur la toile de fond de mon short gris et de ma perfection pêche et crème. C'est moche.

Une cicatrice de guerre.

Il poursuit.

— Je devais me rattraper. Voilà une jeune femme, si désespérée qu'elle ne regarde pas où elle va, et je m'arrête à peine à temps pour...

Je termine pour lui dans ma tête. *Ne pas la tuer.*

— C'est un trou de lapin à la *Alice au pays des merveilles*, Faren.

Ses yeux couleur whisky fondu ne quittent pas les miens, et l'intensité de ce regard me cloue sans défense contre ma chaise. Ses yeux me caressent pendant qu'il parle.

— Je n'ai jamais voulu tomber dans ce trou, mais une fois que je me suis assuré que je m'étais occupé de tes soins et que tu vivrais sans dommage permanent...

Il soulève ses larges épaules et tape dans ses mains.

— J'ai découvert ce dont j'avais besoin.

Son regard ne faiblit pas alors qu'il me transperce de la chaleur de sa confession.

— Je sais que tu t'occupes des autres. Alors, je me suis demandé pourquoi tu avais choisi d'être kinésithérapeute. J'ai donc cherché sur Google.

Je sens une lente dégringolade des membres musclés alors que Mick emprunte ce tunnel inconnu qu'est ma vie.

Oh mon Dieu, il m'a googlé. La chair de poule fait irruption sur ma peau et je frissonne en pensant à ce qu'il sait.

Son expression m'effraie, elle s'assombrit comme la promesse d'une tempête décidée à rester un moment, à nettoyer les coins de tout ce qu'elle touche et à le disperser au vent.

— Et ce bâtard qui se faisait appeler ton père.

Je regarde ses grandes mains se séparer, se serrer et se contracter. Elles me rappellent ma propre mauvaise main. Mes yeux s'égarent vers mon appareil isométrique, et Mick suit mon regard.

Il acquiesce.

— Je sais combien ton rétablissement a été difficile. Je sais ce qu'il a fait.

— Tu ne sais pas tout.

Mon estomac me brûle même s'il ne mentionne pas le nom de Ronnie. Le passage à tabac de ma mère et l'hospitalisation qui s'en est suivie ont été suffisamment sensationnels pour être facilement trouvable sur Internet.

Mick secoue la tête.

— J'en sais assez.

Je peux gérer le fait qu'il sache, je peux compartimenter son côté sexy, sa richesse. Cela n'a pas à m'affecter. C'est quelque chose que je dois expérimenter alors que ma carte de pointage pour cette vie se remplit alors que je suis assise ici avec lui.

Ce que je ne supporte pas, c'est sa pitié. Je ne peux pas supporter la compassion dans ses yeux. Je ne serai pas un cas social.

Je veux savoir, juste une fois, ce qu'est le vrai sexe avant que ce que je fais me rende indifférente à ce que le sexe peut être.

Et mon cœur a décidé pour moi. Mon intellect me crie que je devrais juste me renseigner sur le sexe avec un gars anonyme. Bon sang, il y a un million de gars qui prendraient ce que je propose.

Je ne les veux pas. Je veux Mick. Il le sait. Je le sais aussi.

Pour la première fois de ma vie, je vais avoir ce que je veux à mes conditions.

Je me lève, et il le fait aussi. Ses poings sont toujours serrés, prêts à frapper quelqu'un. Ces quelques secondes d'introspection que je me suis imposées ne concernaient que moi. Mick veut toujours me venger de l'agresseur fantôme.

Je m'effraie moi-même en voulant à tout prix qu'il fasse du mal à Bunce. Ce sentiment ne m'aide pas à atteindre mes objectifs les plus urgents. J'ai besoin de garder mon calme. Je ne peux pas laisser les choses s'embrouiller.

Ronnie va venir. Ma mère a besoin de moi. J'ai besoin du travail qui vient avec Jared McKenna.

Et je veux aussi être en dessous de lui, perdre quelque chose de précieux.

Pas volé par un homme qui ne s'occupe que de ses besoins.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Mick prend ma main gauche alors que nous imposons une distance artificielle et calculée entre nous. Il l'élève jusqu'à ses lèvres et embrasse les collines de chaque articulation, levant ses yeux vers les miens entre les vallées de ma main gauche. Ma main a des spasmes dans sa prise, et ses yeux se plissent.

Je suis gênée et j'essaie de la reprendre.

— Non, Faren.

Je n'arrive pas à faire coopérer cette foutue chose. Ma lèvre s'enroule entre mes dents, et je la maintiens en place, inquiétant la chair souple comme un chien avec un os. Mick retourne ma main, et ses yeux bruns et profonds parcourent les fines cicatrices qui dessinent la carte là où les médecins ont joué à Docteur Maboul.

À me remettre sur pied.

J'halète quand il pose sa bouche contre ma main tremblante. Elle s'apaise sous la chaleur de ses lèvres, et un soupir m'échappe. Son contact provoque une réaction viscérale de mon corps. Il est sensuel quand il ne le veut pas, tendre et résolu, me prenant par surprise.

Un moment improvisé, mais désiré.

— C'est lui qui t'a fait ça.

La langue de Mick effleure l'endroit le plus élevé du tissu cicatriciel, un pic au centre de ma paume.

La pression de sa langue chaude défait le fil de ma mémoire et la pelote se déroule. J'essaie de la retenir, mais comme tous les souvenirs qui contiennent de la sauvagerie, celui-ci coule comme une eau incontrôlable.

Je vois le couteau me poignarder la main, me clouer au tapis. Une mare de sang se fige sous moi, me liant et me refroidissant. Je ne peux pas bouger. Bunce se rapproche. Il tourne le couteau. Mes doigts tressaillent involontairement, un mouvement là où il ne devait pas y en avoir.

— Je t'ai eu, murmure-t-il dans une vapeur fétide de bière éventée et de dents mal lavées.

Je crie fort, ma voix est un cri rauque. Maman est allongée sans bouger, un côté de son visage figé. L'autre œil glisse vers sa fille crucifiée sur le sol.

Bunce ne la voit pas rouler dans un tour gracieux de fluidité féroce, l'instinct de protéger son enfant étant le seul qui compte. La lourde sphère de verre dans sa main frappe sa tête avec un coup sec.

Il est inconscient quand j'arrache le couteau de ma paume. Le métal glisse et grince en sortant de ma chair. J'halète de douleur, l'avalant comme la pilule profondément amère qu'elle est.

— Cours, Faren ! hurle Tannin Mitchell.

Je me lève en titubant, je franchis la porte et descends les marches qui mènent à notre maison parfaite. Comme un gâteau pourri, l'intérieur avait moisi alors que le glaçage était resté immaculé.

Mon appel à l'aide est arrivé trop tard pour sauver ma mère.

— Faren.

J'entends mon nom à travers le brouillard de mes souvenirs, une existence poisseuse sur un plan que je suis la seule à connaître. Mon enfer privé.

Mes yeux s'ouvrent sur Mick qui me tient dans ses bras.

— Reviens vers moi.

— Je suis là.

Mon esprit flotte encore dans l'horrible souvenir, m'étouffant. Je me suis éloignée un peu quand il a embrassé les vestiges de cette bataille pour ma vie.

Mick colle mon corps contre le sien.

— Je le tuerais si je pouvais.

Son expression contient du tonnerre.

Pour la première fois dans mon dilemme de luxure, je me demande qui est le vrai Jared McKenna.

Je reviens à moi alors que Mick regarde ma personnalité remplir le vide de mes yeux. Je vois la vérité dans les siens. Mick ne veut pas de la facilité. Il pourrait même croire au destin.

Je n'ai jamais autant cru au destin qu'en ce moment.

— Je sais.

Ses yeux cherchent les miens.

— Je suis vraiment désolé.

Je hoche la tête. Ses mains fortes s'enroulent autour de moi. Puis, centimètre par centimètre douloureux, il m'éloigne de lui. Nos corps s'appellent silencieusement l'un l'autre, et il grimace.

Mick continue de me regarder, semblant prendre une décision. Peut-être que c'est lui qui me regarde combattre un souvenir dont il ne peut rien savoir. Peut-être que c'est mon récent face à face avec le danger.

— J'ai quelque chose à confesser.

Un sourire se dessine sur ses lèvres et je me surprends à lécher les miennes en réponse inconsciente.

Oh non, quoi encore ?

— Je veux que tu saches comment j'ai gagné mon argent.

Son regard pondéré se pose sur le mien.

Je hausse les épaules.

Rien de ce qu'il pourra me dire ne le fera redescendre de son piédestal pour moi. Je vis une existence rare qui se mesure en respirations, pas en années. Il ne peut pas m'affecter avec son passé, bien que je sois curieuse. Mon cœur s'emballe à cause du souvenir de la tragédie, de sa proximité.

— J'ai inventé quelque chose.

La façon dont Mick le dit, on dirait qu'il admet quelque chose d'embarrassant.

Ce n'est pas ce que j'avais pensé qu'il dirait. Ses mots me clouent sur place alors que ma bouche reste ouverte. Il glousse, la nervosité s'infiltrant dans sa tentative de confession légère.

Il m'explique son invention, en me donnant la traduction pour profane, j'en suis sûre. Je croise mes bras sous mes seins en me levant et en me dirigeant vers mon canapé. Je le regarde fixement. Les mains calleuses, les muscles trop striés pour les mots ont un sens maintenant. Ces muscles ne dansent pas devant mes yeux parce qu'il aime les miroirs dans son gymnase de mille mètres carrés de verre et d'équipements d'exercice que j'imagine être à sa disposition.

— Laisse-moi résumer... Tu as inventé une pile à combustible pour les avions ? C'est une technologie révolutionnaire. Quoi, tu as un incinérateur pour l'argent dans ton manoir ?

Mick ne mérite pas mes sarcasmes. Je peux dire qu'il m'a dit cela pour se normaliser à mes yeux. Je scrute ses vêtements coûteux. Sa chemise vaut plus d'un quart de mon salaire mensuel.

Son expression se durcit. La belle fente de son menton est une tache sombre comme un point à la fin de la phrase de sa colère.

— Écoute, je n'ai jamais eu d'argent. J'ai fait la même chose que mon père, mais avec une petite différence. Il était mécanicien automobile, et

quand j'étais petit, je rêvais d'avions.

Il enfonce ses mains dans ses poches, fixe ses chaussures italiennes et fronce les sourcils.

— Je voulais piloter des avions, mais à l'époque, les pilotes devaient avoir une vision parfaite. Je suis donc devenu mécanicien. Je suis allé à l'école, en travaillant à plein temps, et j'ai découvert que j'avais un don pour l'illogique. Plusieurs, en fait.

Je ne rate pas son double sens. Mon oreille est restée collée au sol depuis la minute où je me suis retrouvée allongée sur cette route froide, sa main dans la mienne tandis que sa moto grondait en arrière-plan.

Mick rencontre mon regard. Un jeu de lumière fait ressembler ses yeux à des braises brûlantes d'émotion brute et de conviction.

— Il n'y a pas que les avions. La partie que j'ai conceptualisée pour faire progresser l'économie de carburant m'a donné les moyens de faire plus que ce que j'avais jamais imaginé. J'ai utilisé ces moyens pour développer un empire de possessions. Mais au début, je n'étais qu'un gamin avec un rêve qui utilisait ce qu'on lui donnait.

Son regard me transperce

— Avec une tonne de sueur et de détermination, j'ai fait de ma vie ce qu'elle est maintenant.

Je ne sais pas quoi dire. S'il dit qu'il m'a mal jugée, je suis aussi coupable de cela. Je ressens de la honte, mais pour des raisons différentes. S'il a des milliards de dollars, pourquoi Mick choisit-il de diriger les meilleurs clubs de strip-tease de la côte ouest ? Ses établissements Black Rose sont présents dans toute l'Amérique. S'il est si bon, si travailleur, si *complet*... pourquoi est-il d'accord pour vendre des femmes comme des objets ?

Il hoche la tête, presque pour lui-même.

— Voilà, tu le sais. Je ne suis pas un type riche qui... qu'est-ce que tu as dit ?

Il glousse.

— Fait caca des billets de cent dollars, réponds-je distraitement.

Je suis plongée dans mes conjectures.

Mick rit d'un riche baryton qui me serre les entrailles et me fait frissonner. Je suis vraiment dans le pétrin. Pourquoi ai-je dû rencontrer quelqu'un qui semble si taillé sur mesure pour moi alors que je n'arrive pas à réaliser pleinement mon potentiel ? C'est comme une horrible taquinerie.

Alors que Mick déballe son histoire comme un cadeau finement emballé, le mystère, les fines couches de l'homme ne me dissuadent pas. Ses motivations devraient m'alarmer.

Au contraire, elles augmentent mon désir.

— Hé, dit Mick d'une voix calme.

Il voit quelque chose sur mon visage qui le fait avancer vers moi en deux pas gracieux. Ses yeux fouillent les miens.

— Je t'ai dit ça parce que je veux que tu saches que nous ne sommes pas très différents.

Je secoue la tête avec un petit rire.

— *Au contraire*, M. McKenna. Nous le sommes.

Ses lèvres se tordent en signe de sage accord.

— Tu as raison. Je suis blasé et tu es... innocente.

Je sens la chaleur de mon rougissement et je déteste ça. J'entends un autre petit rire et je m'éloigne, établissant à nouveau cette distance prudente. Mais Mick me tire doucement contre son corps dur.

— Non, nous sommes les mêmes là où ça compte, Faren.

Il entrelace ses doigts avec les miens et élève nos mains nouées vers son cœur. Je déglutis malgré la chaleur de mon désir et mon désespoir face à ma situation.

Je sens la chaleur de nos mains à travers mon mince caraco et je ferme les yeux, tellement perdue dans cette sensation que je ne peux pas penser. Ses mots glissent en moi comme de l'eau fraîche contre mon esprit desséché, apaisants... complets.

Le noyant dangereusement.

— Ici.

Mick serre ma main valide plus étroitement contre lui. Les battements de son cœur palpitent contre ma chair.

Il ne développe pas. Il n'en a pas besoin. Nos cœurs battent en synchronisation comme s'ils n'avaient jamais fait qu'un, et je comprends soudainement. Il veut du sexe qui a du sens.

Et je veux plus.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Nous nous séparons comme des adolescents pris en flagrant délit de s'embrasser alors que des coups retentissent contre la porte.

— Faren !

Kiki. *Bordel.*

Je lance un regard d'excuse à Mick. Il fronce les sourcils mais se dirige vers sa veste, soigneusement pliée. Mon rythme cardiaque diminue. Je pousse un soupir et défais les trois verrous. La chaîne maintient la porte verrouillée pendant que je regarde le globe oculaire brun de Kiki.

— Quoi ? sifflé-je.

Ses grands yeux s'illuminent en voyant mon corps, me parcourant de la tête aux pieds. Voyant que je suis en un seul morceau, elle jette un coup d'œil derrière moi, à Mick.

— Je suis au courant.

— Pas maintenant.

— Si, maintenant, insiste-t-elle.

Je ferme la porte, je retire la chaîne et j'ouvre la porte. Kiki entre en portant la moitié de sa tenue du club. Mick lui jette un regard attentif, les roues de son esprit fin tournent. Je suppose qu'il ne sait vraiment pas qui travaille pour lui.

Trop de femmes à suivre.

Mick savait très bien qui était Thorn. Mais le reconnaître dans ma chambre d'hôpital aurait signifié expliquer pourquoi, et je ne pense pas que Mick soit prêt à me faire connaître cette partie.

Il ne m'a pas dit qu'il possède dix clubs sur la côte ouest. Sa confession aurait pu avoir plus de sens pour moi s'il avait été franc à ce sujet. Cependant, ce n'est pas une obligation.

Je baisse les yeux, reprenant mon sang-froid.

Ce n'est pas juste que j'attende de lui qu'il me dise pourquoi il possède des clubs de strip-tease alors que je n'admets pas être l'une de ses nombreuses employées.

Je retourne ma mauvaise main et regarde l'ecchymose cicatrisée sur mon poignet. Utiliser mon poignet comme outil d'équilibre sur le poteau au

lieu de le saisir était devenu trop difficile. Je ne sais pas combien de temps je pourrais continuer à le faire. Certainement pas pour les sets compliqués. C'était une petite partie de ma décision de passer aux danses. Elles étaient horribles, mais elles ne nécessitaient pas de travail manuel.

Enfin, pas ce genre.

— La cavalerie est arrivée, dit Mick sèchement.

Je souris, mes yeux se dirigent vers son entrejambe dans ce que je pense être un regard subtil. Ses sourcils se soulèvent lorsqu'il me voit vérifier l'état de son paquet. Je sens la chaleur monter sur mon corps, et j'ai envie de m'étouffer devant mon évidence. Il me rend obtuse.

— Ouais, lâche Kiki, les mains sur ses hanches galbées.

Son regard passe de moi à lui.

— Est-ce que j'ai interrompu quelque chose ?

Kiki s'en fiche. Elle pose la question en me faisant face pour que Mick ne voie pas ses expressions. Pas l'évidence. Ouais, c'est ça.

Mais il voit mon expression. Mes yeux sont la fenêtre de mon âme.

Finalement, je réponds :

— Non.

Mes yeux se tournent vers ceux de Mick, qui se crispent à cause de mes paroles.

— Mick était sur le point de partir.

Je ne veux pas le décourager. Mais il attendait dans mon appartement, entrant par effraction. Dans mon corps.

Mon cœur.

Je devrais être effrayée par son intérêt intense. M'inquiéter qu'il m'attende. Alarmée par le fait qu'il me connaisse. Mais je n'ai pas le temps.

Je n'ai de temps que pour ce que je choisis.

Le regard non pressé de Mick parcourt mon corps, s'arrêtant où il veut. Il se dirige vers la porte, jetant un second regard à Kiki. Il semble essayer de la situer.

Je le vois quand il le fait, et je bloque fortement mon expression.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés, Mlle King ?

Son regard perçant est troublant.

Kiki lève le menton pour croiser son regard.

— Juste ici, avec Faren.

Elle ne laisse rien paraître, et j'ai envie de l'embrasser.

Ils se regardent fixement pendant que je me tiens inconfortablement à côté d'eux.

— Je suppose que non, lâche-t-il d'un ton lent.

Son regard se dirige vers moi.

Elle acquiesce.

— A plus tard.

Ses yeux rencontrent les miens dans un regard féroce. Il me tire contre lui comme si Kiki n'était pas là, comme si sa prise de conscience de qui elle est et de ce que cela signifie pour nous n'existait pas.

Les pouces de Mick se placent sous ma mâchoire. Ses longs doigts s'enroulent autour de mon cou, et il soulève ma bouche vers la sienne. Mes tongs m'amènent à quelques centimètres de ces lèvres pleines.

Mais ce n'est pas suffisant.

Il penche la tête, et je me lève sur la pointe des pieds pour le rejoindre. Le baiser s'intensifie, et je fonds contre lui lorsque sa langue glisse entre mes lèvres. Quand mes mains se déplacent vers ses épaules, je saisis ses revers, l'attirant plus près. Mick résiste à l'idée d'approfondir le contact, il lâche mon visage et s'éloigne. Ses yeux se tournent vers moi. Le brun translucide de ses iris est remplacé par le velours noir du désir.

— Je t'appelle plus tard, Faren.

Mes lèvres picotent encore du contact des siennes. Je peux encore le goûter. Ma main couvre la bouche qu'il vient d'embrasser et je ne dis rien en le regardant partir.

Kiki me contourne et ferme la porte avec ses fesses, en tapant ses paumes sur le bois et en me fixant.

— Putain, c'était quoi ça ?

Je me détourne, coupable que Kiki ne sache pas. Je ne sais pas quoi faire, alors je parle de ce que je peux.

— Mon beau-père s'est montré.

— Quoi ? ! s'écrie-t-elle, décontenancée par la révélation.

Je grimace avant d'aller vers la cuisinière et de mettre la bouilloire à thé que Mick avait déplacée. Ma main tremble lorsque j'allume le brûleur.

— Faren ? Doux Jésus, parle-moi.

Je ne dis rien, augmentant la chaleur pendant que j'essuie le plan de travail déjà propre.

— Ok, reprend Kiki en faisant les cent pas derrière moi. J'ai reçu un courriel bizarre de Thorn disant que toutes les danses ont été suspendues. Il

a donné une adresse alternative pour la prochaine. Je fais des remplacements, donc je reçois toujours les courriels.

Je pivote vers elle.

— Ouais... Il y a eu une sorte de raid ce soir.

Les yeux de Kiki passent de fentes à soucoupes, ses sourcils se froncent.

— Quoi ? Les danses ne sont pas illégales.

Aucune d'entre nous ne parle des extras, mais quelqu'un l'a manifestement fait. Je ne pense pas qu'aucune des filles ne fasse pas les extras. Je suis peut-être la seule vierge, mais je ne suis certainement plus innocente.

Kiki expire brusquement, et une mèche de cheveux noirs flotte autour de son visage.

— Bunce était là ?

L'expression de Kiki s'effondre.

— Putain, qu'est-ce qu'il fait ? Je veux dire, il devrait être en prison, et il va dans des lieux de lap dance ?

— J'étais la fille de la vente aux enchères, admetts-je aussi neutre que possible.

— Oh, putain de merde.

Les yeux de Kiki se rétrécissent. Elle fait le rapprochement facilement. La pitié, la sympathie et la peur se mélangent dans son expression.

— Il t'a gagné.

Je hoche à nouveau la tête, les yeux toujours secs. C'est un miracle.

— Oui. Je ne savais pas. C'était comme si c'était un coup monté, mais je ne pense pas que Thorn le savait.

— Comment... ?

Ses sourcils se lèvent.

— Les flics sont entrés alors qu'il me poursuivait dans la pièce.

Kiki met sa main sur sa poitrine volumineuse et gonflée. Sa gorge se convulse dans une déglutition difficile.

— C'était pas loin.

— Ouais, en effet.

Ma colère monte comme une marée haute, submergeant toutes mes autres émotions.

— Il n'a pas le droit.

Je me secoue, ma mauvaise main tremble avec ma colère.

— Maman est dans ces limbes mentales puantes - lumières allumées mais personne à la maison - à cause de *lui*. Et pourtant, il ne pense qu'à m'atteindre. Qu'est-ce que fait Bunce pour qu'il puisse se permettre de venir dans un endroit pareil ?

— On doit aller voir les flics ! lâche Kiki.

Je secoue la tête.

— Que penses-tu qu'il se passera si nous le faisons, Kiki ?

Après m'avoir dévisagée pendant plusieurs instants, Kiki répond :

— Ils vont te jeter en prison à cause des extras.

— Bingo, donnez-lui une récompense, murmuré-je.

Aucune de nous ne dit ce que je pense. Je ne pourrais plus voir maman. Je ne gagnerais pas d'argent. Maman irait dans un hospice. Ronnie Bunce irait peut-être en prison, mais peut-être pas. Il est libre de s'en prendre à moi. Il a manifestement des moyens financiers.

D'une manière ou d'une autre.

— Cela coûte beaucoup d'argent d'être membre, dit Kiki, spéculative, exprimant mes pensées.

Mon portable sonne avec une notification de courriel, et je l'ignore. La bouilloire siffle, alors je verse l'eau dans des tasses que je garde toujours sur la cuisinière. Je mets des sachets de thé dans les tasses.

— Combien ? demandé-je en faisant face à la cuisinière.

— Quand je travaillais là-bas, les autres filles parlaient. C'est une occupation à court terme, évidemment.

Je la regarde, et à nouveau cette communication silencieuse passe entre nous. C'est un travail qui consiste à attraper le cachet et à partir. Ou devenir plus qu'une danseuse. J'ai une révélation, et je manque de faire tomber le thé.

Les yeux de Kiki se déplacent vers mon visage tandis qu'elle enroule la ficelle du sachet de thé autour de son doigt et le trempe.

— Quoi ? murmure Kiki.

Elle observe mon expression alors que l'ampoule s'allume.

— Merde, je crois que je sais ce que ce sale type est en train de faire.

Kiki étudie mon visage, bougeant le sachet de thé de haut en bas, les yeux pleins de questions.

— Maquereau, lâché-je avec emphase.

Une lumière s'allume dans ses yeux.

— Tu crois ?

Son souffle tremblant glisse sur son thé chaud, et ses yeux rencontrent les miens par-dessus le bord.

— Je le sais.

Je fais un inventaire silencieux dans mes banques de mémoire. Je pense à la façon dont il agit comme s'il possédait les femmes, surtout moi. J'ai été témoin de son attitude avec Thorn au club.

Personne ne me possède.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 6 ~



— Avons-nous un plan ? demande Kiki.

Elle verse plus d'eau en laissant le vieux sachet dans la tasse.

— Nous ? Mauvais pronom. Ne t'approprie pas ça, Kik. Tu m'as donné l'idée, mais j'ai pris le travail. C'est mon bordel.

Kiki se penche en avant, ses cheveux s'emmêlant un peu autour de la ficelle du thé.

— Tu n'as pas signé pour Bunce.

Nous restons assises dans un silence intense pendant un moment.

— C'est vrai, mais il y a plus.

Kiki s'affale contre mon canapé, le thé oublié sur la table basse.

— Mon Dieu, quoi encore ?

Mes yeux ne sont plus secs. La brume de ma tristesse s'accroche avec ténacité... mais je ne l'invite pas à la fête de la pitié. Au lieu de cela, je fais face à la situation.

— Tu te souviens quand j'ai été renversée par la moto de Mick ?

— Mick, hein ?

Un côté de sa bouche se soulève en une inclinaison amusée.

Je hoche lentement la tête.

— Ouais.

Je rencontre ses yeux sombres, et quelque chose qu'elle voit lisse ses traits.

— Ok...

Elle claque des doigts.

— Tu voyais le médecin des maux de tête.

Ses sourcils se lèvent.

— C'est plus qu'un mal de tête.

Ses yeux scrutent mon visage, sa posture est tendue.

— Quoi ?

Je le recrache comme du vomi.

— Tumeur.

Kiki s'était penchée en avant, mais elle s'affaisse à nouveau. Je sais alors que c'est plus assommant que je ne le pensais. Rien ne fait taire Kiki.

Finalement, elle me regarde.

— Pourquoi diable ne m'as-tu rien dit, Faren ?

Je regarde mes mains, la gauche marquée par de nombreuses interventions chirurgicales, la droite lisse et parfaite. Je soulève mes épaules.

— Je... c'était trop.

Kiki expire un souffle qui ressemble à un ballon dégonflé.

— Oh mon Dieu. Jared McKenna... le boulot... ta mère !

Le ton ne me fait pas sourciller. Ce sont les mêmes choses que j'ai considérées, mais pas dans cet ordre.

— Ouais.

Je prends une gorgée de mon thé froid, en grimaçant, avant de le reposer.

Nous restons assises en silence, Kiki regardant la feuille noire qui recouvre ma fenêtre, minuit approchant à grands pas. Elle me regarde.

— Je sais que ça semble dur... et merdique...

— Des mois.

Kiki met sa tête dans ses mains et pleure.

— Ce n'est pas assez long !

Je hoche la tête. *Bon sang, oui, ça ne l'est pas.* Je fouille dans la boîte de mouchoirs presque vide et en retire trois mouchoirs. Ils flottent et se posent sur ses cuisses comme des nuages de tristesse.

Kiki les froisse, ses yeux me fixent avec une tristesse si intense que je dois respirer à travers mon propre chagrin. Son visage humide, la morve qui se mélange à ses larmes, c'est trop. La réalité est pire que ce que j'avais imaginé.

— Tu es sûre, Faren ?

Son espoir cloue ma tristesse aux murs des émotions. Elle se tortille pour se libérer.

— Ouais.

— C'est comme ça que tu veux passer ton... temps ? Avec un propriétaire de club de strip-tease milliardaire, en fuyant ton beau-père, et en dansant sur des genoux ?

Kiki secoue la tête, essayant de comprendre mon raisonnement.

La colère bout en moi.

— C'est pour ma mère. Ils vont la mettre dans un hospice !

Kiki me regarde fixement. Puis elle hoche lentement la tête alors que mes yeux furieux l'assaillent. La situation me met tellement en colère, mais Kiki est là, et elle pose les questions que je ne veux pas explorer...

— Vrai. Alors quelle est ton excuse pour Jared McKenna ?

Je ne peux pas empêcher le rougissement qui roule sur ma peau dans une vague chaude de rappel.

— Ouah, tu es à fond.

— Il a quelque chose dont j'ai besoin.

Je ne croise pas son regard.

Kiki se penche en avant.

— Je suis vraiment désolée, Faren. Tu es ma meilleure amie, et je ne peux pas supporter... je ne peux même pas penser...

Elle hoquette un autre demi-sanglot.

— Ne fais pas ça, la supplié-je.

Elle acquiesce, luttant contre ses émotions. Finalement, Kiki les soumet.

— N'importe quel gars a un cueilleur de cerises, Faren.

J'ai l'image d'un pénis géant avec un bidule à la fin – tueur de virginité. Je fronce les sourcils.

— C'est ton patron, il est...

Elle roule les yeux comme si le scénario était incroyable.

Parce que c'est le cas.

— C'est Jared McKenna. Jusqu'à présent, tu as eu de la chance que monsieur plein aux as n'ait pas fait le rapprochement.

Pas encore, mais bientôt.

— Pas si loin.

Je mets mes mains sous mes fesses et remue mes jambes.

— Quand il découvrira que tu es une danseuse, que ta mère a été... blessée par Bunce...

— Il sait.

Les sourcils de Kiki se lève. Un rire s'échappe de ma gorge, qui est tellement serrée par le chagrin que je ne pensais pas que c'était possible.

— Il a fait une enquête sur moi. Je veux dire, il m'a googlé.

Kiki rétrécit ses yeux.

— C'est juste bizarre. Je ne sais pas si tu dois trouver ça flatteur ou si tu dois t'enfuir.

Je rigole encore.

— Je lui ai dit quelque chose comme ça.

— Et ?

— Mick ne pense pas que les coïncidences existent.

Kiki secoue la tête.

— Aucun mec ne croit au destin.

Je la regarde fixement.

Kiki siffle.

— Hum, c'est un mec différent.

— Un mec différent, très riche.

— Ouais.

Kiki me jette un regard significatif.

— Abordons la partie dégoûtante.

Je soupire.

— Je ne sais pas pourquoi il fait dans le dénudé.

Kiki aboie un rire et me montre du doigt.

— Me faire rire au milieu de cette révélation, c'est plutôt pas mal.

Nous nous taisons à nouveau.

— Il n'est pas devenu riche par hasard. Il voulait piloter des avions, mais il a inventé un truc pour économiser le carburant, et maintenant il a ses propres avions, ses pilotes, tout.

Le nez de Kiki se fronce, puis elle remue le doigt.

— Oh oh. Non.

Son expression se transforme en scepticisme.

— Donc s'est fait de l'argent avec l'invention. C'est un vrai mec d'antan...

— C'est aussi un vrai mec de maintenant.

Je garde un visage impassible.

— Arrête avec les sarcasmes, espèce de sorcière, lance Kiki.

Je souris. Elle peut presque me faire oublier.

Presque.

— Il est Mr. Maintenant ?

Je croise les bras en soufflant. Je ne peux pas expliquer l'énigme de l'alchimie. Je ne l'ai jamais ressentie avant, et j'ai eu des tonnes d'occasions. Pourquoi faut-il que ce soit Mick ? Pourquoi perdre ma virginité ne pourrait-il pas se faire avec un imbécile anonyme qui pourrait me faire vivre l'expérience sans se soucier de rien d'autre ?

Mes épaules s'affaissent.

— Je ne sais pas. Je ne peux pas l'expliquer. Je sais juste que ce n'est pas juste pour moi de lui offrir ce qui n'est pas là.

— Faren.

Kiki est aussi sérieuse qu'une crise cardiaque.

— Tu dois savoir qu'il veut plus que quelques culbutes amusantes.

Kiki fait bouger ses hanches d'avant en arrière en fronçant les sourcils, et je ris à nouveau.

Je sais que Mick et moi partageons quelque chose. Je continue à dire qu'on n'a pas besoin d'aller plus loin, qu'on peut être décontractés. D'une certaine manière, il acquiesce et dit les bons mots tandis que son corps se déplace contre le mien comme sur une propriété, pour toujours... et peut-être la promesse de quelque chose que je ne peux pas envisager.

L'amour.

Le mot en A est pire qu'une malédiction en ce moment. C'est un "impossible".

— Il peut avoir n'importe qui pour une partie de jambes en l'air, Faren. Il n'a pas besoin de toi.

Kiki croise les bras, plongée dans ses pensées.

— Ça va te paraître horrible parce que tu sais que je te trouve un peu canon, mais...

Il y a une excuse dans ses yeux.

— Il peut avoir n'importe quel cul sexy qu'il veut. C'est une queue expérimentée.

— Je sais.

Je hausse les épaules avec un petit rire triste.

— Je ne le comprends pas non plus. Plus il en sait sur moi, plus il semble déterminé à m'avoir.

— Et ?

L'heure de vérité.

— Et je veux le laisser faire.

Kiki se lève, et je fais de même. Elle s'avance vers moi et me serre dans ses bras, mesurant environ quinze centimètres de moins que moi.

— Tu n'as pas à faire ça, Faren. Tu veux qu'un gars anonyme prenne ta virginité ? C'est possible. Tu veux arrêter les danses ? Je te donne l'argent. Tu veux que je passe un appel anonyme aux flics pour leur faire savoir que leur mac local haut de gamme est recherché pour tentative de meurtre ?

Son regard fouille dans le mien si profondément que j'ai l'impression qu'elle extrait mon âme.

— Je ferai tout pour que ça aille mieux.

Kiki embrasse mon visage et essuie la seule larme qui y coule, tirée par la gravité, atténuée par son doigt.

— Dis-moi ce que je peux faire. Parce que, *bon sang*, tu ne veux pas que l'amour se mélange aux ingrédients du chaudron de la sorcière.

Je suis tellement bouleversée par sa générosité que je ne peux pas parler. La boule dans ma gorge m'étouffe. Nos regards se verrouillent.

— Ne me dis pas que tu craques pour... Mick ?

Je ne dis rien.

Je n'ai pas à le faire.

— Oh merde, chérie...

Kiki me prend dans ses bras et je sanglote. La fête de la pitié a commencé, et elle a tout gâché. Tout comme je savais qu'elle le ferait.

À quoi servent les amies ?

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Encore Bryce.

Un-deux-trois, il s'essouffle dans ses extensions de jambes et pour la première fois, mon esprit vagabonde pendant une séance. C'est peut-être parce que le Doc Matthews fait pression pour le protocole.

J'ai de grandes décisions à prendre concernant les radiations, la chimiothérapie et le reste.

Je n'aime pas "le reste". Je sais que les antagonistes me rendront plus malade que la progression réelle de la tumeur. Ils vont gâcher les choses que je veux tirer de la courte vie qu'il me reste. Je ne peux pas le permettre. Alors j'irai signer les formulaires de décharge.

Ils ne veulent pas être responsables de ma décision.

Mon téléphone sonne avec un texto juste au moment où Bryce termine son compte.

Il se lève et prend une serviette en tissu éponge sur une patère où il est écrit *Bryce*, et il me jette un regard pénétrant, mi-éblouissant, mi-inquisiteur.

— Vous n'êtes pas vraiment là aujourd'hui, Mlle Mitchell.

Il essuie la sueur sur son front puis fait glisser la serviette sur ses avant-bras.

Vous n'êtes pas vraiment là...

C'est vrai. Définitivement pas du tout ici. Je ne réponds pas avec toute la vérité.

— J'ai un rendez-vous chez le médecin, et j'y pense trop.

— Oh.

Il me regarde fixement.

— Maux de tête.

Les sourcils de Bryce remontent à la naissance de ses cheveux.

Je soupire.

— Vous savez, les migraines.

Il acquiesce, et mes épaules s'affaissent alors que je pense à des choses comme un autre thérapeute qui prendrait mes patients en mon absence. Je repousse cette pensée et me concentre sur la conversation en cours.

— Oui, ma mère en a de temps en temps.

Nous restons debout, mal à l'aise, pendant un moment. Puis Bryce demande :

— J'ai fini ?

Moi oui.

Je pousse à travers mes émotions.

— Oui, vous avez une extension presque complète maintenant.

Je ferme les yeux, en pensant à l'effort qu'il a dû fournir pour terminer ses séances plus tôt. Mes sourcils s'arquent.

— Je suppose que vous faisiez vos devoirs ?

Bryce sourit.

— Pour ça ? Ouais.

J'entends la partie qu'il ne dit pas - *pas pour l'école.*

— Écoutez, Bryce...

Il lève la main.

— Non... je n'ai pas besoin d'une leçon sur mon avenir de la part de ma kinésithérapeute.

Je souris.

— D'accord.

Bryce acquiesce et se retourne. Il ne boite plus. Il pivote à nouveau, et je vois une question sur son visage.

— Oui ?

Ses yeux se dirigent vers ma main. La gauche.

— C'est pour ça que vous faites ça ?

Je ne la regarde pas, mais je sens le subtil tremblement.

— Ouais.

Notre contact visuel est constant.

— Je peux la voir ?

Sincère. Jeune. C'est normal qu'un ado aille là où les adultes ont peur d'aller.

— D'accord.

Je ne veux la montrer à personne, jamais.

Je tends la main, et il me surplombe. Bryce était un joueur dans l'équipe de football avant qu'il ne se blesse au genou, et je ressens la grande disparité de nos tailles.

Il va rejouer. Nous nous en sommes assurés, ensemble.

La grande main de Bryce ouvre ma main gauche. Mes doigts se recroquevillent légèrement, mais le petit doigt reste droit, figé. La cicatrice tordue sur ma paume est décentrée. Il passe un doigt dessus, et toute ma main est prise de convulsions.

Son regard balaye le mien.

— Pourquoi ça fait ça ?

Je déglutis.

— Il...

Je me ressaisis alors qu'il s'accroche à ma main.

— Il y avait des dommages nerveux à cause de la blessure.

Ses yeux s'assombrissent.

— Qui vous a fait ça, Mlle Mitchell ?

J'essaie de détendre l'atmosphère.

— Je croyais que tu me détestais ?

Je fais un petit sourire, et il fronce les sourcils. Il ne prend pas en compte mon effort de distraction.

Bryce secoue la tête.

— Non, jamais. Je détestais la thérapie.

J'acquiesce. Je le savais. Je déglutis à nouveau.

— Mon beau-père.

— Bon sang, murmure-t-il, horrifié.

Il regarde ma main abîmée, une boule de chair rose à vif nous regarde en retour.

C'est assez horrible, mis à nu par un adolescent dont le principal souci est de ne pas jouer au football.

— Vous pouvez l'utiliser ? demande-t-il.

Pas beaucoup.

— Oui, un peu.

Sa colère est acceptable. Il bat l'air entre nous en une épaisse tranchée d'émotion.

— Où est cette tête de nœud ?

J'éclate de rire, et il lâche ma main.

— Tête de nœud, hein ?

Je souris, la tension s'évapore.

Il répond, très sérieux :

— J'étais en train de monter ça.

Mes sourcils s'arquent. Ouah, le montage. J'ai dû avoir un commentaire de choix.

— J'espère qu'ils trouveront ce bâtard, lâche Bryce.

Je l'espère aussi. J'ai les mains moites. Je dois faire des danses ce soir dans un nouvel endroit. Je ne sais pas ce que je vais faire si Ronnie se montre. D'une manière ou d'une autre, je pense que Thorn n'en aura rien à faire de qui est Ronnie. *Pourquoi Mick a ce connard en charge ?*

Plus de questions que de réponses. Des questions que je ne peux pas poser sans dévoiler ce que je fais.

Après le départ de Bryce, je fouille dans ma blouse et je sors mon téléphone.

Un message de Mick.

Bien sûr.

Un frisson me parcourt, suivi de la peur. Mick est si proche de la vérité. Des vérités que je ne veux pas qu'il sache.

Avant que je ne quitte la clinique, Sue me demande comment s'est passé ma visite chez le médecin.

Je la remercie pour la recommandation et lui dis que ça s'est bien passé. C'est juste un autre de mes nombreux mensonges. Je suis en train de devenir une experte du péché par omission.

J'ai les papiers à signer et ma mère à voir.

Et de l'argent pour recueillir la convoitise des hommes.

Mais... Je regarde le message de Mick. Apparemment, aucune circonstance dans l'univers ne peut me distraire de lui. Je suis aspirée dans le vortex de Mick.

Je veux te voir.

Je veux le voir aussi. Ma main tremble alors que je renvoie le mot le plus important de la journée.

Quand ?

*



Je mets de la glace dans un chiffon que je presse contre mes yeux. Ça va réduire le gonflement à quelque chose que je peux cacher avec du maquillage.

Les larmes coulent, même si je leur résiste.

La situation de ma mère est pire. Ils parlent de la transférer dans un hospice. Les discussions sont passées aux acomptes pour le maintien.

Comme si mes finances étaient incontinentes.

J'ai deux semaines pour trouver dix pour cent du coût annuel des soins de ma mère, ou elle sera déplacée.

Ma main droite me fait mal à cause des papiers que j'ai signés à l'hôpital. Dois-je les tenir pour responsables puisque je ne veux pas de médicaments qui prolongent ma courte vie mais diminuent ce qu'il me reste ?

Oui. Je signe quand même. Après trente signatures, Faren Mitchell est une parodie de qui je suis. Les pages blanches avec du bleu se moquent de moi.

Je mets une autre tenue de travail. Elles se mélangent toutes maintenant. Je me tortille devant le miroir sans aucune admiration pour l'apparence qu'il me renvoie. Des calculs délibérés me fixent alors que je fais mon compte mental.

Est-elle assez courte ? Est-ce qu'elle montre juste assez de peau ? Ai-je pensé à enduire mes mamelons d'une lotion comestible à la fraise en prévision de la succion d'un étranger ?

Puis-je me doucher assez vite avant que Mick n'arrive pour nettoyer la saleté de la bouche et des doigts d'autres hommes de mon corps ? Une brûlure commence derrière mes paupières. J'ouvre les yeux, et la sensation passe.

Je ne pleurerai pas. Je vais travailler, danser, et collecter de l'argent. Par-dessus tout, je n'envisagerai pas ce que cela signifie si Ronnie Bunce est assez psychotique pour réapparaître.

Je dépose mon portable dans mon sac, avec mes clés et mon gloss. Je me glisse par ma porte et tourne le verrou avec un clic rapide. Je me retourne et je crie, ma main se portant sur mon cou.

Mick se tient là, un regard méchant sur son visage. Mon regard effaré se promène sur lui. Sa tenue est impeccable mais plus décontractée que ce que j'ai jamais vue.

Je suis dans ma tenue de strip-teaseuse. Thorn m'attend.

Merde et double merde.

Mick m'avait dit qu'il serait là à minuit, pas à neuf heures. J'ai remué ciel et terre pour quitter le travail plus tôt, et le voilà.

Je suis tellement en colère que Mick ne puisse pas respecter notre arrangement.

J'ai une réaction physique de plaisir qu'il ignore.

Mes tétons se durcissent, et une partie de son cou retient mon regard tandis que son cœur bat dans le creux exposé. Mon corps se souvient de lui à la perfection, réagissant dans un élan de désir prévisible et palpitant qui frappe mon cœur comme un typhon. Les doigts de la luxure touchent chaque point intime de mon corps. L'éveillant pour lui.

— Surprise, lâche-t-il.

Son grondement profond parcourt mon corps.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Ma main s'éloigne de ma poitrine, mon cœur bat la chamade tandis qu'on se regarde fixement.

— Je pensais que nous étions d'accord pour minuit...

Le sourcil auburn intense de Mick s'arque.

— Tu as accepté.

Je déglutis, et ses yeux accrochent les miens.

— Où allais-tu ? demande-t-il.

Ses yeux remontent le long de mon corps comme un fouet de chaleur.

Oh, mon Dieu.

— Plus de lait.

— Vraiment ?

Il croise les bras.

Mon regard se porte sur ses biceps saillants. Il a probablement ces muscles lisses en comptant son argent et en jetant le surplus dans son incinérateur intégré. Je réalise à quel point je suis peu charitable et je me moque de moi-même avant de mettre ma main sur ma bouche. Je vis une existence surréaliste, et je continue à trouver des poches d'humour aux moments les plus étranges.

Mick s'avance vers moi, et ma bouche se ferme. Sa fluidité athlétique fait reculer tous mes autres sens et ma vision se réduit à lui seul. Les manches de sa chemise sont retroussées jusqu'aux coudes. Le tissu est tendu sur sa poitrine et ses bras. Les muscles fins de ses avant-bras ondulent lorsqu'il en pose un contre ma porte verrouillée et se presse contre moi. Je sens sa dureté à travers le tissu fin de ma tenue. Cela devrait déclencher toutes les alarmes que j'ai à cause du travail sans âme que je fais... mais ce n'est pas le cas. Tout ce qui a à voir avec Mick semble trop réel.

— Vous vous moquez de moi, Mlle Mitchell ? murmure-t-il, en se pressant encore plus contre moi.

Je sursaute quand sa bouche passe du lobe de mon oreille à la peau douce qui se trouve en dessous. Sa bouche va et vient, me faisant frissonner de façon incontrôlable. Je perds toute pensée pour le travail, le timing, et ma tenue inappropriée pour aller chercher le lait.

Dans ses bras, je prends vie.

Mes mains se glissent sur les larges épaules de Mick et je le supplie avec ma bouche, en frottant contre la barbe de sa mâchoire. Il ne me fait pas attendre, prenant ma bouche dans un mouvement brutal d'appropriation qui me fait arrêter de respirer. Il me ravit avec un baiser si profond, dur et tendre à la fois, que je le lâche par pur instinct de conservation. Mick passe ses bras derrière moi et m'attire à lui, m'empêchant de m'échapper. Quand ses doigts s'enfoncent dans mes cheveux et que mon rouge à lèvres est abîmé, Mick lève enfin la tête.

Nous nous fixons l'un l'autre, nos respirations irrégulières étant le seul bruit qui remplit le hall.

Mick sourit.

— Maintenant, *c'est* le seul look que je veux que tu portes, Faren. Nue serait mieux, mais je prendrai ça aussi.

Sa voix grave vibre contre mon corps, et je frissonne de cette vibration subtile, de ses mots scandaleux et des images qu'ils provoquent. Je nage à la surface de mon esprit. Je suis dans le hall de mon immeuble en train de peloter Mick dans ma tenue de lap-dance.

Mick scrute mes émotions qui s'affichent en rouge flamboyant sur mon visage. Ses sourcils se rapprochent. La raie de cheveux roux foncé sur son front est presque noire dans l'ombre du couloir.

— Dis-moi où tu vas vraiment, Faren.

Mick exige, non pas avec ses mots mais avec les doux baisers qu'il dépose entre mes seins et je frissonne, enfonçant mes doigts dans ses cheveux.

Il gémit.

— Non.

Je tourne la tête, et ses doigts se resserrent sur mes hanches tandis qu'il m'entraîne plus profondément dans la raideur qui se presse entre mes jambes.

— Je ne vous appartiens pas, M. McKenna.

Ma voix est basse et pleine de désir.

— Mon Dieu, j'aime ton défi, dit-il, sa langue contre ma chair. C'est tellement excitant.

Mes yeux cherchent les siens.

— Seulement parce que c'est vrai.

Il lève ses yeux pour rencontrer les miens. Je peux sentir chacun de ses doigts s'enflammer comme des points de chaleur à travers le tissu souple de ma robe alors qu'il resserre ses doigts.

— Je pourrais le découvrir, lâche Mick.

Ses mots sont légers, mais ses yeux sont noirs d'intention.

Je hoche la tête.

— Tu pourrais, le défié-je.

Mick m'enferme dans ses bras, la chaleur de ses mains près de mon visage, et soupire.

— Ce n'est pas assez bien. Je veux que tu aies envie de moi.

Je ris, et ses sourcils sautent au-dessus de ses yeux sombres. Son expression fait s'emballer mon cœur. Je veux qu'il me domine, qu'il me contrôle parce que je ne veux pas que le contrôle que j'ai soit à moi. En cette seule chose, il est l'antidote à ma situation. L'opposition parfaite à mes décisions.

— C'est le cas.

La vérité est presque douloureuse.

Il me surprend en plaçant sa grande main sur mon sexe, son pouce appuyant sur mon clito. Je me bats contre sa main, aspirant un souffle qu'il capture avec sa bouche.

— Je sais que tu as envie de moi.

Il lève la bouche et rencontre mes yeux.

Les miens sont à moitié fermés de désir. Mick bouge son pouce, et l'humidité afflue à l'endroit qu'il touche. Je gémis au tourbillon que provoque ce doux toucher contre mes zones les plus intimes. Je ne peux pas argumenter parce que ce qu'il dit est vrai mais...

— D'accord, haleté-je.

Ce pouce adroit tourne plus vite, plus fort.

— Alors qu'est-ce que tu dis ?

Sa main me quitte, et je claques ma porte, ma mauvaise main ferme comme un roc. Mon cœur palpite pour une fin qu'il ne fournit pas. *Ce ne sont pas des couilles bleues, c'est un clito bleu.*

Son doigt se déplace vers ma mâchoire, la parcourant dans sa longueur.

— Je ne sais pas.

Son regard ne me relâche pas alors que son doigt glisse et laisse une trace de chaleur entre mes seins.

Je soupire, en éloignant mon visage de lui. Il recule, et mon corps est froid sans le sien.

— Tu le sais, sinon tu n'aurais rien dit. Tu as fait de toi un milliardaire.

Je le regarde avec incertitude et frustration sexuelle.

— Tu ne vas pas laisser une seule femme t'énerver, foutre en l'air ton programme, ta vie facile.

L'expression de Mick s'assombrit. Il claque sa main à côté de mon visage, et la porte cliquette alors que mes yeux s'élargissent.

— Tu me fais peur, Mick, chuchoté-je.

— Bien, dit-il, à quelques centimètres de mon visage. Tu n'as pas l'air de savoir ce que tu veux ou comment te protéger. Me garder à distance parce que tu as peur de ce qu'il y a entre nous ne marche pas.

Ses yeux se déplacent vers ma bouche.

— Ça ne va pas marcher.

Je me déplace contre son corps, et ses mains se baissent, se serrant pour ne pas me toucher. Son corps se penche vers moi, un signe physique de son désir et de sa retenue forcée.

Mais je continue d'insister.

— Ça marche.

Je plaide pour la neutralité parce que je sais ce que je peux raisonnablement donner. Et il n'y a pas une once de raison dans toute notre relation. Une rencontre fortuite a été perdue à la seconde où il a pris ma main au milieu de la rue. Aucun d'entre nous ne voulait l'admettre. On ne veut toujours pas.

Il desserre une main et touche une mèche de mes cheveux, l'écartant entre ses doigts fins puis la rabat derrière mon oreille.

— Ça ne va pas marcher pour moi.

Il laisse retomber sa main.

— Je ne sais pas quoi te dire.

Je veux tout lui dire.

Mick me dit qu'il veut du sexe, qu'il veut plus. Mais il veut la Faren qu'il croit connaître. La martyre qui a traversé l'enfer et survécu, qui prend soin de sa mère. Une femme qui est une énigme. *Une réparatrice.*

Pas la Faren qui fait des danses illicites dans ses clubs. Qui est une fille morte vivante. Non, il ne veut pas d'elle.

Je change de sujet comme de chemise.

— Je rencontre Kiki plus tard. On a besoin d'un petit moment entre filles bien habillées.

Je vois qu'il ne me croit pas.

— Bien, dit-il en levant les épaules avec désinvolture. Je n'offre pas ça à la plupart des femmes.

— Je me sens si spéciale, Mick.

Mon sarcasme résonne dans le hall là où les baisers le faisaient quelques instants auparavant.

Mick passe une main dans ses cheveux.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire et tu le sais.

Je secoue la tête.

— Non.

J'enfonce mon doigt dans sa poitrine, et son parfum flotte entre nous, cannelle, épices, et masculin. Je l'aspire avidement.

— Ce que je sais, c'est que tu as l'habitude d'obtenir ce que tu veux.

Je lutte contre mon instinct qui me pousse à me jeter dans ses bras et à enrouler mes jambes autour de lui.

Son expression prend des lignes sinistres.

— C'est vrai.

— Alors pourquoi tu me dis que tu en veux plus ? Que mon "défi" t'excite ? Nous savons tous les deux que c'est une sorte de flamme qui brûle pour s'éteindre ensuite. Quel est l'intérêt ?

Je ne devrais pas dire ces choses. J'avais prévu de donner à Mick cette précieuse partie de moi-même, et maintenant je pense, pire que ma mort prochaine, que j'ai peut-être donné plus que ce que je voulais. Faire l'amour avec lui pourrait lentement tuer qui je suis au lieu d'être l'expérience facile que je voulais avoir avant de partir.

Mick m'attrape, ses doigts désespérés contre mon dos nu. Il respire contre ma peau, ce qui me donne la chair de poule, et ses mots constants s'enfoncent comme des serres de vérité dans ma psyché.

— Et si ce n'est pas le cas ?

Et si la flamme ne s'éteint pas mais devient plus vive qu'avant ?

C'est la question qui se pose entre nous, nous ne l'avons que trop bien compris.

Mick s'écarte doucement de moi, et je regarde son visage, magnifique et sérieux. Il marche à reculons, ses yeux me fixant comme si le temps s'était arrêté entre nous. Tant d'amour non partagé.

— Minuit ? demande-t-il, comme une confirmation.

J'acquiesce. Je sais ce qu'il y a sur la table. Je sais comment ça va finir.
C'est le voyage qui me fait peur.

OceanofPDF.com

J'attends que mon cœur qui s'emballa revienne à la normale, puis je me dirige lentement vers le monte-charge. J'appuie sur le bouton *descente*. Une fois que l'ascenseur s'est arrêté de manière agressive au rez-de-chaussée, je pousse la porte métallique sur le côté.

Je regarde le hall. Il a été nettoyé récemment, et je fais attention à mon pied sur les carreaux hexagonaux qui se rassemblent comme une mer de pièces de puzzle blanches. J'enfile mon manteau bouffant peu attrayant et je traverse le trottoir sombre et étroit jusqu'au parking hors rue, frissonnant en tâtonnant avec mes clés. Je me glisse dans la VW de ma mère.

J'essaie de ne pas pleurer parce que j'ai une demi-douzaine de danses à faire. Je renverse la tête en arrière, et une tristesse chaude coule sur les côtés de mon visage, humidifiant mes tempes. Je déglutis et refoule mes émotions. C'est troublant de voir à quel point je réussis à le faire. C'est d'une simplicité déconcertante.

Je me rends au nouveau site après avoir entré l'adresse dans mon GPS. La flèche tourne et une voiture de course iconique apparaît à l'écran. Je suis les instructions données par la voix britannique sexy et je me gare là où elle me le dit.

Mes yeux scrutent le gratte-ciel tandis que ma main s'accroche au levier de vitesse. Je ne peux pas compter les étages. L'immeuble semble disparaître dans un ciel pollué par la lumière de la ville.

Dans un néon argenté scintillant, le nom clignote pour moi : Rose Enterprises.

Bien sûr, le lieu de Thorn *serait* l'un des bâtiments de Mick, mais je suis surprise qu'il soit si négligent après le raid. Je pensais qu'il serait plus prudent. L'embarras me saisit. Quel genre de femme veut un homme qui colporte ce que Jared McKenna fait ? Il se cache derrière le fait d'être un milliardaire autodidacte alors qu'il reçoit de grosses sommes grâce à des jeunes femmes désespérées.

C'est malsain, et j'attends que la honte justifiée m'étrangle. Une expiration sifflante s'échappe de mes lèvres. Ma boussole morale n'indique plus le vrai nord. Elle est guidée par les circonstances et le destin, aucun ne se concerte avec l'autre.

Je suis assise dans ma voiture, les mains agrippées au volant. Un deuxième rappel par carillon de téléphone portable retentit dans le silence de ma voiture et je sursaute. En soupirant, je me glisse hors de l'obscurité

froide de l'intérieur de la voiture qui me retenait comme un cocon et je me dirige vers les gigantesques portes vitrées. Un agent m'accueille avec un sourire entendu que j'ai envie de lui arracher. Je le frôle comme si ça ne me faisait rien qu'il sache ce que je fais.

J'attends d'être dans l'ascenseur pour enfiler mon masque de secours, les deux mains tremblant ce soir. Je ne me souviens pas où j'ai laissé mon original. L'altercation avec Mick, la surprise de le voir arriver. Il y a trop de choses à cacher. Mais d'une certaine façon, je dois le faire.

Je franchis les portes de l'ascenseur quand elles s'ouvrent.

Le lieu est le plus beau que j'ai vu, si je pense en ces termes. Des lustres en verre taillé à la main dégoulinent d'élégance comme un gâteau de mariage renversé, cinq étages en triangle. La table est en plein centre sous eux et un groupe de dix hommes se tient autour d'elle.

Je m'approche, pensant que les "clients" sont peu nombreux ce soir. Mes yeux cherchent dans tous les coins qui pourrait être ici, quelles autres anomalies sont présentes.

Thorn se dresse comme un Poséidon dans une mer mortelle, et me tend la main. Je veux m'enfuir de cette paume tendue.

Au lieu de cela, je me rapproche et je glisse ma paume humide dans sa paume sèche.

— Faren, dit Thorn.

Il me lance un sourire qui n'atteint pas ses yeux.

Il m'attire derrière lui, et tous les yeux des hommes sont rivés sur mes fesses. Ils chuchotent quand je passe. Une main caresse la frange de perles qui font un bruit léger quand je marche.

— On ne touche pas, le réprimande Thorn de façon ludique.

La tension chante en une ligne tendue à travers mon centre.

L'homme de ma première danse fait claquer une plaquette sur la table.

— Assez de ce spectacle, Thorn.

Jay jette un regard furieux à Thorn, et Thorn sourit.

Il a tout le pouvoir. Je ne suis que la marionnette dont il manipule les ficelles.

Je veux parler, et Thorn le voit dans mon expression.

— Qu'y a-t-il, Faren ?

Je déteste son visage.

— Je...

Je sens l'intensité de mon rougissement et je sais que c'est mauvais.

— Pourquoi suis-je la seule fille ?

— C'est une question intéressante, dit Thorn.

Jay roule les yeux, en faisant tourner son doigt.

— Passez à l'action. Ta tentative de préliminaires devient lassante.

Mes yeux se tournent vers Jay puis reviennent vers Thorn. Je ne suis pas sûre de ce qui se passe. Ça ne peut pas être bon. Mon regard se pose sur chaque homme, et je sens mes épaules s'affaïsser. Ronnie Bunce n'est pas parmi eux. Ils sont vieux. Jay a peut-être la trentaine, mais les autres ont plus de cinquante ans.

Les vieux pervers. Je garde le dégoût loin de mon visage, mais l'effort n'est pas joli.

— Faren, commence Thorn.

Il fait courir ses yeux le long de mon corps comme s'il le connaissait intimement.

Je déteste sa façon de faire. Jay rétrécit ses yeux sur Thorn, son regard évaluateur se déplaçant entre nous deux.

Thorn baisse la voix.

— Tu as été sélectionnée pour une lap dance.

Ses mots sont un coup de poing dans mes tripes. La dernière enchère a été gagnée par mon beau-père. J'y ai échappé d'un cheveu. Celle-ci a tous les attributs d'une nouvelle violation.

Un homme âgé habillé en majordome sort d'un coin. Son plateau argenté est prêt et attend avec une seule carte dessus.

Thorn déclare :

— Un chiffre prédéterminé a été choisi pour cette danseuse en fonction de sa popularité.

Je grimace à ses mots, mon regard sautant d'un visage à l'autre.

Je regarde la carte passer à chaque homme. Ce qu'ils voient les amène à me regarder puis à se regarder entre eux. Personne ne parle. Un acquiescement silencieux circule entre les enchérisseurs. Un bourdonnement excité mais invisible commence, et je frémis. Qu'y a-t-il sur la carte ?

Je réalise que j'ai fait une danse pour chacun. C'est le dénominateur commun. J'ai essayé d'effacer le souvenir d'avoir dansé pour eux, seulement pour que leur présence physique serve de sinistre rafraîchissement.

— Le gagnant de cette enchère obtient tous les extras dans le cadre du coût et peut payer un supplément de cinq mille pour une danse sans

masque.

Sans masque.

Je tourne la tête dans sa direction, mes cheveux glissant sur mes épaules nues dans un tourbillon de réactions.

— Non !

Je recule.

— Thorn, tu as promis.

Je sais que c'est inutile... comme si cet homme avait une once d'intégrité.

Je n'ai jamais voulu tuer quelqu'un d'autre que Ronnie. Cependant, Thorn pourrait être l'exception.

Il le voit et rejette la tête en arrière en riant.

— Personne ne voudra payer autant pour voir mon visage de toute façon.

Je croise les bras, mettant inconsciemment mes seins en évidence. Tous les yeux suivent le mouvement, et je jette mes bras sur les côtés.

— Tu peux toujours dire non, Faren. Personne ici ne veut forcer les choses.

Thorn regarde autour de lui les yeux lascifs des hommes.

— N'est-ce pas, messieurs ?

Ils murmurent leur accord, mais leurs regards révèlent leurs mensonges. Ils veulent plus que ce à quoi ils ont droit.

C'est risible. Thorn se cache derrière sa position, sa coercition criminelle. Je regarde le seul client qui pourrait me montrer de la pitié. Mes yeux se verrouillent avec ceux de Jay, et je lance un plaidoyer silencieux.

Notre regard est brisé lorsque l'un des hommes se lève et jette sa serviette en tissu sur la table.

— C'est absurde. Aucune femme ne vaut ça !

La pièce devient instantanément silencieuse.

Seul l'argent a la capacité d'étouffer le bruit aussi complètement.

Thorn incline la tête. Ses boutons de manchette sont une parodie de ceux de Mick. Thorn est comme une copie unidimensionnelle. Il fait tellement d'efforts qu'on ne voit que des artifices, pas le résultat qu'il convoite.

Pour moi, tout tourne autour de Mick. Mentalement, physiquement, tout ça.

Le client furieux se dirige vers la porte. Thorn ne fait aucun geste pour le retenir, le cajoler ou le supplier. Il laisse simplement un des oiseaux s'en aller.

Il se retourne vers les autres.

— Un homme de moins pour emmener cette charmante, jeune... danseuse.

Thorn prononce le mot "*danseuse*" comme "*pute*" et me fait un clin d'œil.

Ma tête se penche et les larmes me piquent. Ce ne sont pas des larmes de tristesse, mais de rage pure et simple. Je la cache, en baissant mon regard vers le sol.

— Faren.

J'inspire profondément pour tenter de me calmer et je lève mon regard plein de haine vers Thorn.

Il hoche la tête en voyant mon expression, son indifférence à mes sentiments étant profonde.

— Commençons, messieurs.

Ils ne reconnaîtraient pas la douceur si elle leur mordait les fesses.

Ils commencent par le chiffre atroce qui devrait me faire vomir et me faire sentir comme une prostituée. Au lieu de ça, cela me rend avide de ce que ça peut faire pour ma mère. Vingt mille dollars pourraient rembourser la moitié de sa dette demain.

Je suis de la partie, décidé-je.

J'ai l'impression de me regarder de loin. Cela arrive à quelqu'un d'autre.

Puis les enchères s'arrêtent. Un dernier tressaillement de doigt s'élève puis retombe avec le plus doux des tapotements sur la table circulaire.

Le billet glisse sur le bois lisse jusqu'à Jay.

Il a gagné. Je suis si reconnaissante.

Si résignée.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Jay m'emmène par la main dans une nouvelle pièce. Nous sommes enfermés dans un ensemble moderne de chrome, de métal et de verre. C'est tellement différent des confins miteux et autrefois glamour des pièces d'avant.

La porte est toujours marquée du numéro un, comme les autres portes avant elle. Le numéro est légèrement de travers et je ne peux m'empêcher de penser que Thorn a le sens de l'humour. Il doit courir partout avec des chiffres en vrac. Je mets le poing de ma main libre contre ma bouche pour étouffer le ricanement. Je sais que c'est un moyen insensé d'évacuer le stress et je prends ce que je peux avoir.

À l'intérieur de la pièce, les lumières vives de la ville s'étendent au-dessous de nous. Les hectares de verre reflètent les lumières artificielles comme des éclats de brillance incrustés comme des diamants. Le velours sombre du paysage urbain semble vaste et intact. Nous nous dirigeons vers une chaise qui se trouve au centre de la pièce.

Dix chaises sont disposées en demi-lune autour de celle qui, je le sais, nous accueillera, Jay et moi.

Je me retourne, ma main toujours prise dans la grande et chaude main de Jay.

Thorn est là, le sourire maléfique de l'accomplissement, une rupture naturelle dans un visage qui devrait être beau mais qui ne ressemble qu'à une apathie ciselée.

Je n'arrive pas à croire que je n'ai pas anticipé cette éventualité.

Thorn a rencontré quelqu'un qui représente un défi. Quelqu'un dont il sait instinctivement qu'il ne convient pas. Thorn ne sait pas pourquoi, mais son côté masochiste se concentre sur mon innocence et mon désespoir comme un diapason, et je suis sans défense devant lui.

Les anciens clients arrivent. Vers moi, autour de moi. Leurs yeux racontent l'histoire de leurs intentions.

Ils sont le public pour ma performance.

Mes yeux se rétrécissent sur Thorn.

— Ce n'est pas un problème, Faren... n'est-ce pas ?

Ce regard vide me met au défi de le contredire, d'abandonner.

Mais comme tout prédateur qui sent une faiblesse chez sa proie, il me tient. Thorn ne connaît pas la raison, il sait juste qu'il sait. Le ventre mou de mon désespoir est là pour être découpé en tranches et en dés. Thorn saute à pieds joints pour écraser mon espoir.

Je me détourne de lui alors que les hommes s'installent. Jay serre ma main doucement, et mes yeux se lèvent vers les siens. Le regard de Jay me dit que c'est toujours juste lui et moi. Nous pouvons le faire. Je ne sais pas quand je suis passée d'une fille qui le fait jouir à une fille qu'il veut sauver, mais c'est arrivé rapidement, comme un interrupteur que l'on bascule.

Nous nous dirigeons vers la chaise, et elle s'impose à notre approche. Jay lâche ma main, et la frange de perles se balance quand je m'arrête tandis qu'une musique calme remplit l'espace. Pas un murmure, un marmonnement ou une voix ne peut être entendu.

Jay commence un strip-tease silencieux, enlevant son costume. La cravate passe à travers son col, un drapeau de soie flottant jusqu'à l'accoudoir alors qu'il dézippe son pantalon.

Ma main tremble quand je ramasse la serviette. Je ne peux pas empêcher mes yeux de se diriger vers son érection géante. Je déglutis, plus courageuse que jamais, et me tiens devant lui, ignorant la présence de Thorn dans mon dos.

Jay s'installe dans le large fauteuil, une copie de tous les fauteuils dans lesquels j'ai fait une danse. Le coussin est assez large pour accueillir mes genoux de chaque côté de ses cuisses musclées. Je glisse mes genoux, à califourchon sur lui.

— Faren.

Jay passe ses doigts dans mes cheveux. Sa prise se resserre, et il me tire vers sa bouche.

Pas de baiser. La chaleur de ses lèvres touche les miennes.

Je me retire. L'ecchymose sur ma cuisse palpite alors qu'elle commence à s'approfondir, et je cherche son visage. Au-delà de l'étroitesse de ses yeux, il y a de l'attention.

Je m'inquiète pour moi.

Je ne peux pas avoir ça. En ce moment, j'ai l'impression de tromper Mick. Peu importe que ce soit un travail, que ma mère soit la bénéficiaire de cet argent illicite. Non, ce sont des émotions. Réelles, vitales, indéniables.

— Pas de baiser ! aboie Thorn. Tu connais les règles, Jay.

Je me demande quel est son nom complet. Je suis certaine que la raison pour laquelle on ne donne que des prénoms est l'anonymat.

Les doigts de Jay quittent mes cheveux et descendent le long de mes bras, la chair de poule s'élevant dans leur sillage. Il fait un signe de tête à peine perceptible, et je passe en revue les "extras" dont je me souviens.

Travail manuel.

Allaitement au sein.

Pénétration vaginale avec les doigts.

Pénétration anale avec les doigts.

Il n'y aura pas de descente de police pour me sauver.

Ma tête tremble quand je pense à quelqu'un d'autre que Mick me touchant là. Je vends mon âme au diable. Je ne peux pas revenir en arrière. C'est acheté et payé.

Être vierge ne signifie pas que je suis innocente. Il y a des degrés de compromis. Je deviens une experte pour contourner l'inévitable, comme nager contre un vortex.

Je regarde Jay dans les yeux et je bouge. Je suis d'abord subtile, ma cuisse supérieure pressant contre son érection. Il prend des libertés sans demander, et je me mords la lèvre inférieure quand sa main recouvre mon sein. Il saisit le volume du bas et le serre juste à la limite de la douleur. J'étouffe un souffle. Sa main se déplace vers mon dos, les doigts écartés, et il penche sa tête au-dessus de mon sein captif. Il couvre mon téton avec sa bouche, et la confusion de mon corps fait surface.

La langue de Mick a été sur ma chair, et mon corps s'en souvient. Il rejette tout autre souvenir tactile et s'accroche à celui qui résonne. Mon téton réagit avec une spontanéité traîtresse. Il se soulève lorsque Jay caresse le paquet de nerfs sensibles, et ma tête se penche en arrière. Mon esprit infidèle pense à Mick, et la fine bande de ma culotte devient humide.

Le déplacement des jambes et des vêtements derrière nous interrompt mon fantasme de danser sur les genoux de Mick. Dix hommes riches et pervers regardent une jeune femme désespérée danser sur les genoux d'un étranger.

Je les ignore tous, en gardant les yeux bien fermés.

Je me redresse, me déplaçant de manière experte, de plus en plus vite. Mes jambes sont plus puissantes qu'elles ne l'étaient auparavant. L'hématome chante comme une balise chaque fois que ma chair caresse son

pénis à travers la fine barrière de mes vêtements. La respiration de Jay devient difficile. J'entends un gémissement distinct derrière moi et je me déplace un peu plus lentement, moulinant en coups délibérés et arqués contre sa rigidité.

Ses mains vont vers mes fesses et remontent l'ourlet de ma robe. Les perles glissent comme de la glace fraîche contre ma chair. L'air glisse contre mes fesses, qui sont pleinement exposées. Le string fin n'offre aucune couverture.

Les mains de Jay tapent sur mes fesses, et mon regard se pose sur le sien. Je sors de mon fantasme et suis brutalement réveillée par la réalité du moment. J'entends une symphonie de sons sous la musique. Primitifs et sombres, ils parlent de ce qui se passe derrière moi. Je réalise soudain que je suis présente. Je ne peux pas regarder de l'extérieur. Je commence à paniquer.

— J'ai besoin de ça, murmure Jay en se déhanchant... et un doigt pénètre mon anus.

Mes fesses se serrent contre l'invasion, et je lutte pour ne pas m'éloigner. Je me bats pour mon fantasme bouleversant alors qu'un étranger prend encore une autre liberté, volant un fil de plus dans le tissu de mon innocence perdue.

Son doigt qui perce cette entrée est si inattendu que je tombe contre lui. Son doigt s'enfonce un peu plus en moi, et je pousse un cri de surprise et d'horreur.

Jay prend ma réaction intense pour de l'excitation. Il écarte mes genoux d'un coup de genou, et je suis toute ouverte. Ma culotte est totalement déplacée, et il presse son érection raidissant contre la découpe nue de mon ventre. Je sens sa chair dure entrer en contact avec mon ventre mou, et je sais ce qui va se passer.

Je suis impuissante à m'éloigner car il me piège, parfaitement déséquilibrée. Avec une dernière poussée, il se libère contre moi.

Je ne sens rien alors que j'entends le chœur de grognements et de gémissements derrière moi. La seule preuve de la libération de Jay est le bord froid de ma robe alors que son sperme imbibe le tissu.

Mon cœur tatoue un rythme staccato. Un détachement artificiel me recouvre d'un calme glacial tandis que je me traîne hors des genoux de Jay. Son pénis est comme une nouille molle et détrempée et provoque mon réflexe de haut-le-cœur. Ma bonne main se porte à ma bouche alors que je

croise le regard de Jay et que je m'étouffe. Il se lève, se glisse dans son pantalon et remonte la fermeture éclair. Il s'approche de moi.

Je recule en titubant, le vertige me frappant comme un démon libéré.

Des bras forts m'entourent par derrière. L'avant-bras d'un homme s'enfonce dans le désordre humide de l'avant de ma robe.

— Reprends-toi, Faren... ou nous allons avoir des mots.

Thorn.

Mes dents s'enfoncent dans ma langue. Un goût de cuivre remplit ma bouche, et le vertige s'envole. Le visage de Jay devient net.

Je donne un coup de coude dans le ventre de Thorn, et ses bras me relâchent. Je cours vers la porte tandis que des hommes dans divers états de déshabillage me suivent avec des yeux assombris.

Je pousse la porte et me précipite dans les toilettes.

Je tremble en vidant mon estomac dans la cuvette en porcelaine des toilettes.

Je ne peux pas faire ça.

Mais quand Thorn me donne ma part des vingt mille dollars, je courbe la tête alors qu'il me réprimande.

Je dis oui aux négociations pour quelque chose de plus.

Avec Jay.

Même si mon cœur se languit de Mick, j'accepte le marché avec le diable pour mes raisons.

Elles ne semblent plus aussi importantes qu'avant.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Je laisse tomber mes clés deux fois en essayant de déverrouiller la porte de mon appartement. Ma mauvaise main tremble tellement que je dois mettre une compresse chauffante dessus pour la calmer.

Je franchis la porte et la claque. Je penche ma tête en arrière, la posant sur le bois massif, et je ferme les yeux. Les battements de mon cœur ralentissent alors que je me tiens debout dans ma robe souillée et que je pleure. Les larmes coulent sur mon visage, et j'arrête les sons qui veulent passer des gémissements aux lamentations par leur seule volonté.

Les souvenirs de mon enfance après la prise de pouvoir de Ronnie Bunce me remplissent d'acier. Les nuits où il se glissait derrière ma porte alors que je faisais semblant de dormir. La poignée de porte qui s'agitait. Le couteau de cuisine dans ma main moite, sous mon oreiller, qui me réconfortait. Le métal froid au potentiel meurtrier me guidait vers le sommeil dans ce lointain souvenir.

Je glisse sur ma porte, et mon âme se morcelle. Des sanglots brisés s'échappent de moi tandis que je serre mon sac à main dans ma main valide. Je pleure pour ce que je deviens, ce que j'ai perdu, et comment la fin de ma vie se déroule.

Au début, je n'entends pas le martèlement contre la porte. Quand le bruit brise mon découragement, je me mets à genoux et tourne le verrou. Je l'ouvre furtivement et je rencontre le globe oculaire de Kiki.

— Oh mon dieu... Faren ! Bébé, qu'est-ce qui ne va pas ?

Qu'est-ce qui va ?

Mon menton s'enfonce dans ma poitrine, et mes larmes trempent le morceau de tissu qui constitue le corsage de ma robe.

La porte s'ouvre en grand, claquant contre le mur. Des mains fortes me soulèvent par les aisselles. Ma mauvaise main frappe Kiki, et un rire nerveux s'échappe d'elle.

— C'est quoi ce bordel ?

Elle ferme la porte d'un coup de pied et regarde le tissu raide de ma robe. Ses yeux se lèvent vers mes yeux gonflés.

— Dis-moi ce qui se passe, bordel.

Je secoue la tête et j'arrache la robe. D'une manière ou d'une autre, alors que je trébuche, la frange se détache et de minuscules perles de verre glissent sur le plancher en bois balafre comme des pierres précieuses. La musique de leur fuite érafle mes nerfs à vif, et je pousse un autre sanglot.

— Ok, dit Kiki, en levant une main. On va te sortir de là...

Elle fronce le nez et ramasse la robe abîmée avec ses longs ongles.

— *Robe*, et on va te mettre sous une douche chaude.

Je rigole. L'eau n'effacera pas mes crimes, mon chagrin... mes péchés. Ses sourcils s'abaissent sur ses yeux bruns. Elle est si pleine de compassion que je détourne le regard.

Elle m'attrape le bras, et je la laisse m'entraîner dans la salle de bain. Quand les tuyaux cessent de gémir, j'entre sous le jet d'eau. Je laisse l'eau chaude couler sur mon visage, s'accumuler dans ma bouche ouverte, et tomber sur mon corps.

La silhouette de Kiki reste un fantôme d'ombre à travers le rideau de douche opaque.

Je ne sais pas combien de temps je reste là, mais lorsque mes doigts se rident et que l'eau commence à refroidir, je les lève devant mon visage. Ma main gauche meurtrie tressaille à peine. La vapeur et la chaleur de la douche ont restauré la plupart de ses fonctions. Les cicatrices rose vif sillonnent ma paume, et je la serre.

L'ombre de Kiki est partie. Ma main saute, et je la force à savonner mon corps. Je prends mon temps, me remettant en place morceau par morceau.

Quand tout est propre, je sors de la douche et je m'essuie. Je rentre les bords de la serviette sous mes aisselles et me dirige vers la porte, entouré d'un nuage de vapeur.

J'entends des voix basses et j'hésite sur le seuil de la porte ouverte de la salle de bains. Je prends quelques respirations profondes et je sors.

Je ne suis pas surprise quand Mick me salue depuis mon canapé.

Il brandit son téléphone.

— Tu ne réponds pas à tes textos.

Oh oui... minuit. Mes yeux se tournent vers mon horloge. Il est minuit quinze.

Je hoche la tête et je me retourne, en direction de ma chambre. Je ferme la porte doucement. Je ne peux pas gérer Mick ce soir. Je me sens comme la pire sorte d'être humain. Je suis en train de perdre tout ce qui a toujours

compté pour moi. Mick ne peut pas réparer ça, et il ne peut pas m'enlever la façon dont il gagne une partie de son argent.

Je ne peux pas non plus arrêter mes sentiments pour lui.

J'enfile un pantalon de survêtement et un caraco, laissant mes pieds nus. Je sors de ma chambre, les cheveux dégoulinants et le visage démaquillé.

— Que fais-tu ici ?

Kiki blanchit.

— Il était inquiet... et moi aussi.

Elle lui jette un regard discret.

Mon Dieu, ils se liguent contre moi.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

Je me tourne vers la cuisinière. C'est assez facile d'agir sans émotion quand je suis si engourdie. Si j'arrive à accomplir une tâche normale, j'ai un espoir de dépasser ce récent lot de misère.

Je sens Kiki derrière moi. Son spray corporel au doux parfum de vanille annonce son arrivée.

— Faren.

Sa voix est basse.

— Dis-le lui simplement. Peut-être qu'il peut aider.

Kiki pense-t-elle que je ne veux pas de son aide ? Que je n'ai pas retourné l'évidence dans ma tête cent deux fois ? Je l'ai fait, et je ne le ferai pas. J'ai besoin de l'argent de Mick, mais il a quelque chose que je veux plus. J'ai presque assez pour effacer la dette de la clinique de ma mère. Encore une danse, et je serai libre de tout ça. Ça n'arrêtera pas la pole dance après, mais si je fais une autre danse dans ma vie, ce sera trop tôt. J'aurai toujours besoin de l'argent que je gagne en faisant de la pole dance quelques fois par semaine pour payer les soins mensuels de ma mère. Ou bien cette dette pour laquelle j'ai dansé afin de m'en débarrasser reviendra me prendre une deuxième fois.

— Non, réponds-je tout aussi calmement.

Kiki pose son visage entre mes omoplates et soupire.

— Je ne peux pas te forcer, mais il n'est pas stupide.

— Elle a raison, je ne le suis pas.

Rien que sa voix fait se répandre la chaleur dans des endroits qui étaient secs et calmes quelques instants auparavant.

Comment puis-je réagir sexuellement à quoi que ce soit après ce qui s'est passé il y a seulement quelques heures ? Je ne peux pas répondre. Je ne

sais pas.

Kiki s'éloigne de moi alors que ma main s'agrippe à la bouilloire.

Je sens la chaleur de Mick derrière moi, qui irradie à travers mon caraco fin. Je frissonne lorsque ses mains se posent sur mes épaules.

Ses doigts s'enfoncent presque douloureusement quand il se penche en avant.

— Laisse-moi entrer, Faren. S'il te plaît.

Je ne peux plus lutter contre eux, ma meilleure amie et cet homme qui est riche au-delà de ce que je pouvais imaginer. Il peut avoir qui il veut, et c'est moi qu'il poursuit. Ma prise quitte la bouilloire et Mick sent mon changement subtil. Je me tourne, et sa prise sur mes épaules se relâche juste assez pour le permettre.

Quand je lui fais face, il me serre fort. Je tremble dans ses bras, et Mick soulève mon menton d'un doigt. Les larmes coulent à nouveau de mes yeux.

— Hé, hé, dit-il en embrassant chaque paupière. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Quand mes larmes deviennent trop fortes pour ses lèvres, il glousse et les essuie avec ses pouces.

— Je ne peux pas arrêter ça, mais je veux essayer.

Je le regarde à travers les larmes et je vois Kiki derrière lui, les bras croisés. Ses yeux me supplient d'accepter l'aide. De lui, d'elle... de n'importe qui.

Je pose mon front contre la poitrine de Mick pour ne pas avoir à croiser son regard. Sa main caresse ma colonne vertébrale, le bout de ses doigts allant du haut vers le bas avant de remonter.

Je parle contre sa poitrine.

— Je ne veux pas t'utiliser.

La vérité s'échappe de moi comme une plume dans le vent.

— Utilise-moi, Faren. Je le veux, répond Mick.

— Ouais, utilise-le, répète Kiki.

Je souris malgré ma tristesse.

Mick glousse.

— Écoute ta meilleure amie.

Je penche ma tête en arrière.

— Tu veux dire t'écouter ?

Ses yeux fouillent les miens. Le bout de son doigt efface les dernières larmes que j'ai versées, et il acquiesce.

— Oui, c'est ce que je veux dire.

Je sens mes bras se glisser autour de sa taille, et Kiki applaudit.

— Dieu merci, lance-t-elle dans un murmure qui ressemble à un cri étouffé.

— Oui.

Mick ne m'attaque pas avec sa bouche mais y va lentement, me réveillant à nouveau.

Je me lève sur la pointe des pieds et le lui rend.

Je déteste qu'une petite partie de moi s'accroche à un espoir que je n'ai pas, que je ne mérite pas.

C'est faux.

Sauf que, dans les bras de Mick, cela à l'air tellement vrai.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Thorn

Je ne peux pas démissionner. J'ai besoin d'une dernière danse pour atteindre les dix mille derniers dollars. Un autre horrible plongeon dans l'abîme de la perte.

De qui je suis.

Je n'ai pas un rond. J'ai payé chaque centime de la dette de ma mère, et le solde est de seulement dix mille. Seulement. Je soupire. Ma façon de penser à propos de l'argent est devenue si déformée. Cette dernière danse fera pencher la balance, et elle ne sera pas déplacée dans un hospice. Je respire à travers ma nervosité tandis que Thorn me transperce du regard.

Sa chaise grince lorsqu'il la fait basculer en arrière, son poids musculaire la forçant à accepter ses mouvements. Il ignore ses protestations et tapote un briquet élégant sur son bureau.

— Faren... tu sais à quel point je t'apprécie.

Il renverse le briquet à l'envers. Tape. Il le remet à l'endroit. Tape.

Je grimace. *Oui, je sais.*

Il sourit à ma gêne évidente.

Je hoche la tête mais ne dis rien.

Tourne. Tape.

Mes yeux se concentrent sur le briquet, l'argent clignotant quand il le fait tourner. Je le déteste. Je le déteste lui.

Il le jette sur le bureau avec un dernier coup sec.

Thorn pivote sur le côté et se lève. Il fait le tour du bureau, pose une fesse sur le bord, et croise ses énormes bras devant lui.

— Ce qui s'est passé avec Jay ne peut pas se reproduire.

Mes mains se tordent sur mes genoux.

— Je... Je ne m'attendais pas...

La chaleur mord ma peau comme une colonie de fourmis de feu.

— Votre petite étoile de mer va avoir besoin d'un robinet ?

Thorn est si vulgaire. Je crois que c'est ce que je déteste le plus chez lui.

Je le regarde fixement, laissant toute la haine que je ressens remplir mon expression.

Il aboie un rire.

— Je devrais te faire faire une autre lap dance parce que je sais que tu détestes ça. Me détestes.

Je reste silencieuse. Je ne peux pas parler parce que je ne peux pas me contenir. Je continue à regarder vers le bas, en essayant de ne pas me découvrir.

— Regarde-moi.

Je lève mes yeux vers les siens. Son visage sombre est parfaitement sculpté, chaque trait est beau séparément, mais encore plus ensemble. Thorn travaille dur sur son physique. Les tatouages qui couvrent ses deux bras ne sont que des ombres sur sa peau marron foncé. Mais ses yeux sont vides de compréhension, de compassion... de sentiments.

— Tu as une chance de te racheter, ou tu le paieras très cher, lâche-t-il en riant de façon maniaque.

Je fulmine mais acquiesce.

— Tu avais l'air malade au dernier rendez-vous, et ça ne peut pas se reproduire. Même avec ton comportement, tu es une favorite.

Le regard de Thorn se plante dans le mien.

Je lève le menton. Ce grand et bel homme au cœur noir ne me lâchera pas. Je ne peux pas permettre même la plus petite fissure dans mon sang-froid. J'ai besoin de ça.

Tannin Mitchell en a besoin.

Alors j'attends, mon souffle retenu pendant qu'il me laisse mijoter.

— Un de mes associés a jeté son chapeau dans l'arène, pour ainsi dire, reprend-il en laissant échapper un autre rire noir.

Mais son amusement l'emporte sur tout.

— Qui ? demandé-je.

J'espère que c'est Jay. Aussi dégoûtante qu'ait été notre danse, je préfère le mal que je connais à celui que je ne connais pas. *Une fois de plus.*

— Ron.

Je sens ma bouche s'ouvrir et se fermer comme un poisson hors de l'eau.

Thorn acquiesce, en écartant ses mains.

— Tu devrais être heureuse. Il a payé cher et les flics sont venus. Il n'a pas eu sa part du gâteau.

Mes yeux se tournent vers les siens. J'aimerais me tromper, mais je sais que ce n'est pas le cas.

— Le gâteau Faren.

Quand je me lève, mon sac à main tombe sur le sol et son contenu se répand. Mes mains se serrent et je siffle :

— Je ne suis pas de la nourriture.

— Tu es ce que et qui je te dis d'être. Si tu veux prendre l'argent, tu dois faire ce qu'il faut. Point final.

Thorn me rend malade. Mais ce qui me rend encore plus malade, c'est d'être obligée de danser pour mon agresseur.

— Ton patron sait comment tu fais pour que les filles participent à ton pitoyable manège ?

Thorn recule son menton.

— McKenna ? Tu penses que M. Cœur Brûlant est au courant ?

Je recule en titubant. Je repense à mes interactions avec Mick, comment certaines choses ne collent pas.

Les parfaits sourcils d'encre de Thorn se rapprochent, et il rit.

— Quoi ? Tu pensais que McKenna...

Je hoche la tête, et il frotte la courte crête noire sur son crâne. Thorn secoue la tête, se palpe le menton.

— Non. Jared McKenna joue selon les règles. Il n'a pas la moindre idée de ce... jeu.

— Ce n'est pas un jeu. Nous sommes des personnes, Thorn.

Il secoue la tête.

— Vous êtes une bande de filles qui donnent aux riches ce dont ils ont besoin. Vous ne pouvez pas jouer les innocentes quand vous frottez votre minou contre le poney.

Je lève le menton.

— Je pourrais lui dire.

Je pose le bout de mes doigts sur les lèvres qu'il a embrassées. Si je le dis à Mick, il chassera Thorn et je pourrai tout avouer.

— Je sais, répond Thorn avec un sourire en coin.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu sais ?

Mes yeux deviennent des fentes et je le regarde fixement.

— Je sais que tu es le nouveau jouet de McKenna. Pourquoi crois-tu que je ne te force pas à faire des danses personnelles ?

Ses mots sont une gifle. Mes pensées se dispersent comme des graines de pissenlit dans le vent.

Je regarde fixement, mes mains se relâchent, et le vertige me saisit à nouveau. Je m'agrippe à la chaise derrière moi avec ma main droite. Je lutte

contre, en espérant ne pas avoir un mal de tête pour me rappeler mon court chemin.

Thorn me voit vaciller, et son bras se tend pour me stabiliser. Je recule d'un mouvement sec.

Ses yeux sont sur moi, sa main encercle mon bras avec une force meurtrière.

— Tu lui parles des danses, et je lui dirai que tu en fais partie.

Il collecte de l'argent derrière le dos de Mick.

Le chantage dans sa forme la plus pure. Ma vision se réduit à un point de lumière. Le visage de Thorn le remplit.

— Teste-moi, me provoque-t-il.

Je ne le fais pas.

Au lieu de cela, je sens ma région orbitale droite exploser avec une douleur si aiguë qu'elle me fait chanceler, et je me plie sur place.

C'est la seule fois où je vois Thorn avoir une expression autre que le mépris, la cupidité ou la luxure.

Cette émotion me surprend au moment où la conscience s'en va, et elle me suit dans la spirale des ténèbres.

La peur.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

FIN

image

OceanofPDF.com

Faren s'effondre, échappant de justesse à la découverte de la nouvelle traumatisante annoncée par Thorn. Lorsque Thorn devient son complice malgré elle pour tromper Mick, Faren décide qu'elle doit dire la vérité. Mettre sa fierté de côté est peut-être la dernière chose qu'elle souhaite faire, mais alors que les faits et les actions continuent de se contredire, ses mains sont liées par les mensonges qu'elle crée pour survivre.

Faren n'a besoin que d'une dernière lap dance pour effacer ce qu'il reste de la dette qui pèse sur la tête de sa mère comme un nuage de malheur. Mais lorsque Ronnie Bunce se rapproche de Faren et menace le dernier sanctuaire qu'elle possède, les circonstances se déchaînent et révèlent des mensonges plus profonds qu'elle ne le pensait.

Faren et Mick peuvent-ils consommer leur passion avant que sa tromperie ne soit découverte ? Ou la dernière danse sera-t-elle l'ultime perte ?

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

TOKEN



Un roman de la série Token

Tome 3

Par l'auteur à succès du ***New York Times***

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

MARATA EROS



Tous les droits sont réservés.

Copyright © 2014 Marata Eros

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou ont été utilisés de manière fictive et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou décédées, des événements réels, des lieux ou des organisations est entièrement fortuite.

Cet ebook est sous licence pour votre plaisir personnel uniquement. Cet ebook ne peut être revendu ou donné à d'autres personnes. Si vous souhaitez partager ce livre avec une autre personne, veuillez acheter un exemplaire supplémentaire pour chaque destinataire. Si vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté, ou qu'il n'a pas été acheté pour votre seul usage, veuillez retourner chez un détaillant légitime et acheter votre propre exemplaire. Merci de respecter le dur labeur de cet auteur.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Site web de Marata Eros

Page de fans FB de Marata Eros



Suggestions d'édition fournies par Red Adept Editing

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Dédicace :



Dii ; qui me rappelle toujours que je ne suis pas seulement une écrivaine ...

OceanofPDF.com

*"L'amour ronge le cœur immortel
Les braises ont brûlé jusqu'au jeton qui reste ..."*

OceanofPDF.com

*"... Rouler vers la lumière du jour,
Fuyant la dernière heure,
Essayant de trouver le chemin du retour.
Fuyant les projecteurs,
Essayant de trouver la lumière du jour,
Essayant de rentrer à la maison..."*

JOE BONAMASSA- guitariste et chanteur

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 1 ~



La lumière. Brûlante et complète.

Mes yeux restent fermés, mais je sens une profonde brûlure derrière mes paupières lourdes.

Un clic sec comme un stylo qui se ferme. Puis:

— Quand est-ce que c'est arrivé ?

Je crois que je connais cette voix.

— Je ne sais pas, il y a deux heures.

Une pause.

— On parlait et puis...

J'entends le haussement d'épaules dans sa voix.

— Elle s'est effondrée comme un jeu de cartes.

Je connais cette voix.

Thorn.

Mes yeux s'ouvrent lentement. La lumière vive a disparu, et le regard compatissant du docteur Clive Matthews se précise.

— Bon retour parmi nous, Mlle Mitchell.

Je ne dis rien. Thorn est là.

C'est où, parmi nous ?

Je regarde autour de moi, le cou raide, et je vois que je suis dans une autre chambre d'hôpital.

Super.

— Votre petit ami a dit que vous vous étiez évanouie.

Oh, mon Dieu. Ma tête pivote vers Thorn, et il me sourit en retour. Ses mains sont coincées dans son jean de créateur, ses tatouages clairement visibles.

— Ah... croassé-je.

Le bon docteur prend un verre d'eau et approche la paille de ma bouche.

Je sirote, en fixant Thorn d'un regard assassin.

Je termine et ouvre la bouche pour nier l'attachement de Thorn à mon égard.

Avant que je puisse parler, Thorn dit :

— Le docteur Matthews a dit que tu ne devrais pas travailler si dur dans ton état.

Ma tête se tourne vers Matthews, et je rétrécis mes yeux pour les transformer en fentes de condamnation. *L'avait-il dit à Thorn ?*

Ses sourcils se lèvent.

— Je pensais que nous avions parlé de gestion, Mlle Mitchell.

Ses sourcils tombent et sa tête se penche sur le côté.

— Vous avez accepté de minimiser votre activité dans le cadre de ce plan.

Thorn regarde avec un vif intérêt, ses yeux allant de Matthews à moi.

Je dois prendre ça en main, mais je ne sais pas comment.

Je récapitule mentalement. Matthews croit que Thorn est mon petit ami. Je ne sais pas si Thorn sait que je suis en phase terminale, mais il sait que quelque chose ne va pas. Mick n'est pas au courant pour les lap, et Thorn m'a fait comprendre que ça doit rester comme ça.

C'est un cercle de folie et de tromperie que je ne peux pas déchiffrer.

Je ferme les yeux sur le chaos qu'est devenue ma vie.

À ce moment-là, mon téléphone portable émet un bruit me notifiant l'arrivée d'un sms, et tous les regards se tournent vers mon sac à main.

— Tu veux que je réponde, bébé ? demande Thorn.

Son ton est léger et ses yeux sombres.

— Non, réponds-je en serrant les dents.

Le docteur Matthews tapote mon genou à travers la blouse d'hôpital.

— J'aimerais vous garder ici pendant vingt-quatre heures.

Il voit mon visage et glousse.

— Mais je sais que vous ne resterez pas.

Je hoche la tête.

Bon sang, je ne vais pas rester ici.

— Vous êtes libre de partir, mais rappelez-vous ce que nous avons convenu.

Matthews me regarde avant de se tourner vers Thorn.

Je hoche rapidement la tête, en espérant que Thorn ne sait pas tout.

Il en sait déjà trop.

*



— Sors de ma chambre, lancé-je à Thorn à l'instant où Matthews s'en va.
Je remonte les couvertures jusqu'à mon menton.

— Non.

Je fais la grimace, et il attend.

Un soupir s'échappe de ma bouche.

— Je ne te dois aucune explication.

Son menton se redresse, et une grande main frotte ses cheveux courts.

— Oh que si.

Ses yeux sombres me fixent sur le lit.

Je m'entête à ne rien dire.

— Écoute, Faren, j'ai un bon truc en cours avec ces danses. McKenna fait son truc de blanc arrogant...

— truc de blanc ?

Je fais des guillemets avec mes doigts.

Il hoche la tête avec fermeté.

— Ouais. McKenna et moi, ça remonte à loin, même quartier.

Mes sourcils se rejoignent au-dessus de mes yeux. Je ne m'attendais pas à cette révélation.

Mick m'avait dit qu'il était autodidacte. Son intelligence n'est pas en doute. Mais cette chose qu'il cache, ce côté sombre et rude ?

Voici la preuve. Thorn n'est un employé lambda arrivé là par accident. Il y a un vrai homme caché sous la carapace suave du milliardaire que tout le monde voit.

— Donc tu es un employé par charité ?

Je l'affronte.

Thorn s'avance, son expression passe de la neutralité à la colère.

— Tu ne sais rien du tout, ma fille.

Nous nous fixons l'un l'autre.

— Je sais que tu escroques de l'argent avec les laps. Que McKenna n'est pas au courant.

Thorn se renfrogne, se frotte le visage puis pose ses grandes mains sur ses hanches. Je regarde ses tatouages onduler avec le mouvement et je déglutis.

Je ne peux pas nier que Thorn me fait peur à un niveau primitif.

Ou peut-être n'importe quel niveau.

— Et je sais que tu aimes le patron, rétorque-t-il.

Je secoue la tête, mais mon expression me trahit.

— Ouais, continue-t-il en hochant la tête et en se palpant le menton. Tu aimes mon pote Mick.

— Comment as-tu su que je... le voyais ?

Est-ce que je le vois ?

Oh oui.

— Je sais que c'est réel parce que mon frère ne parle pas des fentes à moins qu'il ne soit sérieux.

— Des fentes ? demandé-je misérablement.

Thorn hoche la tête.

— Tu sais, les filles ?

Oh mon dieu.

Sa vulgarité ne connaît pas de limites.

— S'il te plaît, pars pour que je puisse m'habiller, demandé-je aussi poliment que possible.

— Ouais, d'accord.

Thorn me fixe d'un regard dur et enfonce son pouce dans sa poitrine.

— Et puis on va discuter, toi et moi.

J'acquiesce. N'importe quoi pour me débarrasser de lui.

J'attends que la porte se ferme derrière lui, puis je fais pivoter mes jambes et j'attends le vertige. Comme il ne vient pas, je laisse le souffle que j'ai retenu me quitter.

Le sol absorbe la chaleur de mes pieds alors que je me dirige vers la salle de bain et que je m'y enferme.

Une merveilleuse infirmière a accroché mes affaires au crochet derrière la porte, et je souris en arrachant la blouse d'hôpital incriminée.

Je regarde dans le miroir et vois un visage pâle et pincé. Je remets mes vêtements, glisse mes pieds dans mes chaussures et retourne dans la pièce.

— Qu'est-ce qui a pris tout ce temps ? demande Thorn.

Il est appuyé contre le montant de la porte.

— Allons-y, dis-je.

Il essaie de prendre mon coude, et je le retire.

— Ne me touche pas.

Thorn remue un doigt.

— Ça aura l'air suspect si je n'agis pas comme le petit ami inquiet.

Il se penche, sa prise sur mon coude est un cercle douloureux.

— En plus, on a fait bien plus que ça.

La honte me submerge. Une bouffée de colère mélangée à de l'embarras glisse sur mon visage, et il glousse.

— Bonne fille.

Ou mauvaise, de mon point de vue.

Sa Porsche 911 turbo Carrera flambant neuve, rouge feu, épouse le trottoir comme un bijou criard. La couleur crie "*nouveau riche*" à tous ceux qui passent par là.

Mick en a probablement dix, cachées quelque part, mais je ne l'ai vu que sur la Harley. Je déglutis à ce souvenir.

— Alors ?

Je réalise que j'ai laissé Thorn me traîner jusqu'à sa voiture.

— Monte.

Bien. Donc on peut *discuter*.

Accepter l'aide de Thorn n'est pas intelligent. Il doit avoir une carte de pointage mentale des faveurs, et la mienne se remplit rapidement. Je n'ai pas besoin de plus de dettes.

Mais je dois rentrer à la maison.

Je soupire, je saisis la poignée par le haut, je serre ma main valide dessus comme une griffe et je l'ouvre d'un coup sec. La lourde porte se balance sur le trottoir, avec un léger espace entre le métal rouge brillant et le ciment.

Je respire malgré le regard que Thorn me lance lorsqu'il voit la porte planer à une fraction de centimètre au-dessus du trottoir.

— Heureusement que tu n'as pas endommagé la marchandise.

Ses yeux sont dans les miens.

— J'aurais dû considérer le fait de l'enlever de ta poche.

Merveilleux. *Connard*.

Je monte dans sa voiture. C'est comme s'allonger dans un lit, elle est si basse par rapport au sol. J'attrape la poignée et ferme la porte alors que Thorn s'éloigne doucement.

Nous voyageons en silence pendant quelques minutes, et je regarde ses mains se déplacer et manœuvrer dans le trafic.

Je me demande ce que Thorn aurait pu être s'il n'était pas un riche voyou.

C'est en quelque sorte un ami d'enfance de Mick. Ça me met mal à l'aise car je ne peux pas concilier les deux.

Ses mains serrent le volant, et je sais que je ne peux pas échapper à notre *conversation*.

— Alors... qu'est-ce qui t'es arrivé ? Crois-moi, si tu es malade, je ne peux pas te laisser t'évanouir sur les genoux.

Merci pour la compassion, connard.

Les danses.

On en revient toujours au même point.

Ses yeux se posent sur moi pendant un instant puis se détournent.

— J'ai une entreprise, Faren. Je sais que tu penses que je suis un connard sans cœur.

Je ris, je ne peux pas m'en empêcher. Il a tellement raison.

Il fronce les sourcils, resserre sa prise sur le volant et m'emmène dans des rues familières.

Il n'y a pas moyen que je lui dise.

— Un business qui se fait dans le dos de Mick, rétorqué-je à la place.

Il s'arrête sur un trottoir. L'horodateur passe sur un *expiré* rouge vif pendant que je regarde. Le moteur gronde, faisant trembler nos corps.

— Et la première fille dont j'ai entendu Mick parler est une éponge à sperme pour les vieux pervers.

Ses sourcils se soulèvent, et mon visage s'enflamme.

Mes mains se tordent sur mes genoux, et je ne réponds pas.

— On n'est plus si hautaine et puissante maintenant, n'est-ce pas ? demande Thorn doucement.

Je ne bouge pas quand il arrache ma main gauche de mes genoux.

Je ne peux pas. Il est si fort, si rapide.

Il retourne ma paume, et mes doigts s'agrippent, impuissants, à sa main.

Les yeux de Thorn rencontrent les miens.

— C'est quoi ça ?

Je secoue la tête et j'espère qu'il laissera tomber. Je sais qu'il ne le fera pas.

— Je... j'ai eu un accident... il y a environ quatre ans.

— Conneries.

Ses yeux noirs s'enflamment alors qu'il me fixe, sa main se resserre, et un petit gémissément brise le sceau de mes lèvres.

— S'il te plaît, soufflé-je à travers la douleur.

Son regard s'accroche au mien avant qu'il ne lâche ma main.

Elle reste entre nous. Je ne pourrai pas m'en servir pendant quelques minutes.

Mes yeux rencontrent les siens.

— Je connais les accidents, lâche lentement Thorn. Ce n'est pas un accident.

Je déglutis, me raclant la gorge.

— Comment le sais-tu ?

Ma voix est calme dans la voiture qui ronronne, mon corps est tendu.

Nos regards se croisent.

— Parce que.

Sa main soulève doucement ma paume alors qu'elle est prise de spasmes entre nous et passe un doigt sur la cicatrice au centre.

— Je connais les couteaux.

Bien sûr qu'il les connaît.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 2 ~



Je peux sentir que je commence à me rapprocher de Thorn alors que nous sommes assis dans sa Porsche ronronnant, à côté du trottoir.

Le silence semble nous lier l'un à l'autre alors que nous communions sur nos différences - notre similitude.

Il ne m'a pas encore forcée à faire des aveux.

L'homme qui impose des lap dance à toutes les nouvelles filles et ne pose aucune question. Je suis tellement sûre de savoir exactement qui il est, ce qui le motive, que je me rends compte que je ne suis pas la seule à garder des secrets.

Je sursaute quand un policier s'approche de ma fenêtre et donne un coup sec sur la vitre avec son articulation.

Un uniforme bleu et un irrité se plante dans le mien.

Thorn lève son majeur et s'éloigne.

Je me retourne. Ma main se presse contre la vitre et je regarde le flic noter le numéro de plaque de Thorn.

— Ce n'était pas intelligent !

Je rigole, je me retourne et je m'affale contre le siège.

Il rit aussi.

— Non, c'était stupide, mais c'était génial.

J'acquiesce. Je comprends très bien.

Je veux dire, vraiment.

— Écoute, ma belle, commence Thorn.

Je lui lance un nouveau regard furieux, et il ricane.

— Tu es si facile à énerver.

Je pense aux mains de Mick sur mon corps et je ne peux pas nier l'affirmation de Thorn. Mais pas pour ce qu'il pense.

— Une trêve ? demande Thorn, son visage de profil.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandé-je.

J'espère une alliance, même difficile, qu'il semble offrir.

— Ça veut dire que tu ne dis pas à Mick que j'organise les danses, et je ne lui dis pas que tu montes les poneys.

Je visualise un carrousel rempli de chevaux de bois qui ont les visages des hommes sur lesquels j'ai dansé. J'entends le bruit sec pendant que j'avale.

Un autre mensonge.

Un autre secret.

Je concède.

— Ok.

— Tu peux toujours retourner aux poteaux, suggère Thorn.

Son visage ombragé se tourne vers le mien.

— Sois juste une des pole danseuses de Ty.

Je le fixe, et il sourit en regardant à nouveau la rue.

Je ne dis rien.

— C'est ce que je pensais. Tu as besoin d'argent.

Je déplace ma main gauche sous ma main droite. Une habitude nerveuse.

— Pourquoi ? demande Thorn, en se rapprochant de First Street.

— Tu as besoin de savoir ?

Je ne veux pas qu'il sache pour ma mère.

Il rit.

— Non.

Son visage se tourne vers le mien alors qu'il s'engage dans ma ruelle étroite et que les pavés nous font rebondir alors qu'il ralentit.

— Tu te souviens quand je t'ai dit comment tu marchais ?

Je hoche la tête, mes yeux se baissent. *Comment aurai-je pu oublier ?*

— Tu as dit que j'étais... une... pute.

Ma voix baisse sur ce dernier mot. Je ne le nie pas. Je suis en train de couper les cheveux en quatre à ce stade.

— Je dois être fort, Faren. Il n'y a aucun moyen de survivre à ce business sans être un connard.

J'attends.

Il soupire, passant sa main sur sa calotte de cheveux noirs.

— J'ai dit que tu marchais comme une pute. Je n'ai pas dit que tu *étais* une pute.

Nous nous fixons l'un l'autre.

J'offre ma main, et il la prend. Un léger serrage, et c'est fait.

— Je suis un mec taré, reprend-il. Du moment que tu les sais. Je ne suis pas tendre avec les salopes, je ne peux pas me permettre de l'être. Mais je ne

laisse pas la violence ou la prostitution se produire sous ma surveillance.

Mes yeux cherchent les siens.

— Et les extras ?

— C'est aux filles de décider.

Il hausse les épaules.

Thorn se penche, et je me presse contre la porte.

— Je ne vais pas te faire de mal.

Bien. Une trêve est une chose, la confiance en est une autre. La mienne ne vient pas facilement ; Ronnie m'a bien entraînée.

— Aucune fille n'aura le "bâton entre les jambes" pendant les danses. Mais si elle le veut sur son temps... Je ne suis pas la police.

Je cligne des yeux, pour comprendre ses mots.

— En parlant de ça...

Le raid se joue dans chaque coin de mon crâne, et je grimace au souvenir.

— Ces flics...

Thorn acquiesce, interceptant mes pensées comme on attrape le ballon de football du quarterback.

— Ouais, je ne vais pas mentir. C'est pas passé loin.

Oui, en effet.

— Je n'aime pas mentir à Mick.

C'est la première vérité absolue que je dis depuis le début de cette histoire.

Thorn expire avec précipitation.

— Moi non plus.

— Alors pourquoi tu le fais ?

— Pourquoi tu le fais ? réplique-t-il.

Je ne peux pas. Je ne peux pas, c'est tout.

Les yeux de Thorn se dirigent vers le rétroviseur et s'agrandissent.

— Bordel de merde.

Le ton de sa voix me met en alerte.

— Quoi ?

Ma main vole vers ma poitrine tandis que je me tourne pour voir ce qu'il a vu.

Thorn fait tourner le moteur.

— Baisse la tête !

Je presse ma tête entre mes jambes alors qu'il fonce, sortant de la ruelle. Je lève la tête quand il accélère à fond dans un trou dans la circulation qui n'est guère plus qu'un espace.

Ses roues crissent lorsqu'il appuie sur l'accélérateur, passe la seconde et fait dérapier le volant sur la gauche en fonçant sur la deux voies de circulation opposée.

Je heurte la porte de plein fouet.

— Putain de merde ! crié-je, en baissant encore la tête.

— Ouais ! hulule Thorn, en frappant le toit. Ça déchire les couilles !

Il ralentit, et je demande humblement :

— Je peux me relever ?

— Oh oui, vas-y.

Je lève la tête et m'affaisse contre le siège. Un bruit s'échappe, et je remarque que c'est ma respiration.

— Mon Dieu, c'était quoi ça ?

— Pas quoi... qui.

Je le regarde alors qu'il fait demi-tour vers ma rue. Nous nous traînons dans les embouteillages devant le marché de Pike Place.

— Mick.

— *Non*, je réponds dans un souffle.

— Ouais.

*



Détour

Thorn passe devant moi, et je lance :

— Hé, on va où ?

— Tu veux expliquer à Mick ce que tu fais avec moi ?

Pas vraiment.

Il regarde mon visage.

— C'est ce que je pensais.

Je regarde ses mains fortes, les tatouages sur ses bras et je demande :

— Alors, c'est quoi le plan ?

— Je te déposerai ailleurs.

— Où ?

Il s'arrête devant un bâtiment et se gare.

Je vois la clinique de ma mère, et mon cœur s'arrête.

Je me retourne pour le frapper.

— Ne fais pas ça.

Le regard de Thorn est dur.

— Je ne suis pas un vrai connard, mais je ne suis pas non plus un punching-ball.

Il a vu la violence dans mes yeux aussi vite. Thorn est brutal sur les bords, et le potentiel de physicalité instantanée l'entoure.

Ma respiration s'accélère.

— Comment as-tu su que j'allais te frapper ?

— Tu ne fais rien d'autre que parler, Faren.

Mes sourcils se hérissent.

Thorn rit.

— Tu sais, comme au poker.

Je lui offre une expression vide.

— Ouais, ok. Tout le monde a des signaux corporels subtils qui révèlent ce qu'ils vont faire ensuite. Les tiens sont visibles.

Oh.

— Ce n'est pas bon, admets-je.

Thorn rit.

— Tu voulais vraiment me mettre une claque ?

— Ouais.

L'humour de Thorn s'en va.

— Personne ne me maltraite. Jamais.

Je hoche la tête. *Compris.*

— Tu savais pour ma mère.

Je croise les bras alors que mes yeux lui lancent un regard noir.

— Google. Je cherche sur Google tous les noms que j'embauche.

Ses yeux brillent de la lumière du plafonnier quand j'ouvre la porte passager.

Bunce.

— Alors tu sais que je ne peux pas faire cette danse avec *Ron*.

Je suppose que Thorn ne le connaît pas en tant que Ronnie.

Thorn fronce les sourcils, clairement déconcerté.

— Je sais que tu n'aimes pas les danses, je comprends ça. Mais le mec a déposé un paquet d'argent, et tu vas devoir danser. Que les flics l'arrêtent ou pas. Il fait pleuvoir les billets.

Thorn écarte les mains.

— J'ai une réputation, tu me suis ?

C'est vrai, mais j'espérais que le petit côté compatissant de Thorn pourrait s'étendre à ça. Je lève ma main.

— Il m'a fait ça.

Ses yeux s'écarquillent, et sa surprise vrombit avec le puissant moteur sous le capot.

Il caresse la cicatrice avec son pouce, mes doigts se recroquevillent à chaque fois. Je veux arracher ma main de cette intimité déconcertante.

— Vraiment ? demande-t-il doucement.

Je ne peux que hocher la tête, mes yeux sont tellement pleins de larmes.

Thorn est une silhouette noire et musclée, son image vacille dans l'eau de ma tristesse.

Il remet ma main sur mes genoux et me regarde dans les yeux.

— Je vais voir ce que je peux faire...

— Thorn... non, gémis-je. Je ne peux pas... Je ne peux pas lui faire face... de cette façon.

Thorn soupire, sa tête heurte le dossier du siège.

— Putain, je ne savais pas.

— C'est la mère de toutes les coïncidences. Mais... ça doit venir de quelqu'un.

Mes yeux s'écarquillent. Je sors une jambe de la voiture, voulant tellement échapper à cette conversation que l'air de la ville me semble un baume.

— Ne panique pas, reprend-il. Laisse-moi voir ce que je peux faire. Mais, Faren ?

Je me retourne.

— Peut-être penser à retourner sur les pôles.

— Pourquoi ?

Je dois seulement faire une dernière vente aux enchères. Ensuite, ma mère n'aura plus de dettes, et je n'aurai plus qu'à couvrir les dépenses mensuelles. Quelques pôles par semaine suffiront.

— Certaines nanas ne supportent pas les danses.

Certaines nanas n'en ont pas besoin comme moi.

— Je ne pense pas que Mick te pardonnera pour les danses. Il le fera peut-être pour les pôles.

Thorn me prévient, il me donne une porte de sortie avant qu'il ne soit trop tard.

Mais je n'ai pas besoin du pardon de Mick.

Il n'y a qu'une seule chose que j'attends de lui.

C'est un secret que je n'ai partagé qu'avec Kiki, je ne le partage pas avec Thorn.

Pour lui, je ne suis qu'une fille désespérée qui avait une mauvaise main dans son jeu. Sans mauvais jeu de mots.

Je sens une petite bulle de rire hystérique qui veut s'échapper.

À sa façon, Thorn essaie d'aider.

— Pourquoi m'aides-tu ?

Les yeux de Thorn se détournent, et je réalise que je devrais prendre sa branche d'olivier et courir.

— Je ne sais pas, répond-il.

Il évite soigneusement mon regard.

— Mick voudrait que je le fasse.

— Quoi ?

Je rigole.

— Tu fais ces lap merdiques dans son dos et tu t'inquiètes de...

Je soulève mes épaules.

— S'il savait dans quoi tu t'es fourrée... merde.

Thorn frappe le volant de sa voiture de luxe et je sursaute.

— Il... ? demandé-je, mes yeux fouillant son visage.

— Il tuerait quiconque te toucherait.

Je pense à la tendresse de Mick à mon égard.

— Mick ne fait pas dans la demi-mesure. C'est un mec qui va *jusqu'au bout*.

— Il peut avoir n'importe qui, expliqué-je à moitié.

— Sans blague.

Il hausse les sourcils et me lance un regard qui dit qu'il met en doute mon intelligence.

— Il a un passé. Crois-moi, tu ne veux pas le mettre dans une position où il sent qu'il doit te protéger.

— Pourquoi ? Parle-moi de lui.

Thorn lève le menton vers la portière ouverte de la voiture.

— Ce n'est pas à moi de raconter cette histoire. Et mon quota de gentillesse est atteint pour aujourd'hui, alors pourquoi ne pas te bouger les

fesses.

Ses yeux sont plus doux, mais le bord dur est toujours là, toujours tranchant.

— Ok.

C'est tout ce que je vais obtenir de lui.

Pour l'instant.

Je sors et je ferme la portière.

Sa voiture rouge s'éloigne du trottoir en hurlant, et l'odeur de caoutchouc emplit mes narines tandis que je monte les escaliers pour voir ma mère.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 3 ~



Le médecin m'arrête avant que je n'entre dans sa chambre, et mon cœur tombe comme une pierre dans un lac. Les ondulations et les éclaboussures ne sont vues et entendues que par moi.

— Que se passe-t-il ?

Des vertiges m'assaillent, et je me souviens que je me suis effondrée avec Thorn, que j'ai bien de la chance que Matthews ne m'ait pas gardée toute la nuit.

Je déglutis contre ce qui ressemble à une crise de panique, et quand j'ouvre les yeux, je suis plus calme. L'aidant principal de ma mère apparaît clairement.

— Vous allez bien, Mlle Mitchell ?

Pas du tout.

— Oui.

Mon regard se déplace jusqu'à la porte de ma mère.

— Est-ce que... ma mère va bien ?

Son visage se transforme en un sourire, et ma vie change aussi vite.

Une rare journée ensoleillée dans un Seattle couvert perce la chambre de ma mère avec la lumière du soleil de fin d'après-midi.

Par habitude, mes yeux parcourent les tubes qui ont permis à ma mère de poursuivre sa maigre existence.

Mais ils sont partis.

Tannin Mitchell respire sans assistance. Ses yeux sont fermés, le regard flétri est là, mais la fleur est de retour sur la rose.

Un rose tendre se déploie sur ses pommettes comme si on l'avait brossé.

Je me rapproche de son lit et caresse doucement sa joue.

Sans prévenir, ses yeux s'ouvrent, mais ce ne sont pas les siens.

— Bonjour, Faren, dit Ronnie Bunce, ses yeux dans le visage de ma mère, s'accrochant aux miens comme un oiseau qui aperçoit sa proie.

Je saute en arrière, en criant pendant ma chute.

Dans le noir.

— Non ! crié-je, m'agrippant aux draps humides en me redressant dans le lit.

Je suis entre les deux mondes, cet endroit où un cauchemar semble vraiment réel, un rêve qui s'accroche encore à moi avec des doigts tenaces.

Mes yeux fouillent toutes les surfaces de ma chambre. Je ne trouve rien de déplacé. Mes effets personnels se moquent de la place anodine qu'ils occupent dans ma vie.

Inanimé, irréel.

Je me laisse tomber contre le lit tandis que mon cœur galopant ralentit au trot. J'essaie de retrouver le sentiment de joie que j'ai ressenti lorsque le médecin de ma mère m'a dit qu'elle s'était réveillée, qu'elle était vivante.

Pas dans cette existence végétative où elle pourrait s'agiter dans un bon jour, brisant la surface de l'eau inconsciente dans laquelle elle se noie.

Dans un mauvais, Tannin Mitchell apparaît comme si elle avait déjà quitté ce monde.

Je m'assois à nouveau et regarde fixement le vide de ma chambre. L'horloge remplit le silence de son tic-tac.

Je sens quelque chose se poser sur ma main gauche, suintant de l'humidité dans le puits de ma cicatrice.

Mes larmes.

Je redoute demain. Pas mon travail de jour.

Mais la nuit.

Je me tourne et vois que l'horloge indique trois heures et demie. Je fais glisser mon portable sur la table de nuit et fais défiler mes messages.

Deux de Mick. Ma paume s'humidifie contre la coque dure de mon téléphone.

Un doux battement comme les ailes d'un papillon de nuit s'enflamme dans mon estomac.

Mick : *Faren, envoie-moi un SMS.*

Mick : *Tu vas bien ?*

Je souris. Non, je ne vais pas *bien*. Je pose le portable à côté de mon corps et je ferme les yeux.

Il est tard et je n'ai pas le droit de répondre. J'ai tout gâché de pleins de façons.

J'attrape le portable et je lui envoie quand même un texto.

Moi : *je vais bien.*

J'attends cinq minutes. Je regarde les chiffres de mon horloge numérique basculer dans mon avenir incertain.

Moi : *Tu es réveillé ?*

Je tiens le portable dans ma bonne main.

Il va envoyer un SMS.

Je me retourne et m'installe dans le nid chaud de mes couvertures, sachant que je dois être à la clinique à huit heures.

Je ne sens pas mes yeux se fermer alors que ma main entoure mon portable.

Il se pose contre ma poitrine comme l'ours en peluche avec lequel je ne dors plus.

Ce qui semble être des secondes plus tard, l'alarme sonne. Elle hurle sa discordance rythmique comme un canard torturé. Je presse ma main sur le bouton, et un silence béni s'ensuit.

Merci mon Dieu.

Je me redresse, essuyant mes yeux et me sentant comme une merde.

Je fouille dans mes couvertures, à la recherche de mon téléphone. Je le trouve enfoui dans ma taie d'oreiller. Je fais défiler les messages du travail, de Kiki.

Pas de textos de Mick.

Mon estomac tombe à mes pieds, et la chaleur inonde mon système.

Je pense à Thorn qui a évité Mick dans ma ruelle hier et je me demande si c'était la dernière fois.

Peut-être que Mick pense que je suis trop casse-pieds.

Il aurait raison.

Je me lève et je m'étire.

Je vais dans la cuisine, prépare mon thé et me dirige vers la salle de bain. Je mets la douche en marche.

Lorsque la vapeur monte, j'enlève d'un coup sec le bas de mon pyjama et mon caraco et je m'enfonce sous le jet avec un soulagement abject. Je pense à Mick pendant que mes mains passent sur mon corps, mes doigts glissants touchant chaque partie de mon corps. Je m'attarde sur tous les endroits que je veux qu'il touche.

Je mets le robinet sur froid, et ça me fait sortir de ma rêverie, de mon désir de jouir pour pouvoir me contrôler avec Mick.

Je me retiens de prendre du plaisir. C'est une torture sauvage de mon désir contre l'expérience que je dois avoir.

S'il me donne une chance de me racheter, je veux être tellement prête que rien ne pourra nous arrêter.

Aucune excuse.

Pas de vérité.
Juste mon besoin de prendre Mick.
Avant qu'il ne me prenne.

*

image

Je verrouille ma porte et me tourne, trébuchant instantanément sur quelque chose.

Une autre carte. Enroulée dans un élastique et attachée à mon masque.

Le masque que j'ai égaré ! Je pose mentalement ma main sur mon visage et je grimace. *Comment sait-il que c'est le mien ?* Mes sourcils se rapprochent tandis que je me creuse la tête. C'est peut-être une "trouvaille" innocente. Une trouvaille qui ne justifie pas un effondrement total du contrôle que j'exerce sur mon tissu émotionnel.

Je me penche, récupère le masque, le retire de la carte, déverrouille ma porte et jette le masque à l'intérieur sans un regard.

Je ferme ma porte, la verrouille à nouveau et retourne la carte.

Mon cœur bat plus fort.

Je suis venu pour te voir. Hors de la ville pour quelques jours.

Mick

Je passe mon pouce sur la cursive profonde, griffonnée à la hâte. Je sens chaque entaille.

Je caresse sa signature deux fois.

Le frottement de ma chair sur son écriture évoque une douleur aiguë de désir mêlé de nostalgie.

Je sors mon téléphone de la poche de ma blouse et je regarde les textos de Mick.

Ils datent d'avant que Thorn et moi ayons presque tout gâché dans l'allée.

La seule pensée d'une quelconque collusion avec Thorn me fait grincer des dents.

Je n'arrive toujours pas à me faire une idée de lui.

Mais j'ai d'autres choses à considérer avec ses nouvelles informations. Mick ne sait pas pour les danses. Mais ça ne le tire pas complètement d'affaire avec moi. Je veux dire, il est toujours d'accord pour faire un peu d'argent avec des danseuses de pole dance.

Et je suis assez hypocrite pour être énervée à ce sujet. D'une manière détournée, il prend en charge les soins de ma mère.

Je grimace et mets mon portable dans ma poche, avec la carte.

Le bout de mes doigts s'attarde sur le papier épais.

Je peux encore me permettre d'être fière ?

À quel genre de jeu Mick joue-t-il ?

Quel genre de personne suis-je ?

J'entre dans le monte-charge et le referme. Il descend en trombe et atterrit en bas avec un craquement.

Je sursaute, je sors, et je me dirige vers la porte.

Je regarde à gauche et à droite, laissant la porte du bâtiment se refermer derrière moi. Je remarque que ma VW est prise en sandwich entre deux voitures.

Mon stationnement hors rue *n'est pas* un stationnement pour *aller n'importe où* aujourd'hui. Je ne peux pas reculer sans percuter les abrutis qui se garent en parallèle à un autre niveau.

Merde.

Je suppose que je vais faire un peu d'exercice. Je sais que ça ne fait pas partie du protocole que le docteur Matthews a en tête.

Je l'imagine disant :

— Les patients atteints de tumeurs cérébrales ne doivent pas courir au travail.

Eh bien, allez-vous faire voir.

Je cours.

*

image

Je saisis la cuisse de Trixie lorsqu'elle fait une extension des ischio-jambiers particulièrement bonne. Je sens le bon soulèvement, la dureté du muscle, et la méthode.

C'est parfait.

Elle grogne, évitant une autre avec cinq secondes de répit non approuvé.

— Allez, l'encourage-je, encore une.

— Ça me tue !

Je sais.

— Faites-en cinq vraies. Sinon, vous ne faites que passer les mouvements. Je préfère voir cinq vrais que vingt faux.

— Rah !

Elle beugle comme une vache enragée et pousse jusqu'à la dernière série. Elle s'effondre contre le banc de musculation en dessous d'elle, les bras pendants comme des nouilles molles.

Je tapote sa jambe.

— Ne me touchez pas, aboie-t-elle.

— Grincheuse, réponds-je d'un ton neutre.

Mais je peux sentir le sourire dans ma voix.

Trixie tourne, ses cheveux mous et son corps mince comme un fouet qui ne tient pas en place.

— Où en suis-je, Faren ?

Je déteste le dire, mais je sais ce qu'elle demande.

— Il y a encore une bonne quantité d'atrophie.

Les yeux noisette de Trixie se rétrécissent à ma dérobade.

— Com. Bien.

Je croise les bras.

— Tu es organique, Trixie, pas un robot. Chaque patient est différent. Je ne suis pas là pour vous vaincre, mais pour vous encourager.

— Avec la douleur ? demande-t-elle, incrédule.

Mes lèvres se crispent. J'ai entendu ça tellement de fois que j'ai perdu le compte.

— Oui. On ne l'appelle pas 'la chambre de torture' pour rien.

Elle se lève et me regarde dans les yeux.

— Quelle est votre estimation ?

Ses épaules s'affaissent, sa bouche est un trait sinistre.

Pourtant, j'apporte des nouvelles qui assombrissent davantage son⁴⁷ expression. Je ne mens jamais à mes patients.

Seulement moi.

*



Je glisse mon dossier patient dans la fente en verre et je rencontre les yeux de Sue.

— Comment est le docteur Matthews ? demande-t-elle.

Elle passe un doigt sur les feuilles, page par page, en retirant les autocollants là où ils ne sont pas nécessaires.

Je ne dis rien au début.

Sue lève les yeux par-dessus ses lunettes. Le bas de ses yeux est agrandi, et le haut est net.

Je me concentre sur moi.

Ce seul mot - *tumeur* - me restent en travers de la gorge comme une épine, et j'ai envie de le recracher.

Au lieu de ça, j'avale la boule dans ma gorge et je force un sourire.

— Il est génial.

Sue expire dans un soulagement évident.

— Alors tu te sens mieux ?

J'acquiesce, c'est vrai aussi.

À part la terrible crise de maux de tête d'hier et l'évanouissement, je ne me suis jamais sentie aussi bien. Je souris en voyant à quel point il m'est facile d'écarter cet horrible incident alors que les petits incidents se font plus rares.

Bien sûr, ça pourrait être le calme avant la tempête. Mon sourire s'efface avec mon pessimisme.

Je me tourne pour partir, cachant mon visage pour dissimuler mes pensées.

— Oh, Faren ! m'appelle Sue.

Et je fais demi-tour.

Elle me montre un masque.

Le crépuscule ne manque pas de capter les réfractions que les cristaux Swarovski projettent dans la pièce comme de minuscules diamants en vol.

Je ne peux pas parler. J'ai laissé cette stupide chose dans mon appartement.

Je le sais.

Le masque que j'avais égaré, que Mick a trouvé et utilisé comme porte-messages. Mon ventre fait un flop difficile à gérer.

— Qui... quoi ? demandé-je.

Sue est visiblement heureuse d'avoir pensé à me le donner. Elle le fait glisser dans la fente.

Il scintille quand il bouge.

— Il a dit que c'était le tien.

— Qui ? demandé-je à nouveau, la voix fragile.

Les sourcils de Sue se rapprochent, et elle hausse les épaules.

— Un homme. Il a dit que tu l'as laissé tomber à l'extérieur du bureau.

Je reste là comme un zombie, et ma mauvaise main donne une secousse vicieuse. Ma bonne main s'enroule doucement autour du masque accablant.

— Quelque chose ne va pas ?

Sue a l'air d'être sur le point de faire le tour de la cloison et de me serrer dans le style mère poule.

— Non !

Cela sort un peu plus durement que je ne le voulais.

— C'est à moi. Juste un petit reste de truc d'Halloween qui traîne encore dans mon sac.

Sue acquiesce, mais ses yeux me suivent comme jamais auparavant.

Je reçois plus d'attention que je ne le souhaite de la part d'une collègue de travail. Mais c'est le dernier de mes soucis.

Mon beau-père a été dans ma maison.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 4 ~



Mon corps se fige de peur devant mon immeuble. Des stroboscopes me saluent, rouges puis bleus, pulsant dans le crépuscule descendant.

Le coucher de soleil s'estompe alors que j'approche de mon immeuble et qu'une voiture de police se tient en sentinelle devant les portes vitrées. Mes pensées se remplissent de Ronnie. Des voitures de police à mon appartement, un masque jeté comme un message... Je ne peux penser qu'à une seule conclusion. Fini le pessimisme, place au réalisme. Je ne suis pas fan des coïncidences.

Ma main ne tremble qu'un peu quand je sors mon portable et envoie un SMS à Kiki.

Moi : *Putain de merde, les flics sont devant mon immeuble.*

Kiki a son téléphone collé à ses fesses. Sauf si elle est sous la douche, elle répond.

J'attends que mon portable sonne.

Je baisse les yeux et j'émetts un rire nerveux.

Kiki : *Qu'est-ce qui se passe, bordel ? Tu vas bien ?*

Est-ce que je vais bien ? Pas du tout. Ronnie avait mon masque, il sait où je vis. Je ne suis pas en sécurité. Oh mon dieu, je *ne suis pas en sécurité*.

Moi : *Non... Ouais, je vais bien mais Kik... tu peux venir ?*

Je demande enfin de l'aide.

Kiki : *Bon sang ! Je ne peux pas, j'ai des pôles ce soir. Je dois remuer mon cul et jouer à attraper l'argent... après ?*

Moi : *Ouais.*

Kiki : *Tu ne mens pas... tu vas vraiment bien ?*

Non.

Moi : *Oui... juste, viens, k ?*

Kiki : <3

Je me dirige vers l'immeuble et je vois des flics dans le petit hall.

Un flic s'approche de moi, son badge indique *Tagger*.

Il est de ma taille, et ses yeux verts larmoyants rencontrent mes yeux gris. Il fait ce clignement que la plupart des hommes font quand ils me voient. Bien que ma blouse sexy de la clinique ne lui permette pas de me

regarder en détail, il s'attarde quand même pour ce petit tour d'horizon de deux secondes.

— Je suis désolé, mademoiselle, je ne peux pas vous laisser entrer dans le bâtiment.

Sa main plane au-dessus de moi comme si j'allais m'élancer vers lui, glisser sur le carrelage et faire un home run en atterrissant dans l'ascenseur.

Bien.

— J'habite dans l'immeuble, réponds-je, sans trop mordre dans mes mots.

Je suis fatiguée, j'ai mal aux pieds, et je flippe à mort à cause de Ronnie. Maintenant les flics me disent d'aller me faire voir ailleurs ?

Ne savent-ils pas que je le suis déjà ? Si perdue.

Des larmes de frustration emplissent ma vision, me brûlant alors que je refuse de les laisser couler. A la place, je lance un regard furieux au flic qui ne fait que son travail.

La colère est meilleure que les larmes.

Ce n'est pas sa faute, il a juste marché dans le tas de merde qu'est ma vie.

Les sourcils de Tagger se lèvent, il sort une feuille de papier et fait glisser un doigt sur ce que je sais être une courte liste de locataires.

Ses yeux rencontrent les miens, et ils ont un regard. Ce n'est pas facile à déchiffrer, coincé entre deux immeubles dans une ruelle étroite et serrée, pleine d'ombres floues.

— Faren Mitchell ?

Mon cœur bat plus fort, et ma main tremble en signe d'avertissement. C'est l'un des "signes" dont parlait Thorn. Les tremblements complets pourraient arriver dans une minute ou deux pour plus de plaisir.

— Oui.

Même pour moi, ma voix a la qualité d'un sifflet écrasé.

Il touche légèrement mon coude et je ne recule pas.

— Je crains que nous ayons de mauvaises nouvelles.

Ses mots me font mal. Je ne pense pas pouvoir supporter davantage les maux de la vie.

Je le suis et passe la porte. Je vois mon propriétaire furieux et les entrailles de la boîte à code de sécurité.

— Espèces de bons à rien, vous n'êtes pas venus après l'appel de mon locataire, il y a quoi ? Dix minutes ? ! Pourquoi est-ce qu'on paie votre

salaire, bordel ? Pour répondre à ce putain de problème ! hurle mon propriétaire.

Tagger réduit sa vision à un rayon laser sur Humphrey. Sa crête se dresse comme un drapeau crasseux sur le dessus de sa tête. Je peux l'imaginer en train de ratisser compulsivement ses doigts grassouilleux dessus.

Un autre flic a un petit appareil portable, son stylet est posé mais ne touche pas. Apparemment, "*bon à rien*" ne justifie pas une prise de notes.

— Faren !

Humphrey se précipite vers moi, et je ne vois que la tache de moutarde sur le col de sa chemise froissée.

Tagger me conduit dans le vestibule de mon immeuble.

Je ne rate pas le regard qu'il jette à son partenaire, une secousse oculaire significative vers Humphrey.

L'autre flic, *Scott*, appelle :

— Mr. Humphrey ! J'ai encore des questions.

Humphrey s'arrête. Il me lance un regard cinglant qui dit clairement *plus tard*.

Les poings serrés, il pivote et revient vers l'officier Scott au trot. Son corps potelé se balance de manière importante quand il s'arrête à nouveau devant Scott. Il est énervé et ne prend pas la peine de le cacher.

Tagger secoue la tête.

— Si ce n'était pas sa propriété, nous ne serions pas si indulgents.

— C'est un con, dis-je et je me mords la joue.

Tagger sourit, et cela change son visage, effaçant les dures années.

— Oui, dûment noté.

On monte les escaliers, et je ralentis. Sa main prend mon coude.

— Où allons-nous ? demandé-je.

Tagger me regarde fixement. Il y a tant de non-dits dans son expression que je sens mon sang tourner.

— Où ? demandé-je à nouveau.

Il soupire de manière explosive.

— C'est votre appartement.

J'arrache mon coude de sa prise et sprint dans les escaliers.

— Mlle Mitchell ! hurle Tagger.

Je le dépasse comme une antilope sous crack.

Je suis resté en grande forme, travaillant pour sortir du trou de handicap dans lequel Ronnie Bunce m'a mise. Il n'y a plus que ma main maintenant.

Je ne peux pas tout arranger.

J'ouvre la porte du dernier étage, la claquant contre le mur et faisant une autre fissure dans le plâtre pour qu'Humphrey puisse se plaindre.

Je suis éjectée en avant quand Tagger me rentre dedans.

Je gémis en m'agrippant au montant de la porte, tandis que mon regard se posent sur le seuil de ma porte.

Ma porte en bois massif pend de ses gonds comme une dent cassée, et j'avance comme dans un rêve.

Ou un cauchemar.

— Est-ce que c'est... sûr ? chuchoté-je.

Les larmes coulent, coupant de fines voies dans mon cœur.

— Oui, mais, Mlle Mitchell...

— Faren, réponds-je distraitement.

— Faren, restez avec moi s'il vous plaît. Je ne peux pas vous laisser partir en courant comme ça.

Il n'est pas essoufflé, mais ses yeux sont fatigués.

Fatigués des choses que je n'ai jamais vues. Et d'autres que je verrai.

— D'accord.

Je me dirige vers la bouche déchirée de mon appartement.

Je franchis le seuil et je ne sais pas où regarder en premier. Tout ce qui peut être brisé l'est.

Les larmes silencieuses coulent.

Je glisse jusqu'à ma cuisinière. Ma salière et ma poivrière vert pâle sont intactes, la seule chose parfaite dans la ruine de mon appartement.

Je les serre dans mes bras, mon regard tombant sur ma bouilloire à thé brisée sur le sol.

C'était celle de ma mère.

— Mlle Mitchell... commence le policier.

Je me dirige vers mon canapé, les coussins en tricot sont éparpillés partout. Je m'assieds et je regarde le canapé sur lequel Mick se prélassait quand il s'introduit dans mon appartement. Mon Dieu, ça me manque.

Je ris et j'ai le hoquet en même temps.

Je lève les yeux vers Tagger, je me sens comme une coquille vide.

— Je suis désolé, Faren, mais je dois vous poser quelques questions.

— Quelqu'un est venu et ruiné mon appartement et vous devez me poser des questions...

Je frappe ma mauvaise main contre ma poitrine, et la salière tombe sur le sol.

On regarde le sel se déverser sur le tapis.

Nos regards se croisent, et je pense à la chance. S'il n'y avait pas la mauvaise, je n'en aurais pas du tout.

Tagger se baisse lentement, prend un peu de sel et, d'un geste délibéré, le jette par-dessus son épaule.

Je le regarde fixement.

— Pour la chance.

Il n'a pas une attitude défensive.

— Ok.

Ma voix semble tremblante. Je ne crois pas à la chance.

Son stylet s'élève au-dessus de sa tablette, planant comme un hélicoptère sans atterrissage.

— Prête ?

Je fais le plus petit signe de tête. Ma lèvre inférieure tremble alors que j'essaie d'éteindre mon esprit - un moteur qui ne s'arrête jamais.

Il commence, et je réponds.

Où est-ce que je travaille ? Quels sont mes horaires ?

Partout. Impossible.

Je ne rencontre pas ses yeux et cela rend les choses plus faciles.

Est-ce que j'ai des ennemis ?

Je lève les yeux.

Tagger hausse les épaules. Je remarque que ses cheveux blonds sales ont besoin d'être coupés et qu'ils frisent au-dessus de ses oreilles.

— Ça semble personnel.

Oh... c'est vrai.

Ses yeux me parcourent à nouveau et s'arrêtent sur ma main cicatrisée.

Ils se lèvent vers les miens.

Sa question est là, bien qu'il ne la formule pas.

Le flic sait reconnaître les preuves de violence quand il les voit, comme Thorn. Il n'est pas là pour m'interroger comme un suspect, mais il est méfiant. C'est dans la tension de son corps.

Je me lève, et il me suit. Je fais un inventaire mental et triste des objets de ma maison.

Je m'arrête quand je vois mon lit.

Mes vêtements normaux sont suspendus dans le placard.

Découpés - chacun d'eux.

Les seules choses qui ont échappé à la destruction sont mes tenues de stripteaseuse. Chacune d'entre elles est soigneusement disposée sur le lit.

La chair de poule se répand sur mon corps et sur mes bras.

Je me dirige vers ma commode et ouvre mes tiroirs.

Mes culottes ont disparu.

Mes soutien-gorge.

Oh mon dieu.

Je me tourne lentement, et Tagger me jette un regard neutre.

J'ai envie de le frapper.

— Vous auriez pu me prévenir au moins.

Il secoue la tête.

— J'avais besoin de voir votre réaction.

J'essuie mes yeux, balayant les larmes de colère.

— Quoi ?

Je me déplace dans son espace personnel.

— Vous êtes une sorte de sadique ? Vous prenez votre pied quand un monstre vient ici et détruit toutes mes affaires ?

Les yeux de Tagger se rétrécissent.

— Non, Mlle Mitchell.

Il me fixe puis jette un coup d'œil au lit rempli de vêtements de stripteaseuse.

— Mais je suis très curieux de savoir pourquoi quelqu'un s'introduirait dans votre appartement et détruirait tout. Puis il ne prend rien d'autre que votre lingerie, et gardent un assortiment de vêtements très... intéressants en parfait état en exposition pour votre retour.

Mes yeux quittent les siens.

J'entends sa frustration.

— Y a-t-il quelque chose que vous ne me dites pas ? demande-t-il.

C'est le cas.

Mais si je souffle un mot sur Ronnie Bunce, je dois répondre à des questions sur les danses, les extras... et mon nouvel intérêt amoureux. Ça pourrait être dangereux pour moi.

Ça pourrait blesser ma mère.

Oh oui, monsieur l'agent, je garde le milliardaire Mick McKenna dans les parages pour me déflorer avant de mourir, et mon beau-père fou à lier veut régler une affaire en suspens.

Ils me jetteraient si longtemps en prison que je ne pourrais plus jamais voir ma mère.

Pas question. Je suis tout ce qu'elle a. Je ne peux pas être mêlée à une histoire alors que sa santé est en jeu.

— Non, il n'y a vraiment rien, mens-je.

Le poids de mon désespoir épingle chaque mot avec un grain de vérité. L'amour est une puissante motivation.

Tagger ferme sa tablette avec un claquement.

— J'aimerais vous croire.

Moi aussi. Je le regarde fixement, en croisant les bras.

Il soupire de frustration.

— Vous avez un endroit où rester ?

Je ne réponds pas assez vite, et il m'explique :

— Vous n'êtes pas en sécurité ici. Il n'y a aucun moyen de sécuriser la porte.

Je peux dire qu'il pense que je suis une sorte de folle qui risque de s'enfuir.

J'ouvre la bouche.

— Elle va rester avec moi.

Nous nous tournons vers la porte, regardant dans mon petit salon l'homme qui entre dans mon appartement en ruine.

J'ai entendu sa voix et, comme le chien de Pavlov, cette douleur s'est installée entre mes jambes, la chaleur se propageant de mon cœur à mes orteils.

Rien qu'avec sa voix.

Tagger se retourne, la main sur la crosse de son pistolet.

— Comment êtes-vous monté ici ?

Sa main caresse l'étui en cuir.

Mes yeux se dirigent vers ceux de Mick, leur couleur bière si profond que je m'y noie.

— Ben Franklin m'a laissé entrer.

Tagger fronce les sourcils.

Mick brandit un billet de cent dollars.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



— Désolé de vous le dire, M. McKenna, mais vous ne pouvez pas m'acheter.

Tagger jette un regard furieux tandis que Mick sort calmement un portefeuille de la poche intérieure de son costume.

— Non ?

Les sourcils de Mick s'abaissent au-dessus des yeux furieux, un tic commence dans sa mâchoire carrée.

— Alors vous pouvez peut-être expliquer pourquoi ma petite amie se fait intimider par un flic qui laisse l'appartement sans surveillance après qu'il ait été visité ?

Petite amie ?

Je me régale de sa vue pendant qu'il met l'argent dans son portefeuille.

Le front de Tagger se plisse, son corps se crispe.

— Où est Scott ?

Mick enlève une peluche imaginaire de son costume sobre et bien taillé. Cela met parfaitement en valeur son élégance naturelle.

Son regard se porte sur Tagger.

— Je ne sais pas. Pourquoi ne pas le découvrir et me laisser ici avec Mlle Mitchell ? Je peux m'en occuper à partir de là.

Je frémis devant son traitement sans faille de la police.

Tagger ne bouge pas.

— Nous pourrions avoir besoin de lui assigner une protection policière...

— Ce ne sera pas nécessaire, le coupe Mick.

Mes yeux trouvent Tagger.

— Protection policière ?

Il hausse les épaules, et mes yeux se rétrécissent. Il me fait sentir que je suis en quelque sorte à blâmer, comme une responsabilité de la police.

— Vous avez pensé que vous pourriez vous appuyer sur Mlle Mitchell jusqu'à ce qu'elle craque ? demande Mick.

Tagger fixe Mick, sa peau claire prenant une teinte rougeâtre.

Je tourne mon attention vers Mick, la bouche ouverte.

— Je suis au courant du passé de Mlle Mitchell, dit Tagger.

Je réussis à cacher mon choc. Je suis si heureuse que tout le monde sache tout sur moi et ne prenne pas la peine de me mettre au courant.

— Qu'est-ce que mon histoire a à voir avec ça ?

Je lance un regard dur à Mick. *A-t-il dit quelque chose à Tagger ?* Non, ça n'a aucun sens... à moins qu'ils ne se connaissent d'avant.

Tagger se frotte le visage et se moque de Mick.

— Je ne sais pas comment vous savez quoi que ce soit ici, McKenna.

— Ça a l'air personnel, l'imité-je.

Tagger me jette un regard impatient.

Mick s'approche de moi et pose une grande main chaude sur ma nuque. La chaleur de sa voix n'est rien à côté de ce simple contact.

Une flamme brûlante court de ma tête à mes orteils, revenant s'accrocher à mon entrejambe dans un tourbillon vicieux d'excitation.

Mes lèvres s'écartent, j'évite de haleter par simple volonté.

J'ai clairement besoin de plus d'oxygène.

Peu importe que Tagger nous regarde comme un faucon. Mick me touche, et je n'arrive pas à oublier ça.

C'est une barrière que je ne peux pas briser, que je veux tenir pour toujours.

— Ça l'est, répond Tagger.

Ses yeux remarquent la main de Mick sur moi.

— Ben Franklin marche toujours, Tagger.

Mick serre doucement mon cou, et une petite bulle de son s'échappe de moi.

Mick me jette un coup d'œil, sa façade distante s'effrite sur les bords. C'est comme de la glace qui fond devant la passion de notre contact.

— Ça ne marche pas avec moi, McKenna.

Les yeux de Mick glissent à nouveau vers ceux de Tagger.

— Je sais que vous travaillez sur une affaire.

Vraiment ?

Tagger enfonce lentement sa tablette dans sa poche, sans rompre le contact visuel avec Mick.

— J'ai le droit de savoir ce qui se passe, lancé-je en m'éloignant de Mick pour pouvoir réfléchir.

J'ai l'impression d'être la seule à ne pas être au courant. Tagger connaît mon passé, Mick aussi. Ils semblent se connaître. Et Ronnie Bunce est au

cœur de tout cela. Peut-être qu'il vaut mieux qu'ils l'ignorent.

— Il y a eu un schéma similaire... d'effractions, admet Tagger.

Ma bouche s'ouvre puis se ferme.

— Quand... qui ?

Tagger baisse la tête.

— C'est local, mode opératoire similaire.

Oh... peut-être *pas* Bunce.

— Surtout des prostituées, lâche Tagger.

Et mon visage s'enflamme.

Définitivement Bunce. D'abord le masque, puis la destruction de mon appartement ?

L'expression de Mick s'assombrit.

— Je ne suis pas une prostituée, me défends-je.

C'est à la limite du mensonge.

Ai-je eu des rapports sexuels pendant une danse ?

Non.

Ai-je fait tout sauf ça ?

Presque.

Et je l'ai fait pour l'argent.

Je pense à ma mère, comment c'était avant Ronnie et je me mords la lèvre. Ce souvenir d'il y a longtemps est un fouet de velours doux-amer dans mon esprit.

— Nous ne vous accusons pas de prostitution, reprend Tagger.

— Il vaudrait mieux.

La voix de Mick ressemble à un grognement, et je résiste à peine à l'envie de le regarder.

Tagger sourit, semblant aimer son rôle d'autorité.

— Ce n'est pas votre femme, M. McKenna. Vous n'avez vraiment aucun droit ici. En fait, votre présence ici est mauvaise à bien des égards.

Tagger se tourne vers moi.

— Vous sentez-vous menacée, Mlle Mitchell ?

— Bien sûr ! réponds-je immédiatement.

— Vous sentez-vous menacée par M. McKenna ? précise-t-il.

Mes yeux se tournent vers ceux de Tagger alors que je me souviens de Mick me plaquant contre des murs et des portes, me coinçant les poignets au-dessus de ma tête pendant qu'il m'assaillait de ses lèvres.

Je mets trop de temps à répondre, et Mick me regarde.

— Non, je ne me sens pas menacée par M. McKenna.

Les épaules de Mick se détendent, mais il y a une question dans ses yeux à laquelle je ne veux pas répondre.

Tagger réduit la distance entre nous, et Mick se crispe à nouveau.

J'aimerais comprendre l'animosité entre eux, mais je me tais.

Le bras de Tagger s'étire, et je sursaute. L'habitude.

Son regard se tend devant ma réaction.

— Je ne vous ferai pas de mal, Mlle Mitchell.

J'ai déjà entendu ça, une centaine de fois quand les flics sont venus et que Ronnie leur a parlé.

Il pouvait être très convaincant.

J'imagine qu'il avait son propre stock de George Washington.

La main de Tagger s'ouvre, et sa carte se trouve à l'intérieur.

— Prenez-la.

Je lui arrache la carte des mains et la glisse dans la poche avant de ma blouse.

— Humphrey a promis de faire réparer votre porte dans les vingt-quatre heures, mais en attendant, vous aurez besoin d'un endroit sûr où rester.

— J'ai dit qu'elle restait avec moi, répète Mick avec fermeté.

Je ne vais pas rester avec lui.

Trop de secrets à cacher.

— D'accord.

Tagger me regarde, pas convaincu.

Je rougis de son regard qui déborde de suppositions. Il est en train de se faire une image mentale de toutes les tenues de prostituée sur mon lit ainsi que des parties de jambes en l'air nocturnes avec Mick.

— Bien.

Il marche vers ma porte ballante et brisée et se tourne.

— Il y *aura* un suivi.

Puis il part.

Tagger ne m'a jamais dit ce que mon histoire avait à voir avec ça.

Je suis la victime, il le sait. S'il connaît mon passé, alors il le sait.

Alors pourquoi j'ai l'impression qu'il me soupçonne d'avoir fait quelque chose de mal ?

Certaines personnes ont le nez pour la vérité.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

~ 6 ~



Mick appuie ses doigts sur mes lèvres.

— Faren, dis juste oui.

Je soulève mon téléphone portable et le remue.

— Kiki va venir.

Même si je ne sais pas quand.

Mick semble sentir les fissures dans mes mots et se glisse à travers.

Il repousse une mèche de cheveux derrière mon oreille et ses lèvres effleurent les miennes. En se retirant, il attrape mon visage, et mes mains tombent sur mes côtés.

— J'ai menti, avoue-t-il d'une voix fade.

Oh non.

Je ne peux plus supporter d'autres révélations.

Ses yeux sombres cherchent les miens, ses pommettes hautes sont encore éclaboussées de la couleur de l'extérieur.

— Tu n'es pas comme les autres femmes avec qui j'ai été.

Je ferme les yeux et je sens le bout de ses doigts contre mes lèvres.

— Techniquement, nous n'avons pas été ensemble.

Mes yeux s'ouvrent et rencontrent les siens.

Il sourit, ses parfaites dents blanches m'illuminant.

— On a le temps.

— Ouais, à ce propos, commencé-je en m'éloignant de Mick.

Son sourire s'estompe, mais il continue à me regarder avec cette chaleur habituelle. Un incubateur de désir intégré.

Je déglutis.

— Je veux m'assurer que notre relation reste sans attaches.

Mick met ses mains dans les poches de son costume.

— Ouaip.

Mon estomac se tord.

Mes sourcils se lèvent, et je mets mes mains sur mes hanches. Son visage est totalement neutre. Je cherche le moindre bip sur l'écran émotionnel. Rien. Je roule ma lèvre inférieure entre mes dents, et ses yeux se déplacent vers le mouvement.

La température monte instantanément.

— Pas d'attaches, répété-je.

— Non.

Il sourit en me regardant ronger ma lèvre inférieure.

C'est encore cette *histoire*. Je laisse aller ma lèvre. Je me demande combien de choses inconscientes je fais qui montrent à Mick des choses que je préférerais qu'il ne sache pas.

Mick se dirige vers moi.

— Je suis à fond dans les attaches.

Il embrasse mon front, ses mains viennent sur mes épaules.

Oh mon dieu.

— Bien serrées...

Son baiser tombe comme des ailes de papillon sur le point sensible sous mon oreille.

— ... attaches.

Mes yeux s'ouvrent brusquement, et il est à quelques centimètres de mon visage.

Je remarque l'anneau d'or brillant autour de sa pupille et je sens que mon contrôle glisse davantage... entre ses mains.

Je réussis à murmurer :

— Jusqu'à ce que Kiki arrive.

Je n'aborde pas la permanence de ce qu'il implique.

Il m'embrasse alors, une pression écrasante qui me coupe le souffle et me fait friser les orteils. Cette pression molle et dure ouvre mes lèvres, et nos langues s'entremêlent dans une collision érotique de chaleur humide.

Mick se détache, nous laissant tous deux haletants, nos bouches gonflées cherchant à faire plus de dégâts passionnels.

— Prends tes affaires, Faren.

Son expression est dure, ses yeux doux avec le désir.

Je cligne des yeux et regarde ma tenue de travail.

— Oh mon dieu, mes affaires.

Je tremble en pensant à tous mes vêtements. Mes yeux se dirigent vers la porte ouverte de ma chambre.

Mick cherche mon visage, lisant facilement mon expression.

— On en trouvera d'autres.

Ma fierté me tient à la pointe du couteau.

— Je n'ai pas besoin de toi pour acheter mes vêtements.

Je veux qu'il m'aide, mais la demande coincée dans ma gorge.

Je me détourne et me dirige vers mon lit, recouvert de robes chatoyantes qui couvrent à peine mes parties féminines, et je soupire.

Je n'ai pas deux sous à dépenser. J'ai dépensé chaque centime pour la dette de ma mère.

Je fais rouler ma lèvre inférieure dans ma bouche.

— Trop tard, bébé, dit-il si près derrière moi que je sursaute.

Comment a-t-il pu m'acheter quelque chose aussi vite ? Mon appartement a été détruit.

Je tourne et je vois sa main sur la première robe dans laquelle il m'a vue. Mick laisse les perles de verre argentées couler entre ses doigts comme de l'eau. Je le regarde comme des préliminaires visuels.

Il enchaîne :

— Tu peux prendre tout ça.

Quelque chose ondule sur la surface de son visage et me fait réfléchir.

— Merci, marmonné-je, et je souris quand il ne regarde pas.

Je me dirige vers le placard, attrape un sac de voyage et y fourre toutes mes tenues. Mon portable sonne. Je le saisis dans ma bonne main et vois le nom s'élever sur le noir de mon écran.

Thorn.

L'adresse de la danse apparaît pour ce soir, et mon souffle se coupe.

J'avais complètement oublié.

Rien de tel qu'une visite de mon beau-père dérangé pour vider mon agenda mental.

Mick ferme le sac et je glisse mon portable dans la poche de ma blouse. Mon esprit est si épais avec mes pensées que c'est comme une coulée de boue à l'intérieur de mon crâne.

— Important ? demande Mick.

Je secoue la tête, pour essayer de la clarifier.

— Non.

Oui.

Mon nez se fronce.

— J'ai besoin d'articles de toilette.

Je vais dans la salle de bains et regarde les quarante millions de bouteilles et de pinceaux de maquillage. Quand je lève les yeux, mon reflet fracturé me regarde. Le verre est brisé mais intact à l'intérieur du cadre.

Cela me donne envie de pleurer à nouveau, en voyant toutes ces images de mon visage en tranches brisées.

Je peux sentir Mick me fixer. Son regard fait remonter mes émotions à la surface. Ma lèvre tremblante et mes déglutitions rapides pour contenir le nouveau torrent de larmes me trahissent, et il m'écarte doucement.

Il maintient le sac au rebord du meuble avec son genou. Il balaye avec ses mains tout le haut des articles dans mon sac.

La poudre se répand et les flacons de parfum s'entrechoquent. Ma brosse à cheveux manque le bord du sac et tombe sur le sol. Les tampons tombent comme des doigts de papier décapités.

Je regarde Mick, et il sourit.

Je ris et ne peux pas m'arrêter.

Il me prend dans ses bras quand je commence à pleurer.

— Chuuut, Faren.

Ses grandes mains se glissent autour de ma taille et de mes fesses, me tirant vers le haut sur le bord maintenant vide.

— Reste avec moi.

— Pourquoi ?

Mes mains viennent vers son visage, et le râle de son ombre de cinq heures est agréable contre mes doigts.

— Pourquoi dois-je rester avec toi ?

Le visage de Mick devient sérieux, ses yeux bruns s'assombrissent pour devenir des billes d'ébène scintillantes.

— Parce que je quitte la ville pendant deux jours et que quelqu'un éviscère ton appartement.

Ses mains se déplacent vers ma taille, ses doigts se posent sur mon dos. Ma tête bascule en arrière, et mon souffle s'échappe en signe d'abandon alors que ses pouces caressent ma cage thoracique.

La poigne de Mick se resserre avec ma réponse. Il baisse la tête, déposant un doux baiser sur ma gorge, et mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux.

Les basses profondes de sa voix continuent.

— Il met tes vêtements en pièces... et tu échappes à une agression de justesse.

Je n'ai pas de mots pour décrire le mal qu'il raconte.

Au lieu de ça, je change de sujet.

— Tu m'as appelée ta petite amie.

Mick s'éloigne, et j'ai froid sans lui, mes doigts tombent de ses cheveux épais.

— Je le suis ? demandé-je.

Je veux l'être. Et ne le veux pas.

— Tu es quelque chose.

— Quoi ?

Que suis-je pour lui ? Que faisons-nous vraiment ?

Mick baisse les yeux, une mèche de ses cheveux auburn foncé tombe au-dessus de son front. Quand son regard se porte sur le mien, ces yeux sombres couvrent chaque nuance d'émotion sur mon visage, sans rien manquer. Chaque colline, chaque vallée. Comme s'il soupesait ma valeur.

— Spécial.

Il tend sa main, et je glisse la mienne à l'intérieur.

Mick ramasse le sac par terre et le jette sur son épaule, en me tirant derrière lui.

Je commence à me retourner et à regarder le carnage que Ronnie a fait.

Il me serre la main.

— Ne regarde pas.

Je prends une profonde inspiration et je le suis par ma porte en ruine.

*



Mon estomac se brise quand je vois où nous nous garons.

Henry a ralenti la limousine jusqu'à ce qu'elle s'arrête doucement devant la Tour du Millénaire, et un véritable tapis rouge s'étend jusqu'au plancher de la limousine.

À ma gauche, Puget Sound, et à ma droite, l'une des tours d'habitation les plus chères de Seattle.

C'est aussi là que vit Kiki.

Bon sang, comment ma vie peut-elle devenir encore plus compliquée ?

— Connais-tu tous tes voisins ? demandé-je, en essayant d'être décontractée.

Mick arrête son tambourinage plus ou moins constant sur son genou.

— Pas vraiment.

Son autre main se pose sur ma cuisse comme une marque de feu.

— Je croyais que tu avais dit que tu vivais ici.

Henry ouvre la porte et je place ma main dans la sienne gantée, ce sentiment de surréalité m'envahit tandis qu'il m'aide à sortir.

Je me sens si visible devant la Tour dans ma blouse.

Bien sûr, je suis allée chez Kiki de nombreuses fois.

Son studio lui a coûté un million de dollars. Dans mon ignorance, j'avais d'abord pensé que c'était un penthouse. Il n'y a pas de point de référence quand on n'a jamais eu d'argent.

C'est juste plus. Plus que ce que j'ai.

Je sais que Mick McKenna aura une grande garçonnière.

— En quelque sorte... mais j'attends qu'un nouvel espace soit rénové alors que je vis dans un plus petit appart.

Je regarde son profil alors qu'Henry marche derrière moi et ferme la porte.

— Excusez-moi, ce sera tout, monsieur ? demande Henry.

Mick me jette un regard.

— Oui, répond-il en me faisant un clin d'œil. Je vais m'occuper de Mlle Mitchell.

— En effet, vous le ferez, répond Henry, qui se déplace déjà à l'avant de la limousine noire étincelante.

— Oh, tu le feras, n'est-ce pas ? demandé-je de la voix la plus cool que je puisse trouver.

À l'intérieur, une douzaine de papillons demandent à s'échapper.

La liberté.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



C'est impossible de ne pas regarder autour de moi avec admiration. Je ne peux pas le cacher, alors je n'essaie même pas.

C'est la plus belle maison dans laquelle j'ai jamais été.

Il n'y a pas de murs, seulement du verre du sol au plafond, qui donne sur le Puget Sound. Le défi d'attraper le ferry de l'État pour une excursion d'une journée sur l'île hippie de Bainbridge Island n'est qu'à une courte distance de marche.

Les sols en noyer recyclé brillent tandis que les hauts plafonds s'élèvent jusqu'aux conduits ouverts en inox brossé. Un magnifique escalier semble sortir du sol. Une moisson de murs en briques anciennes se referme autour de nous, conférant une intimité chaleureuse à l'espace.

Mick me regarde avec une expression méfiante alors que je marche dans sa *petite possession* élégamment aménagée.

Comme si j'allais me barrer.

Il me connaît mieux que je ne le pense.

Mick me suit et pose mon sac sur un canapé en cuir noir souple et bas qui épouse étroitement le mur brut.

Je me dirige vers la cuisine, où un îlot de granit noir coule comme une huile lisse et étincelante. Il passe sous les armoires avec un évier en pierre ollaire sous le comptoir, le bleu profond de l'ardoise reprend parfaitement les mouchetures de minuit dans la mer sombre de granit qui l'entoure.

— Tu aimes ça ? demande Mick.

Il étudie mon visage avec une tendre intensité.

J'acquiesce et je m'éloigne de la cuisine. Mes yeux balaient les appareils en inox haut de gamme, et je repère une bouilloire à thé. La douleur me coupe quand je me souviens de celle qui gît brisée sur le sol de mon appartement.

— Oui, réponds-je.

Mon doigt court le long du canapé de son salon.

Le canapé est parfaitement orienté pour voir à la fois la cheminée qui divise la grande salle et l'eau de Puget Sound qui apparaît comme une toile d'ébène à travers les nombreuses fenêtres.

Je fais face à Mick, et il y a un calme dans son corps, comme dans le mien. Comme si le temps avait pris congé de ce moment.

Puis il se brise, et Mick s'avance vers moi.

Je m'accroche comme une plage quand un raz-de-marée menace. Je regarde l'eau s'évacuer jusqu'à ce qu'il ne reste que la vague qui s'écrase contre mon corps.

Il se déplace dans un tourbillon d'eau en jetant son manteau sur le sol, ses boutons de manchette s'éparpillant comme des galets de platine sur le sable.

Ma main s'agrippe au canapé alors qu'il me rencontre à toute vitesse. Ses deux mains trouvent mes fesses, ses lèvres s'écrasent sur les miennes, et nous tombons en arrière sur le bras du canapé.

Je crie.

Pas de peur, mais de terreur.

La terreur que ce que je veux puisse enfin arriver.

Que je ne sois pas prête, de ne pas avoir le contrôle.

Ce n'est pas à mes conditions.

Par un concours de circonstances, Mick m'a amenée là où il voulait. Mon cœur bat de désir pour ce qu'il peut faire, de peur de ce que je ressens.

Bien que j'essaie de nier, nier, nier.

— Faren, lâche Mick quand on tombe dans le canapé.

Un de ses pieds frappe le sol, l'empêchant d'atterrir sur moi. Sa main gauche s'accroche à l'arrière de mon cou.

Il se presse en mon centre et je gémis, accentuant la douleur qu'il a déclenchée par son contact et la façon désespérée dont il prononce mon nom. Il baisse son pantalon d'un coup sec, un bouton s'envole et patine sur le sol.

Le fait qu'il prenne en charge ma sécurité fait couler mes précautions comme des plombs et je m'accroche à son pénis avec une poigne qui devrait faire mal.

J'ai perdu la tête. Mes émotions sont une tornade de désir incontrôlable et de désespoir aigu tandis que je le serre.

Il est incroyablement dur, grand.

Mick siffle, et ma prise se relâche.

— Non.

Ses yeux deviennent sombres et il couvre ma main qui le serre.

— J'ai attendu cela... pour ce que je sais être réellement là.

Je ne peux pas perdre mon sang-froid.

Il lâche ma main, et je tâtonne avec sa ceinture. Elle se détache des boucles dans un sifflement glissant du tissu contre le cuir. Je jette la ceinture sur le côté, et elle claque sur le sol alors qu'il presse son genou entre mes jambes.

Une pression nerveuse s'exerce sur mon corps. La chaleur m'inonde en préparation de ce qui va arriver, et je gémiss. Je suis si proche d'avoir ce que je veux que je me tords sous lui.

— Oh mon Dieu, Faren.

Mick baisse son pantalon d'une main, se libérant ainsi.

Je le regarde bien et je suis surprise. J'ai vu des centaines de sexes nus, mais jamais un que je voulais.

Jusqu'au sien.

Mick m'arrache ma chemise, mes bras s'écartent en arrière pour l'aider, et ses mains s'accrochent à mes seins, ma blouse étant toujours coincée entre mes poignets.

Il les serre tandis que ses pouces pivotent vers mes tétons, son genou me fend encore plus, et je crie. Une grande pulsation entre mes jambes est reliée à ses pouces. J'abandonne ma volonté à Mick, mon contrôle.

Ses yeux se dirigent vers les miens quand je prononce son nom.

J'ai l'impression que toutes les lap dance que j'ai faites reviennent me hanter. La sexualité qui m'a été volée par obligation m'a été rendue comme un cadeau.

— Plus, demandé-je sans savoir ce que cela veut dire.

J'entends ma culotte se déchirer, et mes yeux s'ouvrent brusquement quand il baisse la tête.

Le regard de Mick rencontre le mien entre mes jambes, et je suis envahie par une gêne nerveuse.

Les mains de Mick quittent mes seins et tiennent mes cuisses ouvertes. Ses yeux se posent sur les miens.

— J'ai voulu faire ça depuis la première fois que j'ai posé les yeux sur toi.

Je cligne des yeux quand il baisse la tête.

J'ai un moment d'hystérie en réalisant qu'il vient de ruiner ma dernière culotte quand je sens sa langue chaude et humide sur mon clitoris et mon esprit glisse dans une poussée langoureuse de déhanchement et de quasi-perte de conscience.

Mes poumons brûlent en suppliant de respirer, mais je ne peux penser à rien d'autre qu'à la bouche de Mick sur moi.

C'est la meilleure sensation que j'ai jamais eue, glissante, chaude, et si aveuglante de réalité. Mon corps s'immobilise sous la pression de sa bouche.

Il retient mes hanches avec son avant-bras et écarte mes jambes. Il se glisse plus profondément dans le berceau de mon corps, ses mains vont vers mes cuisses et les serrent.

Ses yeux se tournent à nouveau vers les miens, sa langue travaille les côtés de mes lèvres. Comme Mick suce de haut en bas, ma tête tombe en arrière. Un murmure étouffé qui est moitié son nom et moitié un gémissement sort de ma bouche. Il continue à me regarder dans les yeux.

Je m'accroche à ses mains, les yeux écarquillés, le souffle court et le besoin.

Nos regards se fixent l'un sur l'autre.

Quand sa langue me transperce, mes doigts plongent dans ses cheveux et je crie, l'écho nous frappant comme une gifle érotique d'un son non souillé.

Le pouce de Mick fait tourbillonner l'humidité de mon entrée jusqu'à mon clitoris tandis que sa langue s'enfonce dans une pompe profonde.

Mes yeux se ferment et je lâche ses cheveux en m'effondrant. L'orgasme est si écrasant, si vital, que je pousse des gémissements impuissants alors qu'il travaille entre mes jambes.

Les pulsations de mon extase sont renforcées par sa langue en moi, sa main sur le paquet de nerfs gonflés.

Son visage là où personne n'est jamais allé.

Je suis allongée nue sous lui, mes poignets au-dessus de ma tête dans une corde de mon uniforme. Un pied se balance du canapé, une jambe pliée est plaquée contre le dossier.

Mick se lève sur ses genoux, et je regarde mes jus scintiller sur sa mâchoire. Ses hanches puissantes fléchissent alors qu'il s'approche de moi à genoux.

Je le regarde bouger, si rigide... si parfait.

Je ne lui ai pas dit mon état d'innocence, mais il le découvrira bientôt.

Ses mains se posent sur mes hanches et me dirigent vers son pénis engorgé. Je frissonne d'anticipation, désirant chaque centimètre qui se tient à l'affût.

Mon téléphone portable brise le silence.
Tout comme la sonnette de la porte.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



— Putain, gronde Mick.

Il pivote, les yeux fixant la porte d'un regard assassin.

La cloche résonne comme si quelqu'un y posait son coude.

Mon téléphone vibre sur la table basse en verre.

— On peut ignorer ça ? demandé-je, me sentant déjà exposé.

L'attache de notre presque-connexion s'échappe comme une corde de vapeur.

— McKenna ! crie un homme, suivi d'un gros coup de poing.

Je reconnais presque la voix, mais je n'arrive pas à la situer.

Mick saute du canapé, remonte son pantalon, et je le regarde se débarrasser de son corps en semi-érection.

La déception est un coup de poing. Je me sens étourdie.

Je détache ma blouse et remarque que mon soutien-gorge ne tient qu'à une seule bretelle. Je le jette par terre et passe ma chemise par-dessus ma tête, me tirant accidentellement les cheveux.

Mick est presque à la porte et j'entends le carillon de ma messagerie vocale.

Je suis nue à partir de la taille, ma chatte attrape une brise et ma passion humide me chatouille en se refroidissant. Je scrute le sol et attrape mon pantalon, enlevant d'un coup de pied ma culotte abîmée pour rejoindre le soutien-gorge. J'enfile le pantalon d'un coup sec alors que Mick se retourne, voit mon état plus ou moins vêtu, et regarde par le judas.

Je sais que c'est mauvais quand il appuie son front contre la porte.

— Putain, répète-t-il avec émotion.

Il déverrouille la porte.

Il ouvre la porte en claquant des doigts, sans chaussures, sans chemise... juste son pantalon. Avec un peu de chance, sans l'érection.

C'est Tagger.

Je veux mourir d'embarras. Deux fois.

Tagger passe en revue de la tête aux pieds le... désordre général de Mick, et sourit.

— J'arrive au mauvais moment ?

Mick s'accroche à la porte, bloquant la vue de Tagger sur mon corps.

— Ouais, ça craint un peu. De quoi avez-vous besoin ?

— Je suis surpris que vous n'ayez pas un majordome et tout le tralala.

Je peux voir le visage de Mick se fermer.

— Vous avez dit que Faren Mitchell serait avec vous.

— Oui, répond Mick, sans rien lui donner.

— Elle est là ? insiste Tagger.

— Ouais.

— Je peux entrer ?

Mick expire. S'écartant, il balaie avec sa main vers la droite, et Tagger entre. Ses vêtements décontractés n'ont pas l'air à leur place dans l'appartement coûteux de Mick.

Bien sûr, je porte toujours mon uniforme de physiothérapeute.

Sans culotte ni soutien-gorge.

Oh mon dieu. Mon menton s'abaisse quand je vois mes sous-vêtements. Je donne ce que je pense être un subtil mouvement de mes orteils dans une tentative de les enterrer sous le canapé.

— Vous voilà, lâche Tagger.

Mon estomac se serre. Il ressemble tellement aux hommes qui me parlent aux danses.

Une condescendance et une supposition horribles roulées dans un petit jugement soigné avec un nœud sur le dessus.

Mes yeux rencontrent les siens, mes dents se serrent.

Mick voit mon expression par-dessus l'épaule de Tagger et fronce les sourcils.

— Ok, tu l'as vue. Maintenant tu peux partir.

Tagger doit savoir qu'il est tombé sur quelque chose, et il est encore plus évident que Mick est furieux à ce sujet.

Tagger se tourne vers Mick, ses yeux parcourent les épaules endurcies par des exercices éreintants. Mes yeux suivent ceux de Tagger et il ne faut pas être un neurochirurgien pour comprendre qu'il est jaloux. *De quoi ?* Aucun des deux ne confirme connaître l'autre, mais je ne pense pas qu'il s'agisse juste d'une question de posture masculine.

Tagger interrompt son regard fixe avec Mick et se dirige vers l'endroit où je me tiens, coincée entre la table basse et le canapé. Ses yeux verts larmoyants me suivent comme Mick, et ses lèvres s'aplatissent en une ligne sinistre.

Il arrive à mes orteils nus, et je rougis quand il voit ma culotte déchirée dont l'entrejambe lui flirte sous le rebord du canapé.

J'ai envie de ramper avec mes sous-vêtements usagés.

Au lieu de cela, je reste là et je le regarde pendant qu'il rassemble les pièces de notre soirée.

Je ne sais pas ce qu'il voit sur mon visage, mais cela le fait se tourner vers Mick.

— Dis-moi que cette fille n'est pas un de tes jouets, McKenna. Pas elle.

Je fronce les sourcils. *Ok, il connaît définitivement Mick.* Je suis en plein dans mon hypothèse précédente.

Le menton de Mick s'incline vers l'arrière, et il replie ses bras puissants sur sa poitrine nue. Ses yeux se resserrent sur Tagger.

— Écoutez, Jake, j'ai compris.

Mes yeux s'écarquillent, passant de l'un à l'autre.

Je m'éloigne d'eux, me demandant ce qui se passe et espérant ne pas le découvrir.

— Vous êtes en colère à cause de ce que je suis, lâche Mick.

Tagger se rapproche de Mick et sa mâchoire se tend.

— Je suis énervé parce qu'elle ne sait pas qui vous êtes vraiment, comment on souffre de vos conneries sordides. Ce qui s'est passé.

Oh non.

— Est-ce qu'elle sait ?

Mick lance un regard d'avertissement à ce flic hors norme.

Je suis presque sûre de savoir ce que Tagger va dire. S'il le fait, je vais devoir jouer un rôle ou ça va être bizarre. Je n'en ai pas envie.

Pas maintenant.

Son timing est criminel.

— Que... que dois-je savoir ? demandé-je.

Mick me regarde dans les yeux alors que Tagger lâche la nouvelle comme une bombe.

— Le Prince Charmant possède les clubs de strip-tease les plus chauds de la côte ouest.

Mes yeux se détournent pour gagner du temps pendant que je rassemble ma volonté, mon expression. Mes mots.

Je travaille dans un de ses clubs. Je travaille dans le club illicite de Thorn dont Mick n'est pas au courant. Je me souviens avoir ramassé cet argent à ses pieds comme si c'était hier.

Ce n'est pas ma répulsion qui me fera fuir, mais ma propre culpabilité. Je garde la tête basse et me glisse près des hommes.

— Faren, s'empresse de dire Mick.

Et je peux encore sentir la sensation de sa bouche sur moi.

Je ne resterai pas ici parce que je ne peux pas cacher ce que je fais pour toujours.

Je mets mes sabots et prends mon sac à main sur le canapé près de la porte d'entrée.

— Vous n'êtes qu'un fichu connard, lâche Mick à Tagger.

Je sens une main envelopper mon coude et me retourner.

Mes yeux vont vers ceux de Tagger. Je n'aime pas du tout sa main sur moi.

— Je peux vous faire sortir d'ici, Mlle Mitchell.

Nous nous fixons l'un l'autre.

— Je peux m'en sortir toute seule, officier.

Il sourit, et ça fait bizarre. Il est tout à fait d'accord pour gâcher ma soirée avec Mick parce qu'il a une sorte de hache qu'il n'a pas l'intention d'enterrer. Sa rancœur envers Mick est-elle si importante que mon prétendu besoin de protection passe au second plan ?

Je retire mon coude de sa main, et son sourire s'élargit.

Mal à l'aise, je regarde Tagger se diriger vers le canapé. J'évite soigneusement le regard de Mick, mais je ne peux pas ignorer sa présence.

Son existence me consume comme de la lave. Elle se répand sur moi, et je ne peux pas respirer à travers la chaleur suffocante.

— Sortez de chez moi, Tagger.

Je sens sa colère contenue, sa frustration et ses remords dans son ton amer.

Tagger ramasse quelque chose sur le sol avec son stylet.

— Vous ne voulez pas dire où vous amenez vos *clients* ?

Je regarde ma culotte qui pend au bout de cet instrument fin.

Des clientes ?

Mes paupières picotent et mes yeux se remplissent de larmes.

C'est une sorte de baisodrome ? Combien de filles ont été sur ce canapé ? Je ne sais pas ce qui me blesse le plus, son mensonge par omission ou sa porte tournante de flirts insignifiants dont Tagger semble être si intimement conscient.

Tagger se dirige vers nous. Je lance un regard blessé à Mick avant de pouvoir m'arrêter et de reculer devant eux.

La mâchoire de Mick ressemble à du granit.

— J'ai dit. Dehors.

Ses yeux roulent sur ma culotte avec un regard possesseur et colérique.

— Preuve, McKenna, lâche Tagger d'un ton satisfait, en montrant la culotte.

Ce type est comme un Jekyll et un Hyde. *Je parie sur Hyde.*

— Quoi ? demande Mick en serrant les dents.

— J'ai manifestement interrompu une agression en cours...

— Quoi ? repris-je, en écho.

Ma voix semble comme si elle avait été arrachée de ma gorge par morceaux. *Mick ne m'a pas violée.*

En fait, d'une certaine façon, c'est moi qui l'utilise. Mais Tagger n'a pas compris ça.

Mick arrache la culotte à Tagger.

— Je n'ai jamais forcé aucune femme dans ma vie. Vous le savez bien.

Pourquoi Mick défend-il son honneur ?

— Avec votre passé, par contre...

Tagger agite un doigt comme s'il s'agissait d'une comédie, bien que nous restions là comme des survivants choqués.

— Il suffirait d'un rien pour que quelqu'un craque après ce que vous avez vécu... fasse le mauvais choix ici.

Il écarte ses mains de manière inoffensive.

Ils se regardent fixement, l'atmosphère s'épaissit.

— Elle vient avec moi, McKenna. Je vais prendre la déposition de Mlle Mitchell, et elle ne peut pas en faire une avec vous debout devant elle après une prétendue agression.

— Je n'ai pas besoin de faire une déclaration.

Je recule encore plus, mes fesses se pressant contre le métal froid de la poignée de la porte.

— Vous allez en faire une, Mlle Mitchell.

Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? Comment ce flic est-il passé de mon appartement démoli à accuser Mick de m'avoir attaquée ?

Je suis littéralement dos à la porte, mon cœur bat la chamade tandis que Mick serre ma culotte.

— Non, lâchai-je, rien... ne s'est passé ici. Mick ne m'a pas fait de mal.

Je rencontre les yeux de Mick, et les siens sont désolés. Il ne voulait pas que j'apprenne l'existence des clubs de strip-tease par la bouche d'un flic jaloux.

Je parie qu'il n'a jamais voulu que je le sache.

Tagger secoue la tête, tend la main vers moi, et je panique. Je le frappe avec ma mauvaise main car ma droite tient la sangle de mon sac à main.

Tagger attrape ma mauvaise main, mordant dans le carnage des dommages nerveux.

Je crie, et même à mes oreilles, on dirait un animal blessé.

Mick n'hésite pas.

Il s'avance comme un danseur dans le premier souffle du mouvement. Son poing s'élance dans une frappe naturelle, les jointures sont serrées et tournent alors qu'il pivote vers le visage de Tagger.

Le visage de Tagger se renverse, sa main se convulse sur la mienne, et je crie le nom de Mick alors que la douleur déchire ma paume.

Mick pivote, sa main s'abaisse en même temps qu'il se tourne, et le marteau frappe l'avant-bras du flic. Par réflexe, Tagger relâche ma main.

Mick se tourne vers moi, ma main un cauchemar tremblant et m'entoure de ses bras.

Je sais que Tagger ne voulait pas me faire de mal. Il n'a probablement même pas tenu compte de ma main abîmée.

Je halète dans la poitrine musclée de Mick, des larmes glissent de sous mes yeux fermés.

— Oh mon dieu, haleté-je.

La vieille douleur traverse ma main et remonte jusqu'à la moitié de mon avant-bras, comme seuls les nerfs peuvent le faire sur l'autoroute de l'agonie.

J'entends un bruit sec et je sens une douleur pire que tout ce que j'ai connu me transpercer.

Je tombe en arrière, Mick tombe avec moi, son poids me recouvrant d'une gifle brutale.

Je vois Tagger, les jambes écartées et une vilaine blessure à la mâchoire, tenant un Taser.

Délivrant les secousses qui neutralisent Mick et les transfèrent sur moi.

Je vois son sourire avant que l'obscurité ne me prenne.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



— Le milliardaire Jared McKenna a été placé en détention pendant la nuit pour l'agression présumée de la kinésithérapeute Faren Mitchell, annonce un journaliste.

Son bronzeur lui donne l'air d'un oompa loompa.

Kiki éteint la télévision et me regarde fixement, alors qu'elle vient de m'extraire de la cellule. Je fronce le nez, le pipi et le vomi sont encore bien présents dans ma mémoire.

— Oh mon dieu, c'est un tel niveau de bazar.

Je ne peux que hocher la tête devant la tournure que vient de prendre ma vie compliquée.

Je me perche contre la petite table de la cuisine, un sentiment de déjà vu m'envahit. J'ai fait un tour complet. Je suis de retour à la Millennium Tower, environ douze étages en dessous de chez Mick.

Je déglutis après avoir repensé à ce qui s'est passé dans son appartement.

— Ouais, *donc* ce dont j'ai besoin. Plus de notoriété.

Kiki se penche en avant, ses longs cheveux noirs manquent son café d'un millimètre.

— C'est vrai ?

Je roule les yeux.

— Non.

— Mais il a dit la vérité sur les clubs de strip-tease ?

Ses sourcils se rapprochent et elle pose sa tasse de thé.

Je secoue la tête.

— Non, pas exactement.

Un rire d'épuisement pur jaillit de moi.

— Le flic est celui qui a lâché la bombe dans la petite cabane de Mick là-haut.

Je montre son plafond.

Kiki croise les bras.

— Je ne savais même pas que McKenna vivait ici.

Elle dégage une mèche de cheveux de son visage et s'éloigne de la table pendant que je regarde l'eau par la fenêtre.

— J'étais là, toute excitée à l'idée de rencontrer son riche cul et puis pouf... il vit au-dessus de moi.

Elle jette une main au-dessus de sa tête.

Kiki pose une fesse sur les sièges super hauts autour de sa table de coin carrée très tendance. Elle fait un angle parfait devant les fenêtres où l'ouest rencontre le sud, là où les baies vitrées se croisent.

— D'une certaine manière, je ne pense pas que tu aimes la proximité.

Je la regarde, la main autour de ma tasse de café, renonçant au thé pour le moment.

— Non. Je veux dire, je ne sais pas.

Elle reprend :

— Ils vont encore déterrer toute la merde.

— Ouais.

Je m'appuie contre la chaise.

— Juste au moment où je devenais personne, ils vont se raccrocher à l'histoire de Ronnie.

Je claque mon mug sur la table.

— Je ne veux pas que les gens sachent...

— Tu as pris un risque en t'inscrivant pour les trucs titillant, lâche Kiki.

Je soupire.

— Oui, je suis au courant.

Kiki soulève ses épaules en signe de consolation.

— Les gens sont divertis par le sexe.

— Et le mal, ajouté-je.

On se regarde.

— Voici donc la belle Faren Mitchell, survivante d'une agression par son beau-père pervers et lunatique, pour se faire agresser par le milliardaire plein aux as.

Je fais une grimace.

— Prétendument.

— Ok... alors raconte... ce qui s'est passé. La culotte déchirée a fait la une des journaux.

Ma bouche s'ouvre, le feu de la honte se concentre dans ma poitrine.

— Tu te fous de moi ?

Kiki secoue lentement la tête tandis que ses yeux glissent sur mon expression malade.

— Oh mon dieu, ma vie est devenue un feuilleton.

— C'est officiel.

Kiki lève sa main solennellement.

— Tu es la recherche numéro un du moment. Ton appartement a été saccagé, et ce connard a donné un coup de Taser à ton supposé agresseur, et tu étais un dommage collatéral.

Kiki ne détourne pas le regard.

— Il t'a vraiment fait mal à la main ?

Je hoche la tête.

— Je ne pense pas qu'il le voulait.

— Ne défends pas ce connard, s'emporte Kiki, pourquoi il a posé ses mains sur toi, Faren ? Je veux dire, s'cuse moi, c'est juste bizarre.

Je me suis demandé pourquoi il semblait si déterminé à clouer Mick au pilori. Pourquoi il semblait m'utiliser à ses propres fins.

— Toute cette putain de situation de malade pue.

— Je... je suppose qu'il a pensé que Mick était une menace ?

Je lance ça comme ça.

Kiki aboie un rire, et tape sur la table.

— Ça va le faire, c'est bien pour McKenna.

Elle lance un poing de victoire en l'air.

— Tu peux jouer la victime et faire en sorte que la police te lèche les bottes. Tu dois battre la presse à son propre jeu.

Je n'aime pas la façon dont ça sonne.

— Tu tiens une conférence de presse, joue la gazelle blessée. Tu sais, parler de la façon dont McKenna et toi êtes sortis ensemble...

— Je ne sais pas s'il veut ça...

— Eh bien, tu ne peux pas dire que toi et Mick avez baisé comme par hasard.

Elle hausse les sourcils.

L'oxygène quitte la pièce.

— Parce que nous ne l'avons pas fait, réussis-je à dire à travers mes dents.

— Je veux les détails, s'enthousiasme Kiki.

J'ouvre la bouche et elle fait un geste tranchant sur sa gorge.

— Plus tard. Quoi qu'il en soit...

Elle fait une pause, entrant dans son schéma.

— Plein aux as.

— Mick, l'interromps-je.

Kiki roule les yeux.

— Sexy ?

Elle attend, et je laisse échapper un petit sourire.

Elle sourit à mon expression.

— Sexy est là pour toi quand ton appartement est cambriolé. Puis ce sale flic vient pour s'assurer que tu es bien là où tu as dit que tu serais.

Ses yeux se tournent vers les miens.

— Et combien de nuances de merde cela représente-t-il de toute façon ? Oublie ça. Il débarque, interrompt la relation consensuelle... quelle qu'elle soit, voit tes sous-vêtements, et part au Moyen-Âge avec tout ça.

Je suppose que c'est à peu près tout, mais Kiki manque quelques points plus fins.

Je lève ma main.

— D'abord, on ne sait pas si Tagger est un flic véreux.

Je baisse un doigt.

— C'est quelque chose.

Elle sort son menton en signe de défi et je ne peux pas contester que quelque chose pue comme un étron mal camouflé.

— Je pense qu'il connaît Mick. Il y a du mauvais sang là-bas. Je veux dire... Mick connaissait son prénom.

Kiki fait un bruit que je traduis par "*je le savais*".

— Deuxièmement, mon appartement n'a pas été cambriolé, il a été démoli. Troisièmement, ça n'avait pas l'air bien.... Mick et moi.

Je chuchote ce dernier point.

— Ce qui n'a pas l'air bien, c'est l'inquiétude de Tagger concernant tes sous-vêtements et la raison pour laquelle il pense que Mick est capable d'agresser des femmes. Où est-ce qu'il va chercher ça ?

Un moment de silence s'écoule pendant que nous nous fixons l'une l'autre.

— Google ! crions-nous en même temps, en nous précipitant sur son ordinateur portable.

— Je ne peux pas croire que je n'ai pas déjà pensé à ça.

Kiki regarde mon visage.

— Petite fouine, tu y as déjà pensé.

— Eh bien, il m'a cherché sur Google..., dis-je pour ma défense.

Kiki se tapote la lèvre.

— Mais tu l'as pris au mot.

— Ouais... Tagger a demandé si je connaissais son passé.

Kiki émet un faible sifflement.

Elle ouvre son Mac, et je regarde par-dessus son épaule quand elle entre le nom de Mick.

— Putain de merde ! crie-t-elle. Il y a genre cinquante pages.

Ses épaules s'affaissent.

— Ça va prendre toute la journée.

Je scrute les dix premières réponses ; toutes concernent des propriétés, des bâtiments, des biens immobiliers... autant d'histoires sur Mick et moi. J'avale, en les ignorant.

Non... non, non, mes yeux parcourent chaque post. Je continue à scanner.

Deuxième page : *Les avoirs du Black Rose gentleman's club*.

— Clique là.

Je montre l'élégante rose noire tenue entre les dents serrées d'un crâne.

Kiki clique. C'est un tas de statistiques fiscales ennuyeuses. Mon regard se pose sur un petit fil.

Articles connexes : *L'inception du Black Rose*.

Je pointe à nouveau du doigt et Kiki clique.

Je ne sais pas qui finit en premier, mais quand on a fini de lire, elle ferme l'ordinateur portable.

— C'est horrible, lâche Kiki.

Ouais.

Au moins, je sais pourquoi il vend des femmes.

— Il est comme... un gars vraiment honorable, murmuré-je, me sentant comme une puce pour mes couches de déception.

La honte que j'avais retenue s'infiltre dans chaque pore.

— Ouais... un gars vraiment riche, sexy, honorable avec un passé tragique.

Kiki me lance un regard perçant.

— Presque aussi tragique que le tien.

Presque.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Kiki me dépose sur le trottoir. Je lui fais un signe de la main, et elle lève son portable. *Envoie-moi un message*, dit son geste. Nos révélations tourbillonnent entre nous comme une fumée invisible. J'acquiesce et me tourne vers les marches en béton.

Je suis sur le point d'aller voir Mick quand je reçois un message de Thorn.

Thorn : *Tu obtiens un laissez-passer sur les danses en raison de ce qui s'est passé avec Mick. C'est ton seul bonus. Tu me suis ? Ce soir, Faren.*

Je me mordille la lèvre inférieure pendant que je tape ma réponse.

Moi : *Oui, je serai là.*

Je ne demande rien sur Ronnie. Je dois accepter que Thorn comprenne que Ronnie me terrifie, que son saccage de mon appartement est sa nouvelle carte de visite. Thorn n'est pas sans cœur, il est déterminé.

Je ne sais pas ce qui est le plus dangereux.

Je dois parler à Mick des clubs de strip-tease et garder mon secret un peu plus longtemps.

Quand on aura éteint ce feu entre nous, quand il réalisera à quel point je suis innocente, je lui dirai la vérité sur les danses. Après tout, je ne peux pas garder ce secret bien longtemps.

Il ne voudra pas garder une vierge naïve de toute façon. Il la prendra et s'enfuira.

Je compte là-dessus. Mick est tendre avec qui il croit connaître, pas avec qui je suis vraiment.

J'inspire profondément à l'idée qu'un homme riche et expérimenté s'installe avec une fille malade en phase terminale qui lui donne sa virginité en se frottant aux genoux d'hommes étranges.

Je pense à ce que j'ai appris sur Google. La nature protectrice de Mick a plus de sens maintenant.

Beaucoup plus.

Je ne sais pas où ça nous mène. Je sais ce qui se serait passé si Tagger n'avait pas fait irruption. Mick m'avait eu exactement là où il voulait. J'étais exactement là où je voulais être.

Puis le destin s'est inséré.

Je pousse la porte vitrée du commissariat de police de Seattle, la direction réfléchit vers moi, *Ouest*.

Un cheval hennit avec un flic sur son dos alors que j'entre dans le vieux bâtiment en pierre et que je scrute mon environnement. Mon corps est ultrasensible à cause du choc du Taser. Je suis certaine que cela s'est dangereusement combiné avec ma maladie.

Je mets cette pensée de côté pour y réfléchir plus tard.

Je me dirige vers le bureau de la réception et reste là pendant qu'un policier tape quelque chose.

— Oui ? demande-t-il sans lever les yeux.

Je me sens sexiste de penser que c'est bizarre qu'un homme travaille à la réception au lieu d'une femme.

— Je suis ici pour voir Jared McKenna.

Mes yeux parcourent l'immense espace bruyant.

Il arrête de taper et me regarde, me regarde vraiment.

— Vous êtes Faren Mitchell.

— Oui.

Comment sait-il qui je suis ?

Rien de tout cela ne semble bon.

L'officier Ferric se lève et fait le tour du bureau semi-courbé à hauteur de poitrine. Il me jette un coup d'œil.

— Suivez-moi.

Je ne le fais pas.

Il est à dix pas avant de le remarquer.

— Mlle Mitchell ?

Ses sourcils se lèvent sous une ligne qui s'efface devant des touffes de cheveux blonds comme de l'eau de vaisselle.

Je mets mes mains sur mes hanches.

— Disons que ma confiance en la protection de la police a été ébranlée.

Je n'ai plus peur de chaque chose dans ma vie. Je veux découvrir tout ce que je peux sur Tagger. Ce qui se passe entre lui et Mick... voir Mick.

Je peux dire qu'il réfléchit aux mots à utiliser.

— C'est de ça qu'il s'agit, répond l'officier Ferric.

Je croise les bras. Je n'ai pas le temps pour ça, l'horloge de ma vie tourne. J'ai puisé dans mes vacances à la clinique et Sue s'occupe de ma

demande de dernière minute pour un jour de congé personnel. Je dois *faire* des danses ce soir et je n'ai pas vu ma mère depuis deux jours.

Mon monde s'effiloche, une lente spirale de chaos s'installe pour la durée. Mes émotions bouillonnent juste sous la surface. Être à nouveau sous l'œil du public ne fait qu'empirer les choses.

— Ok, soufflé-je.

Au moins, je peux voir Mick.

Nous passons une porte que son doigt tient ouverte pour moi et je la franchis.

Parmi les rangées de bureaux, mon regard se pose sur Tagger et je ralentis. Je ne peux pas ignorer l'association instantanée de Tagger et du Taser. Les T sont liés par une connexion subconsciente.

L'adrénaline se répand dans mon corps avec une intensité étourdissante, et je recule lorsque les petits yeux verts de Tagger me fixent.

Je trouve du réconfort dans l'ombre d'un bleu sur sa mâchoire. Celui que Mick a mis là parce qu'il m'a touché.

— Mlle Mitchell ?

Tagger s'adresse à moi. Et je peux presque sentir Ferric derrière moi quand il cesse de respirer.

Je n'essaie même pas d'être polie. Tagger envoie une vague sur l'eau de ma tourmente émotionnelle à peine dissimulée et il est rayé de la liste des civilités. Il a tellement dépassé les bornes que je ne sais pas par où commencer.

— Où est Mick ?

Tagger est assis sur le coin de son bureau, une longue jambe pendante sur le bord.

— Il a pris un avocat.

Mick n'est pas là. J'étouffe ma déception.

— Pourquoi... Il n'a rien fait de mal.

La culpabilité que j'éprouve à l'idée de cataloguer Mick m'encourage à continuer.

— Vous avez besoin de la victime supposée pour accuser quelqu'un, non ?

Ils ne peuvent pas juste clouer Mick au pilori parce qu'il le veut. *Le peuvent-ils ?*

Tagger incline la tête, mes yeux continuent de se fixer sur la tache sombre près de son menton.

— C'est vrai... mais ça ressemblait à une agression de mon point de vue, Mlle Mitchell. Et nous sommes ici pour protéger la victime, même si elle ne pense pas en avoir besoin.

Ses yeux tiennent les miens.

Je vois la taille de ses mains. J'avais oublié jusqu'à cet instant de quoi elles avaient l'air sur la poignée du Taser.

Les dommages que ces mains pourraient faire à quelqu'un qu'il souhaitait mettre en danger.

Protéger et servir, mon cul.

Je lèche mes lèvres sèches, et son regard se porte sur le mouvement.

— C'était consensuel, Tagger.

— Détective, corrige-t-il.

La condamnation remplit son regard comme de l'eau saumâtre .

Je pense au fait que Mick ne se soucie pas des titres. La chose même dont Tagger accusait Mick - être arrogant et distant - devient plus flagrante comme défaut de caractère.

Je croise les bras.

— Donc Mick a pris un avocat à cause de la brutalité policière.

Mes yeux ne s'éloignent pas, mais le transpercent de mon accusation.

— Comment le savez-vous ?

Le mépris de son expression me frappe de rejet.

— C'est lui qui *m'a* frappé, Mlle Mitchell.

— Donc vous nous avez donné à tous les deux le zap ?

Justifie ça. Mes doigts mordent dans mes bras croisés.

Ses yeux se baissent. Quand ils se lèvent, ils sont remplis d'une inquiétude artificielle.

— Vous vous êtes mis en travers du chemin. Ce n'était pas intentionnel.

Je ne crois pas une seconde que ma sécurité ait été une considération.

— C'est ce que vous vous dites. Mais rappelez-vous, vous avez posé vos mains sur moi... et de votre propre aveu, vous êtes au courant de mon histoire. Je n'ai pas besoin d'un autre épisode violent dans ma vie.

Ma courte vie.

La glace s'insinue dans son expression. Le peu de vert dans ses yeux se transforme en taches d'acier émeraude durci tandis qu'il me fixe.

— Tagger, le met en garde Ferric.

Tagger se frotte le visage, cachant son expression mais incapable d'en effacer le souvenir.

— J'étais sur le point de vous contacter.

Je peux voir qu'il essaie de retrouver son calme.

Échec épique.

— Ouais, j'ai adoré me réveiller dans la cellule.

Il expire difficilement.

— Vous ne méritiez pas ça.

Je secoue la tête. Mon appartement est complètement détruit, mon futur amant et moi avons été électrocutés, et je me suis réveillée dans une cellule pour criminels. Tagger ne comprend pas, et je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

En fin de compte, le plus grand vol est celui de mon temps.

Il lève les yeux vers moi et je me penche sur son visage, puisant mon courage je ne sais où.

Eh bien, oui, je le fais. *Rien à perdre.*

— Mon appartement est détruit, vos suppositions m'ont fait atterrir en prison - inconsciente - et maintenant le monde va creuser pour savoir ce qui s'est passé.

J'essaie de desserrer les boules serrées de mes poings, et elles ne bougent pas. Même ma mauvaise main est comme de la pierre.

— C'est scellé, vous étiez mineure, répond doucement Tagger.

Imperturbable.

Je me redresse et je ris. On dirait du verre cassé.

— Oh ouais, ça va empêcher tout le monde de le découvrir.

Mon nom n'est pas sur Google, juste tout ce qui m'identifie. Je l'enflamme avec mon regard.

— Tout le monde le saura.

— La police de Seattle est désolée pour cette interruption involontaire de votre vie.

Je le regarde fixement.

— Peut-être qu'ils le sont... mais pas *vous*. Mick et moi sommes ensemble, et vous ne pouvez pas le supporter. Alors maintenant je dois aussi payer le prix.

Je me penche près de lui et il reste immobile. Je plante ma main à côté de sa jambe et je peux sentir les yeux des autres officiers sur nous comme un poids.

— Pas vrai ?

La colère réchauffe ses yeux et je sais que j'ai touché la cible.

Tagger pose durement sa main à côté de la mienne. L'énergie de sa rage mijote à travers l'épaisseur du cheveu qui nous sépare.

— Oui, siffle-t-il si doucement que je suis la seule à l'entendre.

Je m'éloigne, sans jamais lâcher son regard, comme si nous étions des adversaires sur un ring de boxe.

Je me fiche que vingt autres flics regardent, celui-là m'inquiète.

Je me retourne et je sors de là. Je n'ai pas pu voir Mick finalement.

Ferric ne suit pas.

Les yeux du détective Jake Tagger ne me quittent jamais, je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'ils sont là.

La haine s'abat sur mon dos.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Moi : *Il faut qu'on parle.*

Mick : *Oui... quand ?*

Moi : *Maintenant ?*

Il ne peut pas sentir ma supplication par texto. Mais c'est là, et je me déteste pour ça.

J'attends une réponse pendant cinq minutes et je soupire.

Oublie ça.

Je mets le portable dans ma poche et passe ma main droite sur ma main gauche tout en regardant fixement.

Je tempête depuis le poste de police jusqu'à mon appartement. Je me lance dans les cinq étages d'escaliers parce qu'une pancarte manuscrite Hors service est collée sur le monte-charge.

Les chiffres.

Une nouvelle porte m'accueille. Je sors ma clé, la glisse dans la serrure, et la tourne. Je pousse un soupir de dégoût. Humphrey n'a même pas pu acheter une nouvelle serrure pour la porte ! *Des oursins dans les poches.* Totalement non sécurisé.

J'ouvre la porte, anticipant une nuit à remplir d'énormes sacs noirs avec des cadres cassés, des lampes, des bibelots et ma bouilloire.

Au lieu de cela, je regarde autour de moi avec émerveillement. Chaque surface brille. Tout ce qui était cassé a disparu, et des remplaçants occupent l'espace.

Je me déplace vers la cuisinière comme dans un rêve et je vois une nouvelle bouilloire, une réplique de celle que j'ai perdue, à sa place habituelle dans le coin arrière gauche de la cuisinière.

Qui a fait ça ?

Mick.

Je sursaute quand je reçois son message.

Mick : *Tu es chez toi ?*

Est-ce que tu as... fait ça ? tapé-je rapidement.

Je cours jusqu'à ma chambre, j'ouvre le placard et je fonds en larmes.

Mon armoire déborde de nouveaux vêtements. Je fais l'inventaire des blouses colorées et des pantalons assortis qui se trouvent au bout de ma tringle.

Tous les dessins animés imprimés jamais réalisés me piquent les yeux avec leurs couleurs primaires, et j'étreins le vêtement, pressant mon visage contre la douceur du linge.

Mon portable vibre.

Je regarde l'écran.

Un seul mot. La seule réponse qui compte.

Oui.

Je mets mon portable contre ma poitrine et laisse retomber ma tête.

Pour une fois, mes larmes sont heureuses.

J'avais tellement besoin de quelque chose de bon.

*



Moi : *Tu peux venir ?*

Je suis devenu celle qui poursuit.

Mick : *Je suis avec mon équipe juridique. Quand j'aurai fini ici, je viendrai. Si tu es d'accord pour le moment, on peut se faire une journée demain. Je peux partir si tu as besoin de moi maintenant. Je suis plus désolé que je ne peux le dire.*

Pour la révélation du club de strip-tease, je suppose.

Mes doigts survolent les touches.

Moi : *Pas d'excuses.*

Mais la déception me tue.

Puis une pensée transperce mon apitoiement. *Danses.*

Encore un seul mot. Malheureusement, il ne provoque pas de larmes de joie.

Encore une fois.

Je ne peux pas m'attendre à ce qu'il vienne en courant. Je parie que ses publicitaires s'arrachent les cheveux. Je vais devoir me contenter de demain, même si j'ai mal pour lui maintenant.

Je regarde mon appartement rénové et je crois que je lui dois la vérité.

Je ne sais pas si je suis assez courageuse pour lui dire.

*



Toutes mes tenues pour les danses sont chez Mick, dans le sac.

Je n'ai rien.

Je me tourne, regardant dans mon armoire remplie de nouvelles choses.

Mes épaules se voûtent quand je réalise que je dois cannibaliser quelque chose de beau qu'il m'a offert pour passer ma dernière nuit.

Je regarde fixement dans les profondeurs du placard. J'ai dépassé l'introspection mais je suis malade de mes choix.

Je sais que Mick ne voudra pas de moi s'il le sait.

Je suis une fille morte-vivante qui se déshabille pour les hommes. J'aime à imaginer qu'il verrait mon combat désespéré pour payer les soins de ma mère, pour que les derniers moments de ma vie comptent.

Cependant, je ne sais pas si quelqu'un est assez altruiste pour les transgressions que je continue à accumuler.

Je ne demande pas l'aide de Mick parce que je suis une lâche. J'ai peur de sa réponse, j'ai peur de perdre ma chance d'avoir la seule chose que je veux pour moi. C'est égoïste.

C'est réel.

Je prends des respirations profondes et régulières. Je recentre mes pensées sur ma mère, son bien-être.

Je redresse ma colonne vertébrale et me dirige vers le placard, en jetant mon portable sur le lit. Je pousse tout et je vois quelque chose qui fait bégayer mon cœur.

C'est un magnifique tissu doré et argenté qui scintille en se drapant sur le cintre. Les perles à l'ourlet attirent mon regard, et je pense au moment où le bout des doigts de Mick a effleuré l'ourlet de ma robe dans la limousine. Je ravale le souvenir - ça semble être il y a une éternité.

J'ai l'impression que c'était hier.

Je passe mes doigts sur la matière soyeuse, ornée d'un motif hachuré de minuscules fils d'or et d'argent. C'est vraiment trop classe pour ce que je suis sur le point de faire, mais si je porte quelque chose que Mick a choisi, peut-être que je peux le garder avec moi ce soir, comme une graine de bonté dans le jardin affreux de mes choix. C'est un mensonge auquel je m'accroche sans me plaindre.

J'en ai besoin pour survivre.

La robe ne résiste pas lorsque je la fais glisser du cintre en bois. J'attrape une paire d'escarpins dans la nouvelle sélection.

Je repère la taille sur la semelle.

Je regarde tout ce qu'il y a dans le placard. Tout est à ma taille.

C'est la raison pour laquelle Mick est si étonnant.

Il contrôle les grandes choses, et ne rate jamais les petites.

J'enlève la tenue que j'ai empruntée à Kiki et je vais dans ma salle de bains.

J'ouvre la porte, et un nouveau miroir m'accueille. Mon reflet brisé est un souvenir fragmenté.

Je ne gaspille pas mes larmes sous la douche. Au lieu de cela, je me concentre sur ce que ce sera de ne plus jamais faire une autre danse.

Le fait de sourire et de le supporter prend un tout nouveau sens.

*



Je mets mon masque alors que je monte dans l'ascenseur pour ma dernière danse. Je prends des respirations stabilisantes pendant qu'il monte et s'arrête en douceur au quatorzième étage.

Je regarde les boutons de l'ascenseur et je remarque qu'il n'y a pas de treizième étage.

Je ne pense pas à la chance. Je pense au choix.

Je sors de l'ascenseur dans une salle de bal. Les premiers yeux de l'homme qui me regardent sont ceux de Jay. Le soulagement me traverse, bien que je ne l'embrasse pas.

Je sais ce qui arrive à l'espoir.

Thorn s'avance, ressemblant à un serpent finement enroulé. Je ne suis pas là pour l'embêter, il m'a donné deux pauses.

Ses yeux rencontrent les miens.

— Tu appartiens à Jay, Faren.

Je cligne des yeux vers Jay, et la chaleur que j'ai vue dans son regard dans le passé a été remplacée par quelque chose d'autre.

Jay sourit.

— La propriété représente neuf dixièmes des droits, Faren.

Je regarde Thorn, qui n'a pas l'air ravi, puis Jay, et je réalise de quoi ils parlent.

Possession.

*

image

Je ne peux pas arrêter de trembler. J'ai l'impression que je vais me briser et m'envoler. Thorn me tire par le poignet à l'intérieur de son bureau pendant que Jay attend que nous ... réconciliions notre *arrangement*.

— Faren, commence Thorn.

Je me retourne vers lui.

Il lève les mains pour parer à la tirade qu'il sait à venir.

Je réalise que je suis devenue bêtement courageuse avec Thorn, nos secrets faisant de nous des alliés malgré nous.

— Tu m'as dit non pour Ron, et j'ai compris, vraiment. Celui-ci est prêt à aller jusqu'au bout. Il paiera ta dette envers Ron et les extras, tant qu'il aura tous les extras.

Chaque extra... comme voir mon visage.

— Et mon identité, Thorn !

L'ultime supplément.

Thorn s'approche, et je me rappelle à quel point il est effrayant.

Je recule d'un pas.

Il s'arrête avant de m'atteindre et pose ses grandes mains sur ses hanches.

— Quoi ?

Ses yeux cherchent les miens.

— Je sais que je ne devrais pas me soucier de tes problèmes, mais tu t'en prends à mon pote.

— Ce n'est pas ton pote, crachai-je.

Thorn acquiesce, en se frottant le visage avec sa main.

— Si, il l'est.

Ses yeux restent sur les miens.

— Si Jay n'attendait pas dehors, je jouerais au confesseur.

Je croise les bras et le regarde fixement. Jay peut attendre.

— Donne-moi quelque chose avant que je trompe Mick avec cette danse.

Les yeux de Thorn se posent sur les miens.

— Tu as l'impression de tromper Mick ?

Mon soupir sonne comme un sanglot.

— Bon sang, oui.

Aucune de mes justifications ne fonctionne plus. Elles sont comme des aiguilles de doute, une acupuncture émotionnelle qui a mal tournée.

— Alors pourquoi tu fais des danses ?

— Ma mère, chuchoté-je. Pourquoi *tu* le trompes ?

— Je lui suis redevable, admet Thorn.

— Attends une seconde.

Je m'avance vers lui, et maintenant Thorn semble acculé. Je le pointe du doigt.

— Tu fais des lap dance dans son dos parce que tu lui dois quelque chose ?

Un rire incrédule s'échappe de mes lèvres.

Thorn fait un hochement de tête raide, aussi misérable qu'un bâtard sans émotion comme lui peut l'être.

— Comment ? demandé-je.

— Quelle est l'histoire de ta mère ?

Son expression est neutre, mais il a clairement l'intention d'échanger des informations.

Je regarde mes pieds.

— Tu sais pour ma mère.

Je lève la tête et le vois hocher la sienne.

— Eh bien, ses soins... c'est... je devais cinquante mille.

Thorn siffle et je continue.

— Maintenant c'est dix.

Il s'éclaircit la gorge, en faisant du calcul mental.

— Donc une danse de plus aux enchères, et elle est remboursée.

Il hausse les épaules.

— Pourquoi tu ne peux pas juste faire des paiements ? Tu n'avais pas à faire les danses.

Je secoue la tête.

— Ça ne marche pas comme ça. Si la dette dépasse un certain nombre magique... ils la transfèrent dans un hospice.

Le visage de Thorn se crispe.

— Je suis au courant de la merde de l'État.

Plus de silence.

— Donc tu paies la dette de maman, puis tu en as fini avec les danses.

Je hoche la tête.

— Je devrais peut-être continuer à travailler à la barre.

Aussi longtemps que je le peux.

Thorn regarde ma main.

— Et ta main foutue ?

Je réprime un sanglot en hoquetant.

Thorn baisse les yeux, luttant pour maintenir ses émotions mais ayant l'air en conflit.

— Désolé, c'est juste que...

Je n'ai même pas la latitude émotionnelle d'être heureuse de son malaise, je suis trop tendue.

— J'utilise mon poignet et je tourne avec la dominante.

J'attends pendant qu'il réfléchit à mes mots. Finalement, il ouvre la bouche.

— Mick m'a sauvé.

Mes connaissances grâce à ma lecture me frappe, et soudain je connais son rôle dans tout ce misérable scénario.

Tyson Marius Simon.

— C'est toi, lâché-je à voix basse, en rassemblant les pièces du puzzle.

Thorn acquiesce.

— Je n'ai pas pu la sauver, mais j'ai essayé.

Il gratte une paume sur sa calotte de cheveux.

— Après ma sortie de prison pour homicide involontaire, Mick m'a donné le Black Rose. Ça a été un honneur.

Ses yeux sombres sont fixés sur les miens, et je ne détourne pas le regard.

— Et tu t'en occupes depuis, supposé-je.

Thorn acquiesce à nouveau.

— C'est vrai, mais j'ai ma fierté. Mick a payé pour tout ce que je possède. Il m'a offert des trucs chers : la voiture, mon appartement, mes vêtements, le diplôme de commerce.

Il voit ma surprise et ricane un peu.

— Ouais, on me le dit souvent. Je parle durement... bon sang, je suis un dur.

Ouais. Je ne dis pas mon désaccord à voix haute. Je n'ai jamais douté qu'il était intelligent. Pas une seule fois. C'est l'une des parties les plus dangereuses chez lui.

— Je pense que je dois à Mick environ cinq cent mille dollars, plus ou moins. Les filles ont leur part du gâteau, et moi la mienne.

Il joint les doigts pour faire le signe de l'argent, son pouce effleurant l'intérieur de ses doigts d'avant en arrière.

— Donc on trompe Mick tous les deux, mais pour des raisons différentes.

— Je ne suis pas à l'aise avec ça, mais une fois que ce sera fait, je le rembourserai. Même s'il a l'impression qu'il me doit quelque chose.

Je regarde Thorn et vois quelqu'un de différent de l'homme qui m'a fait auditionner sur ses genoux. Il a un étrange code d'honneur.

Si ce n'est pas le mien, est-ce encore honorable ? Je ne suis pas en mesure de juger.

— Il te doit bien ça, lâché-je.

Les sourcils de Thorn se lèvent.

— Tu as tué le meurtrier de sa sœur.

Le visage de Thorn est traversé par de nombreuses émotions et se fixe finalement sur la résignation.

— Je ne peux pas la ramener.

Le désespoir s'immisce là où l'indifférence était quelques instants auparavant.

— Non.

Je secoue la tête, et mes cheveux glissent sur mes épaules.

— Mais c'est une sorte de justice.

Je ne pense qu'à Ronnie.

Thorn secoue la tête.

— Vengeance.

Ça aussi.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com



Les autres danseuses sont dans leurs pièces, et j'ai échappé de justesse à Ronnie par un moindre mal.

Mais pas cette danse.

Jay est aussi beau qu'on puisse l'être, et ça ne devrait pas être une corvée pour moi de le monter.

Mais ça l'est. Sa bonne mine et sa volonté de payer ne rendent pas les choses plus faciles.

J'admets qu'il est meilleur que les autres, des hommes âgés et fatigués menant une vie sinistre et cherchant la jeunesse à travers les cuisses d'une femme de moins de la moitié de leur âge.

Je l'enjambe doucement. L'élancement de la douleur à l'intérieur de ma cuisse étant sommairement ignoré, je me glisse entre les bras de la chaise.

Ses yeux regardent les miens à travers le masque. Ma chair est chaude, et le contour pointu entaille ma peau, me donnant une expression furieuse lorsque je l'enlève après ma nuit horrible.

Je pose mes mains sur ses épaules nues. J'ordonne inconsciemment à ma mauvaise main d'embrasser l'endroit où son épaule musclée se courbe en bras, mais mon autre main s'agrippe avec une parfaite dextérité. Je me balance de haut en bas comme un bouchon dans une mer sans courant.

Jay devient dur quand je fais un arc contre son sexe, et il gémit.

Sa main se dirige vers le décolleté de ma robe et l'écarte. Mon sein nu se déverse avec coopération dans sa paume.

Je renverse la tête en arrière tandis que son pouce travaille mon téton en un galet de chair durcie. Je pense à Mick. Je peux le faire si je prétends que c'est lui.

Je peux faire n'importe quoi pour lui.

Cette réalisation nage dans mon esprit comme un fil tiré, défaisant mon cerveau.

J'arrête de penser à ce que Mick fait en mémoire de sa sœur décédée.

J'ai cessé de penser à ce que je voulais de plus de lui que de prendre le dernier lambeau de mon innocence.

Mon esprit passe rapidement sur ma mort sans visage, sur l'existence de ma mère qui est pire que la véritable absence de mort.

Je me concentre sur les mains de Jay sur mon corps, en prétendant que ce sont celles de Mick.

*

image

Ma robe pend à ma taille comme une mince bouée de tissu scintillant. Elle me démange alors que je me balance intensément contre l'érection de Jay, ses deux mains tiennent mes seins.

— Assieds-toi, ordonne Jay, les yeux assombris.

Je me lève, je ne me balance plus.

— Penche-toi en avant.

Il écarte mes jambes d'un coup, et ma lèvre tremble.

Fais-le, juste fais-le.

Mon string n'offre rien de plus qu'une suggestion de matière alors que l'air s'empare de mes plis, chuchotant sa liberté.

Je me tiens ouverte et exposée au-dessus de lui. Jay entoure mes poignets de ses grosses mains et me fait avancer d'un coup sec. Je crie de surprise.

Je tombe en avant, et il fait jaillir son sexe aussi vite. Il le centre sous mon entrée, et je ne peux penser à rien d'autre qu'il sera en moi avant que je puisse réagir, avant que je puisse faire quoi que ce soit pour l'arrêter.

— Ne fais pas ça, murmuré-je à travers des larmes instantanées de violation.

Les mots sonnent comme le plaidoyer qu'ils sont. Je n'ai jamais pensé qu'il profiterait de moi.

Mes poignets se tendent contre sa prise, mais il est tellement plus grand, plus fort.

Je ne veux pas que ma virginité soit prise de cette façon. J'ai un plan, et ce n'est pas Jay.

C'est Mick. Ça a toujours été lui.

Il pose une main sur le bas de mon dos, sa chair nue contre la mienne, et appuie dessus. Son pénis passe entre mes fesses, et il glisse contre l'entrée de mon dos sans me pénétrer.

Je panique, mon poignet libre appuie sur le dossier de la chaise, et il serre plus fort, me retenant captive.

Il se déplace contre mes parties les plus intimes, et mon fantasme sur Mick de tout à l'heure l'aide.

Mon humidité permet à Jay de bouger sans être dérangé.

Il ne me pénètre pas. Il se sert de la cavité serrée de mes fesses pour glisser, ce qui provoque une friction éreintante.

Je gémis de dégoût, fermant les yeux et me débattant contre lui alors qu'il me prend en dehors de mon corps.

Jay relâche mon autre poignet, et je m'allonge contre lui comme un cadavre. Ses mains caressent mes fesses, et le rythme de son pénis s'accélère.

J'ai l'impression de regarder ce qui arrive à quelqu'un d'autre. Je suis à l'extérieur et je regarde dedans.

— Juste un peu plus, grogne Jay.

La prise brutale de sa main se resserre encore plus, et je me mords ma lèvre jusqu'à la douleur. Son sexe est comme un serpent entre mes fesses.

Ma voix monte, mais je m'accroche au précipice de ma volonté, mes doigts se crispent sur ce dernier péché.

Il donne une dernière poussée vicieuse entre mes fesses, et je pleure au lieu de crier quand il jouit contre mon dos. Des jets chauds recouvrent la belle robe, séchant en un gel répugnant alors que je suis allongée en un tas apathique contre lui.

— Putain ouais, dit Jay.

Il se presse contre mon corps alors que ses hanches ralentissent leur rythme.

Nous restons allongés ensemble pendant quelques secondes alors que sa respiration ralentit.

Il me repousse doucement et étudie mon visage.

Je me balance, luttant contre le vomissement.

— Maintenant, le masque, Faren.

D'une certaine manière, c'est le pire des extras.

Je peux faire semblant quand je porte le masque.

Je ne peux plus. Je l'arrache et le jette sur le côté. Avec une précision inhabituelle, il s'approche de la poubelle et tombe dedans.

Jay regarde mon visage, ses yeux scrutent chaque détail comme s'il le mémorisait. Il lève sa main pour caresser ma mâchoire.

— Si belle.

Je recule, mes yeux vont partout sauf vers lui.

Une expiration s'échappe de moi, expulsant mon dégoût, ma culpabilité et mon déshonneur.

Le bruit perturbe le silence de la pièce que seuls nos souffles brisaient.

Des voix s'écrasent contre la porte. Les sourcils de Jay s'élèvent, se rapprochent et il me lance un regard perçant.

Il y a le bruit de quelqu'un que l'on frappe.

Jay se redresse.

— N'entre pas là-dedans, Mick ! crie Thorn.

Mick.

Mon souffle se bloque. Je n'ai jamais ressenti l'adrénaline comme je le fais en ce moment.

J'essaie de me dégager des genoux de Jay, mais nos vêtements et nos membres sont trop soudés pour un démêlage rapide.

La porte s'ouvre avec fracas et frappe le mur avec un bruit de tonnerre.

Je me tords au niveau du torse et vois Mick furieux, mes fesses nues face à la porte.

Ses yeux s'écarquillent. Mon corps à moitié nu porte une robe qu'il a sans doute choisie en pensant à lui et elle est maintenant souillée par la libération d'un autre homme.

Il n'a plus de costume coûteux ni d'attitude douce.

À la place, il y a une rage qui frise la folie. Il se jette sur nous.

— Faren !

Je ne bouge pas, comme le proverbial cerf pris dans les phares.

Jay est celui qui pense, me jetant par terre alors que le taureau qu'est Mick se précipite sur lui.

Je tombe sur mon postérieur nu et poisseux, les membres projetés dans un désordre peu gracieux.

Mick fonce sur Jay et renverse la chaise. Mick martèle le visage de Jay et je croise le regard de Thorn.

Son œil noir est plus noir que sa peau, et il hausse les épaules de manière impuissante.

— Aide-le !

Thorn secoue la tête comme si Jay le méritait.

Jay me dégoûte, mais Mick va le tuer.

Je le vois maintenant.

Je me lève d'un coup sec comme une somnambule réveillée et je fais des bonds vers Mick. Ma robe s'emmêle dans tous les mauvais endroits, et j'attrape son bras.

— Arrête ! S'il te plaît, Mick, crié-je.

Le visage en sang de Jay se transforme en viande attendrie.

Mick se débarrasse de ma main, s'éloigne de Jay, et vient vers moi.

Je recule, en faisant tourner mes bras alors qu'il s'avance vers moi. Ses articulations sont ensanglantées, la peau déchirée à force de frapper la chair du visage de Jay.

Mes fesses touchent le mur, et il se jette contre moi, ses mains m'encerclant.

— Pourquoi ? me rugit-il au visage.

Son souffle chaud me baigne dans sa colère, et je ressens une terreur extrême. J'ai tellement poussé cet homme qu'il ne lui ressemble plus.

— J'allais te le dire, chuchoté-je contre sa poitrine gonflée.

Sa main claque contre le mur, et ma tête saute à cause de la force du choc.

— Non, c'est faux, lâche-t-il.

Sa voix est si calme, si menaçante que j'en ai le goût sur la langue.

Je le regarde dans les yeux.

— Mick, appelle Thorn.

— Ferme ta gueule, Ty.

Mick lui jette un regard venimeux puis tourne ce regard venimeux vers moi.

— Pourquoi ?

Il a l'air beaucoup plus calme maintenant mais pas moins livide.

Je me tais. Je ne peux pas parler avec l'angoisse dans son regard. Causée par moi.

Il prend une mèche échappée de mes cheveux entre ses doigts.

Puis ses doigts s'enfoncent dans mes cheveux, les tordant fermement. Sa bouche trouve la mienne et me punit avec son baiser. Sa langue me transperce comme elle l'avait fait avec mon intimité.

Profond et inflexible.

Définitif.

Il s'arrache, se détache de moi, et je suis chaque mouvement, le gravant dans ma mémoire.

Mick regarde Thorn avec dégoût, et je regarde Thorn déglutir.

Les yeux sombres de Mick reviennent vers moi. L'accusation outragée nage là où la tendre passion l'avait fait la nuit dernière.

J'entends Jay gémir. Mick et moi l'ignorons comme si nous étions les deux seules personnes au monde.

— Je crois que je t'ai aimé, Faren.

Oh mon dieu.

Je jure que mon cœur s'arrête de battre. Je fais un pas tremblant vers lui, en tendant ma main valide.

Il lève une paume, son regard va vers Jay, battu à quelques pas de là.

Non, Mick, non, non, non, non. Tu te trompes complètement.

Il se tourne vers moi avec un regard dur.

— Mais je pense que tu aimes plus d'autres choses.

Ses yeux balaient la pièce, l'attirail sexuel, effleurent brièvement Thorn, et se posent sur moi.

— Au revoir.

Mick s'essuie la bouche, comme pour effacer notre dernier baiser, et sort.

Je m'enfonce dans le sol, en souhaitant qu'il m'avale.

Je n'aime pas les autres choses.

Je m'en rends compte trop tard.

Seulement lui.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

FIN

[Lire la suite](#)

image

image

*Ne manquez **jamais** une nouvelle publication ! **Souscription :***

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

MARATA EROS NEWS



***Vous aimez la série **TOKEN** ? Veuillez lire ce qui suit pour avoir un extrait d'une autre œuvre de Marata Eros ...

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

NOOSE



Un roman Road Kill MC
Tome 1



Par l'auteur à succès du *New York Times*

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

MARATA EROS



Tous droits réservés.

Copyright © 2016 Marata Eros

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou ont été utilisés de manière fictive et ne doivent pas être considérés comme réels. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou décédées, des événements réels, des lieux ou des organisations est entièrement fortuite.

Ce livre est sous licence pour votre plaisir personnel uniquement. Cet ebook ne peut être revendu ou donné à d'autres personnes. Si vous souhaitez partager ce livre avec une autre personne, veuillez acheter un exemplaire supplémentaire pour chaque destinataire. Si vous lisez ce livre et que vous ne l'avez pas acheté, ou qu'il n'a pas été acheté pour votre seul usage, veuillez retourner chez un détaillant légitime et acheter votre propre exemplaire. Merci de respecter le dur labeur de cet auteur.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Site web de Marata Eros



*Suggestions d'édition fournies par **Red Adept Editing**.*

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Synopsis

image

image

OceanofPDF.com

Prostituées

Un assortiment de derrières délicieux, il y en a pour tous les goûts.

Noose a une passion pour les sucreries qu'il ne veut pas abandonner, et une prostituée qui répond à tous ses besoins.

Faire partie du Road Kill Motorcycle Club n'est pas un choix difficile pour Noose. Ancien Navy Seal et expert en nœuds, il a fait des choix en temps réel dans des circonstances que la plupart des gens ne connaissent pas.

C'est la route mortelle. Les femmes et la liberté sont les avantages de faire partie des un pour cent.

Jusqu'à ce que Rose Christo arrive et mette un frein à son existence de hors-la-loi.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Meurtriers



Rose Christo connaît la mort.

Le meurtre a volé sa sœur, et lui a donné un fils qui n'est pas le sien.

L'amour ne vient pas dans un emballage soigné, il vient sous la forme d'un garçon de cinq ans.

L'amour est emballé dans un homme qui lui arrache le cœur avec une sexualité brutale qui dépouille Rose de son vœu le plus sacré.

Ne jamais compter sur un homme.

Ne jamais aimer.

Jamais.

Lorsque le meurtrier de sa sœur vient réclamer son bien, à qui Rose peut-elle faire confiance ?

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

1



Noose

J'attrape les cheveux de Crystal, en les serrant contre son cuir chevelu, et je la pénètre violemment par derrière.

Elle couine, et j'absorbe le bruit comme un homme affamé.

Les jolies fesses sont toutes les mêmes. Elles veulent être prises.

Je veux prendre.

J'aime y aller par derrière, mais les capotes sont essentielles. Cette chatte a eu plus de membres que je ne peux en compter, et c'est comme baiser un autre homme si tu ne portes pas un imperméable.

Même quand il ne pleut pas.

J'en ai fini avec l'introspection. Je n'ai plus besoin de le faire. Je ne fais que baiser. Je porte une capote pour pouvoir baiser et ne pas penser.

La perfection.

Comme les nœuds que je fais. Comme ceux que j'ai fait pour tuer.

Crystal gémit.

Je pousse plus fort et commence à faire tourner mon sexe en demi-cercle. Elle hurle, son intimité me serrant dans de grandes impulsions profondes.

Mes testicules se préparent à décoller, et je viens, vidant le double baril en plein dans la cible.

Ma tête se penche en arrière, et je pousse une expiration épuisée.

Quand je redescends enfin, je frappe ses fesses serrées et je me retire, en enlevant le caoutchouc usagé et en le faisant rouler en marchant. Je jette la gaine molle dans la poubelle et je me retourne. Elle est toujours là, les seins toujours posés sur la table sur laquelle je l'ai poussée, la chatte toute rose et rebondie.

Déployée pour le prochain gars. Si quelqu'un était assez stupide pour entrer dans ma tanière. J'ai un sourire en coin. Pour sûr, ils ne devraient pas l'être.

J'expire et je passe mes doigts calleux dans mes cheveux, j'ai vraiment envie de fumer.

Je regarde à nouveau la fente de Crystal. C'est une honte quand une chatte parfaitement bonne ne laisse pas échapper de sperme. Je secoue la tête en signe de regret partiel.

On ne peut pas tout avoir.

Sa tête se détache de la table, et elle se déplace sur le côté, sa grande poitrine naturelle roulant en quelque sorte sur la table. Crystal met sa tête dans sa paume, m'étudiant.

J'admire la vue en sautant dans mon jean. Commando. Je trouverai des sous-vêtements quand elle sera partie et que je pourrai prendre une douche. Pour l'instant, je veux juste avoir mon cul couvert et mon flirt post-coïtale.

Je fouille dans le bazar qui se trouve sur le dessus de ma commode cabossée et j'aperçois le paquet de cigarettes sous une paire de sous-vêtements propres.

J'ouvre le couvercle, je donne un coup de poignet au paquet, et trois cigarettes en sortent. J'ouvre mes lèvres et en retire une.

Après avoir refermé le couvercle, je jette le paquet sur la commode. Je sors le briquet de la poche de mon jean et je l'allume. Je place ma main autour de la flamme, je tire la première bouffée puis je lance un anneau de fumée vers la peinture écaillée du plafond grisonnant.

Le soulagement m'envahit. J'ai fini ma journée, c'est le moment de prendre du recul, puis je retourne au travail. Je suis déjà en train de préparer ma journée dans ma tête quand Crystal commence à parler.

J'avais oublié qu'elle était là.

Ses lèvres se pincent. Certaines filles pensent que faire la moue est mignon. *Je* sais que c'est le signal d'une méga-critique potentielle dans mon futur proche.

Ne pas avoir ce bruit.

Elle passe sa main dans ses cheveux blonds décolorés, les gonflant sur le côté qui a été écrasé contre le plateau de la table.

Mes lèvres se plissent. Son effort pour être sexy est en quelque sorte amusant, comme un divertissement gratuit.

— Hé, bébé, laisse-moi rester un moment, lance-t-elle d'une voix qui essaie trop fort pour la douceur de la chambre.

Son doigt traîne sur son sein et tord le téton.

Sympa. Je serre la cigarette entre mes lèvres et secoue la tête.

— Non. Dehors.

Mon pouce se dirige vers la porte de la chambre.

Il s'ensuit une grande moue et un traitement complet de la lèvre inférieure.

— Mais...

Elle se redresse, les seins remuent, et commence à marcher rapidement vers moi.

— Je pensais qu'on pourrait...

— Non, répété-je.

Je jette la cendre vers le cendrier en me dirigeant vers la salle de bain. La plupart des cendres, longues de quelques centimètres, atterrissent dans le fond en verre où il est écrit Road Kill MC. C'est de la propagande, ça ? Le président croit en ce club comme au Saint Graal.

Moi aussi. C'est tout ce qu'il y a pour nous, les un pourcent.

C'est la route. La moto. Et les femmes. Pas toujours dans cet ordre. Je n'ai pas besoin de plus que ça. Je n'en ai jamais eu besoin.

Je me retourne rapidement, et Crystal rebondit sur ma poitrine. Ma main se pose contre le montant de la porte qui mène à la salle de bain.

— Écoute, tu es mignonne.

Je donne un petit coup de menton.

— Mais je ne cherche rien à long terme.

Je soulève mon épaule, soufflant un autre ovale paresseux vers le plafond.

Crystal semble prête à pleurer. Bon sang.

Je mets ma cigarette dans le cendrier, en l'écrasant en deux. Des spirales de fumée s'élèvent. J'attrape mon portefeuille sur la table de nuit à côté de la porte, j'en sors deux billets de 20 et un de 10.

Je les pousse vers Crystal.

— Va t'acheter quelque chose de sexy. Quelque chose qui montre des seins et des fesses.

Les filles aiment faire du shopping. *Comment elles appellent ça ? Oh oui, la thérapie par le shopping.*

Elle prend l'argent, le regarde une seconde, puis me le jette à la figure.

— Je ne suis pas une pute !

Je grimace. Les billets verts flottent sur le tapis usé. *Agir comme une pute, ressembler à une pute...*

— Tu es un joli petit cul. Et tu *étais* amour.

Pas tant que ça maintenant.

— Mais il est temps pour toi d'y aller.

Son visage rougit.

— T'es un connard, Noose.

On m'a traité de pire.

J'entre dans la salle de bain. Je ne regarde pas le joli cul qui ramasse l'argent froissé.

Je ferme la porte d'un coup de pied derrière moi et je tourne le robinet d'un coup sec.

Quand toute la salle de bain est pleine de vapeur, je vais sous la douche.

Elle sera partie quand je sortirai.

Elles le font toujours.

*



J'aurais dû faire mes séries avant de me doucher.

Mais il n'était pas question que Crystal reste dans le coin pendant que je m'entraîne.

Ce soir, je vais faire des pompes, des torsades et des burpées jusqu'à la fin des temps.

Il y a toujours le punching-ball. Personne ne l'utilise jamais quand je viens. Mes poings vont me fatiguer.

Putain d'insomnie. L'heure des fantômes est officiellement à moi. Elle m'appartient.

Je l'avais aussi en Afghanistan. On ne peut pas dormir quand on sait que quelqu'un pourrait vous tuer.

Ou vous devrez peut-être être celui qui tue.

Je me déplace dans le club avec beaucoup de discrétion, compte tenu de ma taille. C'est en partie pourquoi je n'ai jamais été un *juniper* dans l'armée. Les grands gars se font vite avoir.

Un mâle d'un mètre quatre-vingt-quinze et de cent kilos a tout le potentiel pour se faire repérer. "Plus ils sont gros, plus la chute sera rapide" a une nouvelle signification avec un parachute.

C'est pourquoi les assassinats manuels sont tellement plus attrayants.

Des nœuds.

Quand je suis stressé, c'est mon esprit qui les fait. Mes mains sont impatientes de sentir des cordes sous le bout de mes doigts - le genre abrasif

ou le nouveau style lisse qui se noue plus vite que mon esprit ne peut le penser.

Je passe la cuisine, un nœud de pendu enveloppant mes pensées. La boucle est parfaitement symétrique, s'enroulant et s'enroulant jusqu'à ce qu'il y ait une petite boucle, puis je tire à travers...

— Noose !

Une main rugueuse me tape dans le dos, et je fronce les sourcils. *J'avais ce nœud*. Mon préféré. D'où l'homonyme avec mon nom qui signifie nœud coulant, je suppose.

Mon équipe saurait pourquoi, même si les gars du club ne le savent pas. Ils ont probablement l'impression que c'est un nom de dur ou que c'est cool.

Ce n'est pas le cas. Le nœud coulant a un sens. Mais pour ceux d'entre nous qui ont combattu côte à côte, on ne parle pas de ces conneries évidentes.

C'était juste un autre temps.

Je fais un large sourire. Beaucoup d'entre nous, les frères, ont des noms similaires.

Prenez Snare, le gars qui vient de poser sa main sur moi. Il se sort de ces pièges, ça passe de justesse, les travaux. Ce mec a neuf vies.

Pas comme un chat, cependant.

Il lève son poing, et je frappe mes jointures avec les siennes.

— Salut, mec.

— J'ai vu Crystal partir d'ici en trombe.

Ses yeux, d'un bleu si pâle qu'ils sont de la couleur de l'eau gelée, ont de l'humour. Snare fait environ dix centimètres de moins que moi, mais il est bâti comme une maison en briques.

Je hausse les épaules à ses paroles.

— Comment était-elle ?

Il a le regard fuyant. Il pense probablement au plateau de chattes qui se pavane toujours devant nous. Il n'a pas encore goûté au hors d'œuvre de Crystal.

Je hausse les épaules.

— Comme les autres.

Ses sourcils s'agitent en signe de surprise. Snare a un peu d'amérindien en lui. Ses cheveux sont d'un noir de jais. Les Blancs ne peuvent pas avoir des cheveux aussi noirs sans aide. Le mélange d'yeux bleus clairs et de cheveux noirs est frappant, c'est ce que les dames semblent penser.

Mes cheveux sont merdiques. Ils n'arrivent pas à se décider entre le brun et le blond. Ça n'a pas d'importance, je garde les côtés courts et le dessus long. Quand ils me gênent, je les attache.

Comme je suis sur la moto la plupart du temps, ils sont presque toujours attachés.

J'ai même une petite attache invisible pour la barbe. Je la garde longue et carrée. Elle est plus foncée que les cheveux sur ma tête, avec une touche de roux. Le mois dernier, un joli petit cul m'a demandé si j'étais écossais.

Je n'en ai pas la moindre idée.

Je suppose que je suis américain, pour ce que ça vaut.

Je suis un bâtard fou, je lui ai répondu. Puis je me suis déchaîné sur son intimité. Ça a vite fait taire les questions. Juste beaucoup de gémissements et de bazar après.

C'est comme ça que je l'aime. Ne me demandez pas d'histoire.

— Allez, Noose, elle est toujours en train de se languir de toi. Je n'ai pas eu d'ouverture avec elle.

Je glousse.

— Bon choix de mots, mon frère.

Il écarte ses bras musclés.

— Pas juste un autre joli visage.

Snare fait un clin d'œil.

Son visage n'est pas beau à voir. Snare a été blessé et a failli perdre son globe oculaire. Le tissu cicatriciel tordu coupe en deux un sourcil, manque de peu son œil, et se déplace en une ligne crochue qui se termine à la fente de son menton.

Certaines filles sont timides avec Snare.

Je pense que les cicatrices ajoutent du caractère, cependant. Ça lui donne l'air d'un dur, ce qui, en retour, fait flipper les filles. *Le truc de l'amour et de la haine. Pas mal pour le plumard.*

J'expire.

— Crystal ne se languit pas. Elle se plaint.

— Maintenant, qui est le poète et ne le sait pas ? demande Snare.

Ses yeux glacials s'élargissent.

Je lui fais un doigt d'honneur.

— Abruti.

Il acquiesce.

— Ouaip. Mais glisse un mot en ma faveur quand même.

Je fais un sourire en coin.

— Je ne pense pas que Crystal va tenir compte de ce que je pourrais dire après notre interlude.

Snare siffle, en marchant dehors avec moi.

La lumière brillante du soleil me frappe au visage, et je sors mes lunettes de soleil. Elles sont haut de gamme et polarisées. Je n'aime pas les reflets quand je roule.

Je les fais glisser sur mon visage, adorant l'anticipation du ruban d'asphalte noir grand ouvert.

— Interlude ? demande-t-il, incrédule.

Je lève une main et je l'agite dans tous les sens.

— Serrage pelvien, coup de hanche, largage...

Snare grogne.

— Tu t'es déjà fait quelqu'un deux fois, Noose ?

Je lui lance un regard derrière mes lunettes noires.

— Nah.

— Je m'en doutais.

Notre attention se tourne vers nos véhicules. Les parebrises brillent au soleil comme des yeux endormis qui clignent.

— Allons-y, dis-je.

Snare n'a pas besoin d'une autre invitation.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

2



Rose

C'est ma pause.

J'ai le droit de regarder mes SMS. Je dois le faire.

Charlie m'enverra des photos. Il le fait toujours. *Cet ange.*

Je traverse la salle de repos, ma hanche heurtant le comptoir de la petite kitchenette.

Je grimace mais je ne le remarque pas. Un signal sonore retentit, et une image remplit l'écran de mon portable.

C'est une tour de Lego. Une œuvre d'art parfaite et brillante.

Pour un enfant de cinq ans.

Je souris comme si je venais de voir un Picasso original. L'amour gonfle ma poitrine, et la fierté la serre.

Il s'en est si bien sorti.

— Salut, Rose me salue une des autres guichetières.

— Salut, Naomi, réponds-je distraitement.

Je remets en arrière une mèche de cheveux égarés qui s'est détachée de mon chignon. Je n'ai d'yeux que pour la nouvelle petite création que mon garçon a faite pendant sa première semaine de maternelle.

Mon cœur bat la chamade. J'ai pleuré des litres de larmes la semaine dernière quand j'ai dû l'y laisser. Ma tristesse était mauvaise.

Je suppose que toutes les mères se sentent comme ça. Je n'en suis pas sûre. Je ne suis pas vraiment une mère.

Je suis une tante.

Mais sa vraie mère est morte. Donc je vais devoir prendre sa place.

Je me mords la lèvre, faisant rouler la chair dodue dans ma bouche et la ronger. Mon doigt passe sur les blocs colorés avec amour, mon écran s'agrandit et je vois sa main gauche agrippée au sommet. Une tour presque aussi haute que lui menace de s'écrouler, mais pas avant que le professeur ait pris la photo.

Je réponds rapidement.

— Magnifique.

Il n'y a pas de texte de retour.

Je regarde l'heure sur mon portable. C'est l'heure de la sieste.

Les battements de mon cœur reprennent leur rythme lent. J'essaie de surmonter la panique de ne pas avoir immédiatement de nouvelles de lui. Je suis du genre sombre et pessimiste.

Je n'ai pas vu le père de Charlie depuis un an. *Le putain de loser.*

Le temps est chargé de potentiel, gonflé par la promesse de récupérer son fils.

Il faudra me passer sur le corps.

— Rose.

Je connais cette voix et ce soupir. Je lève le menton et croise son regard.

Mon patron est là, les yeux rivés sur l'horloge au-dessus de mon épaule gauche.

Une minute après la pause.

Ned a environ dix ans de plus que moi. Ce qui le place aux alentours de trente-quatre ans. Il est marié. Non pas que le fait qu'il soit *pris* l'empêche de me faire des avances dès qu'il le peut.

Ned a vite découvert que je ne sors pas avec des hommes.

Jamais.

Je ne sors certainement pas avec des hommes mariés qui sont mes patrons.

Certaines des filles se fichent qu'il soit marié. Elles montent en grade plus vite en le suçant dans son bureau. Je suis guichetière dans cette banque depuis la fin du lycée. Mon premier patron est mort d'une crise cardiaque l'année dernière. Orville était un homme bon.

Maintenant, Ned est là.

Il sourit, appréciant visiblement la découverte de ma petite transgression.

Je glisse du tabouret, réalisant que j'ai manqué une collation. Pas génial pour l'ancienne hypoglycémie. *Stupide, Rose.* Oh et bien, peut-être que je peux prendre un M&M'S ou deux à mon poste.

Il se penche près de mon visage quand je passe devant lui, son souffle chaud me picote la tempe.

— Ne laisse pas cela se reproduire.

Sacrifiant l'aversion naturelle de mon corps pour un homme, j'essaie de ne pas me dérober. Je sens une expression de dégoût se dessiner sur mon visage tandis que je le regarde.

Ses yeux bruns perçants me fixent avec une haine que je ne mérite pas. Ce n'est pas parce que je dis *non* que je suis nulle.

Mais pour Ned, mon manque d'intérêt signifie exactement ça.

Je me détourne rapidement, en essayant de faire comme si ces échanges ne me dérangent pas ou ne me rendaient pas nerveuse.

Ce sont des mensonges, bien sûr. Une sueur anxieuse me pique les paumes et éclate sous mes aisselles. Je déteste me sentir stressée là où je travaille. Mes doigts s'enroulent autour du téléphone.

J'ai Charlie.

J'ai un travail. J'ai beaucoup de raisons d'être reconnaissante. Me lamenter sur mon patron pervers comme une petite fille effrayée ne résoudra rien.

Je ne veux plus être en retard. Même une minute. Une seconde. Je ne veux pas donner à ce crétin quelque chose à avoir sur moi.

Je fais glisser mon tabouret à roulettes sous le comptoir et soulève mon panneau indiquant

— Client suivant.

Je suis prête à prendre de l'argent maintenant.

*



Je déteste mes seins.

Les autres femmes pensent que je les ai fait refaire ou quelque chose comme ça. Je remplis bien les vêtements, bien sûr. Mais je dois porter deux soutien-gorge de sport pour que les filles ne me rendent pas folle à force de rebondir. En plus, ça fait mal si je ne le fais pas.

Comme maintenant.

La plupart du temps, je cours environ cinq kilomètres par jour. Le week-end, je deviens un peu folle et je fais des courses de dix kilomètres, puis comme je suis une vraie joggeuse, je ralentis pour faire un peu moins de quinze kilomètres. En semaine, entre mon travail et Charlie, je ne peux courir qu'environ trois jours. Je prends congé le dimanche. C'est le jour de Charlie.

Ma journée.

Je jure que je vis à Scenic Park. La rumeur dit que dans les années soixante-dix, nous avions un maire qui ne contrôlait pas les parcs et en

créait un partout où il y avait du terrain.

Kent en a besoin. La ville n'est plus qu'une petite cité-dortoir de Seattle. L'infrastructure n'a pas été bien pensée, et le trafic est un nid à rats de trop de voitures dans des artères bouchées. Les routes de Kent ont du cholestérol, et il n'y a pas une seule chose que nous puissions faire pour arrêter l'attaque cardiaque imminente.

La vallée divise les collines est et ouest de la ville. Kent a de longs doigts de propriété qui vont jusqu'à Federal Way à l'ouest, coupant un chemin à travers cette ville et revendiquant toujours une étroite bande qui appartient à la ville de Kent.

Je ne me soucie pas des parcs peu pratiques qui auraient pu être transformés en routes plus nombreuses ou plus larges. J'aime juste faire du jogging sur les sentiers de Scenic Park et avoir un endroit libre et sûr pour passer du temps avec mon neveu.

Le rituel de la course efface les problèmes de mon esprit et m'emmène dans un voyage de l'âme sans introspection. Je *ne peux pas* penser pendant cette heure où je foule des sentiers qui serpentent entre les arbres.

Je ne pense pas à mon patron louche. Je ne pense pas au vrai père de Charlie, le meurtrier de ma sœur.

Je ne fais que courir.

Charlie adore le parc. Si le vent est fort, nous faisons voler des cerfs-volants qui se prennent dans les sapins Douglas, les queues comme des arcs-en-ciel lancent leur couleur dans le bleu profond de l'été qui arrive tard dans le nord-ouest du Pacifique.

Une vague d'étourdissement m'envahit, faisant bégayer mon pas.

Merde.

Ma petite pochette à la taille tape doucement sur ma hanche quand je cours. Je déteste arrêter le rythme que je mets en place quand je cours. Ma montre de sport dit que je faisais des hauts et des bas. C'est plutôt rapide pour moi. Un sourire crispé étire mes lèvres. Plus qu'un kilomètre, et ma voiture sera en vue.

Je peux le faire.

Je prends la dernière partie de ma course à fond, pour voir ce qu'il me reste.

Quand ma petite Smartcar arrive en vue, je ralentis au pas, passant juste à côté du grille-pain blanc brillant.

Je pourrais vomir si je m'arrête et que je monte. Non. D'abord, il y a les dix minutes de marche de récupération, puis il y a les étirements.

Commençons par le commencement. Je sors un bonbon Jolly Rancher de ma petite pochette, je déchire l'emballage et je le fourre dans ma bouche en faisant des allers-retours.

J'ai probablement l'air d'une marcheuse folle. J'aspire fortement par le nez et j'expire par la bouche, contrôlant ma respiration. La saveur aigre-douce de la pomme explose à l'intérieur de ma bouche tandis que je suce le bonbon, souhaitant qu'il me calme et immobilise mon cerveau confus.

Être lié à des protéines et à des sucres prêts à l'emploi, ça fait vieillir, mais ça pourrait être pire. *Mais bon.*

Ma langue fait rouler le bonbon dans ma bouche, mes battements de cœur ralentissent et mes tremblements diminuent.

Je plante mes mains sur mes hanches, coudes sortis, et je marche la tête basse.

En avant et en arrière, en avant et en arrière. Je ne vois pas, je n'entends pas, je ne pense pas.

Je croque mon bonbon et je me calme. C'est probablement la raison pour laquelle je ne l'ai pas remarquées au début.

Drake avance vers moi.

Je m'arrête comme si je venais de me heurter à un mur invisible. J'ai l'impression de l'avoir fait.

Les ailes de mes coudes se replient, et ce battement de cœur que je contrôlais se déchaîne dans une poitrine qui n'a soudain plus envie de prendre l'air.

— Bonjour, Rose.

Il est comme je me souviens de lui l'année dernière. Énorme. Gras. Sinistre.

Dangereux.

Je ne réponds pas, je pivote rapidement. Je me dirige vers ma voiture.

Il est si rapide, sa main est sur la poignée avant que je la touche.

Je fais un petit bruit de détresse.

Dieu, s'il vous plaît.

S'il vous plaît.

Son sourire est cruel quand il dit :

— On va parler, salope.

Mon cœur s'envole dans ma gorge. J'essaie de répondre mais je ne peux pas.

Sa main saisit mon biceps, ses doigts mordent la chair tendre juste au-dessus du coude.

— Il y a des témoins, Drake.

Je suis si fière de la régularité de ma voix.

Il acquiesce.

— Je le sais. On va parler. Ici. Maintenant.

J'avale, en tordant le cou pour bien le voir. Il fait plus d'un mètre quatre-vingts pour mon mètre soixante-dix. Ses tatouages de gang de motards sont partout sur lui. Le seul espace sans tatouage sur son grand corps est son visage. Il pue les odeurs corporelles et la cigarette. En dessous de ça, c'est le mal absolu.

Je frissonne.

Son sourire s'élargit. Il est si heureux de l'effet qu'il produit sur moi, et je suis impuissante à *ne pas* réagir. Drake est l'homme le plus répugnant que j'ai jamais rencontré en chair et en os.

Il lâche mon bras comme si ça le brûlait. Je sais que ce n'est pas le cas. Il m'a dit que j'étais aussi belle que ma sœur. Quand il a dit ça, des larmes ont jailli de mes yeux. Pas quelques-unes. Un déluge.

Il a rigolé.

Le cuir de son blouson de moto craque quand il déplace son poids.

— L'audience va commencer.

Je le sais. J'ai vécu en le sachant.

Mes pieds m'emmènent à quelques pas hors de sa portée.

— Je sais.

— Ils vont me rendre mon garçon.

Un lent et faux sourire se répand sur son visage.

Je secoue la tête, mes lèvres s'amincissent.

— Ils te regarderont et me donneront cinq ans de plus.

— Espèce de *salope* . Donne-moi un droit de visite.

Je ravale ma peur, alors que ses mains deviennent des marteaux de chair à ses côtés.

— Quels droits ? murmuré-je d'une voix étranglée.

Mes doigts s'étaient sur mon cœur.

— Quels droits avait Anna ?

— Elle m'a trompé, grogne Drake en croisant les bras sur sa poitrine musclée par les stéroïdes.

— Elle t'a quitté. Grande différence. Mais si ça t'aide à dormir la nuit...

Ses yeux se posent sur moi.

— Je dors comme un bébé.

Il met un V autour de ses lèvres et sa langue sort. Il me fait signe.

Le dégoût m'envahit.

— Tu as quel âge ? Douze ans ?

Je secoue la tête et retourne à ma voiture. Vaincue.

Je dois revoir ce maniaque dans une semaine. J'aurais dû savoir qu'il ne pouvait pas attendre jusque-là.

Il tend la main et attrape mon poignet. Il broie les petits os ensemble.

— Tu vas dire que tu es prête à me laisser un droit de visite, ou je ferai en sorte que tu le regrettes.

Un gémissement s'échappe.

Drake aime le bruit. Son emprise se resserre légèrement, puis il lâche mon bras.

Je me bats pour ne pas me frotter le poignet.

Je sens des larmes me brûler les yeux, sachant ce que ma sœur a vécu avant de mourir. Un goût de l'abus de Drake est suffisant pour me durer toute une vie.

— Tu ne peux pas me forcer. Charlie est tout ce que j'ai d'Anna. C'est un être humain, pas un pion sous ton contrôle.

Son pouce frappe sa poitrine.

— C'est mon enfant. À moins que cette salope ait baisé quelqu'un sans que je le sache ?

Ses sourcils sombres se contractent vers le haut.

J'aurais aimé qu'elle le fasse.

Mais Charlie est tout à lui. Anna venait juste de commencer à sortir avec un autre gars quand elle a été assassinée. Qui sait si elle avait déjà couché avec lui ? Charlie était déjà là, donc c'est un point discutable.

Drake était le seul homme avec qui Anna avait couché, pour autant que je sache.

Je secoue la tête.

Il soulève ses épaules avec force, les portant à ses oreilles. De lourds écarteurs déforment les lobes. Ils sont d'un noir de jais, comme ses vêtements.

Comme son cœur.

— Je serai là.

Je soulève la poignée et me hisse à l'intérieur en claquant la porte.

Drake s'avance vers la fenêtre et donne un seul coup de poing sur la vitre.

Je sursaute.

Je démarre la voiture, je baisse la vitre.

— Ce n'est pas le fait que tu sois là qui compte. C'est que tu te portes garant pour moi, pétasse.

Je déteste ce mot. C'est tellement sale dans sa bouche.

Je suis plus que la somme de mes parties. Une rage inefficace s'épanouit comme une fleur sombre à l'intérieur de moi, envahissant mon corps de chaleur.

Ses lèvres se tordent sauvagement.

— Oui. Je vois comment tu es. Ce que tu aimerais me faire. Mais tu ne peux pas. C'est moi qui ai le contrôle, tu vois ?

Je vois, mais je ne me laisserai pas manipuler. Ça ne s'arrêtera pas. Si je cède aux demandes de Drake, il ne s'arrêtera pas là. Il en voudra plus.

Il ne s'arrêtera pas tant qu'il n'aura pas Charlie.

Je ne peux pas laisser faire ça.

Ses doigts crasseux s'enroulent sur le rebord de la fenêtre.

J'enclenche la marche arrière et je décolle.

Drake arrache sa main.

Son regard furieux me hante même après qu'il soit hors de vue.

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

3



Noose

— Putain de Kent.

— Ouaip.

Snare plisse les yeux vers le ciel, appréciant le temps de l'été indien.

— Je n'ai pas vraiment envie d'être un garçon de courses aujourd'hui. Je pourrais manger l'asphalte.

— Route meurtrière, rétorqué-je.

Il se tourne vers moi avec un sourire.

On se tape encore les poings.

C'est un bon jour pour être en vie.

Je frappe la béquille avec le bout de ma botte et elle se met en place. Je laisse la Road King s'installer sur le côté, son moteur fait un tic-tac alors qu'il refroidit.

Je suis le seul frère avec un King. J'aime la douceur. Bien sûr, j'ai fait faire tout ce qu'il y a à faire pour la vitesse. Les tuyaux sont plus grands que la taille d'une femme.

Eh bien, peut-être pas si grand.

Je souris et me dirige vers la banque où l'argent du club est stocké. Le manager est un pourri.

Il est prêt à tout pour le bon prix. Road Kill MC paie toujours le juste prix pour le travail. C'est un petit lâche. Mais tant que le vert lui graisse la paume, c'est notre chien en laisse. Ça marche pour nous.

Il y a beaucoup de gangs qui pensent s'installer sur notre territoire et empiéter sur les droits du club. Road Kill continuera à tuer pour conserver ce qui nous appartient. Il faut être proactif avec les maladies, peu importe la forme qu'elles prennent. Les gangs. Drogues. Trafic. Peu importe. Le cancer se propage.

L'argent qui ne peut pas être blanchi a son propre filet de sécurité.

Je lève les yeux vers le panneau. Un gros logo en forme de clé plane au-dessus, imposant et cherchant à donner cette impression de sécurité. On est à deux pas de Covington. Ce n'est pas tout à fait le trou à rats qu'est devenu Kent, mais ça rivalise pour la deuxième place.

Je secoue la tête avec mon dédain habituel. *Rien n'est sûr.*

Je passe par l'entrée, et Snare scrute les sorties et le paysage vivant, respirant. Un bon sergent d'armes note toujours les entrées et les sorties, les menaces potentielles.

Cette banque est nouvelle pour nous. Celle de Tacoma a changé de mains, et maintenant on doit faire avec le nouveau laquais.

Le président veut que ce soit fait, alors on va à Kent pour le nouveau compte. Petite introduction. C'est la bonne taille de ville à couvrir - grande, mais pas si grande pour ne pas perdre de vue nos points vitaux.

Vince, alias Viper, est le président du Road Kill MC depuis avant mon arrivée il y a cinq ans, et sa façon de faire rivalise avec la mienne. Nous formons une bonne équipe.

Comme Snare et moi.

Les instincts gardent un homme en vie. Pas les cerveaux. Pas l'éducation. Pas l'attitude. Tout ça, c'est du vent. Vivre selon son instinct permet de vivre longtemps. Les hommes liés à leur côté primitif survivent.

Il émet un sifflement grave que je suis le seul à entendre, et je me crispe.

— Quoi ?

Ma voix est un son juste au-dessus d'un sifflement.

— Regarde cette gonze.

Je retiens un roulement d'yeux. Je suis tout le business. *Débarrasse-toi de cette histoire d'argent et mange la route.* J'ai déjà eu de la chatte au petit déjeuner.

Puis je la vois, et le temps ralentit.

Mon sexe me fait mal rien qu'en la regardant. Ce n'est pas juste une chose chez elle, mais un million de choses.

Oui, elle a des seins. Mais j'ai en déjà vu, des dizaines avec du sperme sur eux. Je ne suis pas un homme à pièces ; je suis un homme à colis. Cette nana a tout ça à la pelle : des yeux de biche exotiques si bruns qu'ils en sont presque noirs et des cheveux blond foncé plus blond que les miens, mais riches comme du miel.

Je l'imagine se répandant sur mon corps comme un doux condiment.

— Pas vrai ?

Snare se pâme de désir.

Je lui donne un coup dans les côtes.

Il souffle.

— Va te faire foutre, Noose.

— Viens.

Je ramasse un coffre à bagages après l'autre.

Je ne suis jamais nerveux avec les filles. Elles sont juste un endroit pour garer mon membre.

Je me lèche les lèvres, me demandant pour la première fois depuis toujours ce que j'ai mis pour couvrir mon corps aujourd'hui.

Eh bien, ma coupe, pour commencer.

Snare et moi nous nous tenons devant la corde torsadée en soie. Je lis le panneau. *Veillez attendre le prochain guichet disponible.*

Je reçois un message, et je glisse mon téléphone hors de mon jean.

C'est le manager, Ned.

Allez au guichet numéro trois.

Cryptic fuck.

Je ne réponds pas aux textos. Devinez qui est au guichet numéro trois ? En plein dans le mille : sombre, délicate et délicieuse.

Elle est comme un éclair au chocolat. Ma langue sort et passe à nouveau sur ma lèvre, trahissant mes pensées.

Elle lève les yeux.

Mes testicules se soulèvent. *Putain de merde.*

— Puis-je vous aider ? demande-t-elle.

Bon sang, oui.

Elle a une de ces voix basses de contralto qui va avec le paquet. Ses mots me transpercent.

Snare me donne un coup un coude dans les côtes.

Je m'avance.

— Ouais.

Son sourcil caramel s'arque, et mes yeux parcourent tout son corps, en commençant par ses seins.

Ce n'est pas une salope. Elle est mieux bâtie que toutes les filles que j'ai vues, mais elle est habillée modestement. *Avec une béquille, on dirait qu'elle vient d'avoir son bac.*

Finalement, mes yeux se posent à nouveau sur son visage. *Ces yeux.*

Oh oui, elle a des problèmes.

Un fin rougissement court sur ses pommettes.

Je l'ai embarrassée. Je m'en fiche. C'est juste une fille de la banque.

Ma colonne vertébrale se redresse.

Ned se glisse derrière elle, posant une main familière sur son épaule. Un doigt glisse sur la peau de son cou, et je la regarde lutter pour ne pas le rejeter.

Ma convoitise se transforme en colère. *Pratique*. L'émotion chasse mon brouillard jusqu'au rivage de mon esprit. Je peux à nouveau penser. *Merci, bordel*.

— Rose, dit Ned, ce sont les clients spéciaux dont je t'ai parlé.

Rose, mon esprit murmure comme une prière.

La peur se lit dans ses yeux alors qu'elle me regarde de la même manière que je viens de la regarder.

Mes yeux se crispent. *Ça doit être les tatouages. Ou la coupe. Ou moi. Probablement moi*.

Je jette un regard en biais à Snare. Ses yeux sont rivés sur le petit décolleté qui dépasse de son chemisier rouge feu.

Abruti.

— Oui, merci, Ned.

J'entends en quelque sorte "*Va te faire foutre, Ned*". Peut-être que c'est un vœu pieux. Il semble la serrer affectueusement, et elle frissonne.

Le plaisir ?

Une expression de dégoût passe sur ses traits et disparaît presque avant que je ne le remarque.

Nope. Révolte.

Je lance un regard furieux à ce bon vieux Ned, et il se dérobe. Je le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse dans son bureau aux murs de verre.

— Je peux vous aider, dit-elle doucement.

Je fouille dans la sacoche en cuir plat que j'ai et je fais glisser un sac à fermeture éclair et verrouillé sur le comptoir entre elle et moi.

Les doigts de Rose tremblent lorsqu'elle le prend, en prenant soin de ne pas me toucher.

Sa peur m'énerve. Je ne ferais jamais de mal à une femme, même si elle me supplie de le faire. Je ne suis pas un de ces connards de sadiques.

En quoi ça m'intéresse que Rose ait peur de moi ? Nous sommes le Road Kill MC ; beaucoup de gens ont peur de nous.

Je regarde Rose, sa tête sombre couleur miel se penche sur l'argent alors qu'elle le met dans un compteur automatique de billets. Je n'aime pas qu'elle ait peur de moi.

Ça me rend encore plus furieux.

C'est juste une femme, comme toutes les autres femmes. Elles ont toutes un vagin. Elles sont bonnes pour la baise. C'est tout.

Mon sexe palpite. Et je me remets à *penser*, bon sang. Comment cette sale petite habitude a-t-elle pu refaire surface ?

Elle termine et lève les yeux. Des cils comme de la dentelle d'ambre descendent en éventail sur la couleur rose tendre de ses joues. Elle lève les yeux, et mon souffle est coupé.

Ses lèvres bougent, et je pense à les embrasser.

— Quoi ? dis-je au ralenti.

Elle est clairement troublée de devoir se répéter.

— J'ai votre reçu.

J'acquiesce et lui tend la main. Elle me tend le morceau de papier carré. Je regarde le chiffre.

Correct.

Mes doigts enveloppent les siens, et le reçu de la transaction se froisse entre nous.

Je peux sentir les battements de son cœur à travers ma main.

Nos yeux se verrouillent.

— Merci, reprend-elle doucement.

Ses traits se crispent.

— De rien, marmonné-je, relâchant sa main.

Elle reste assise là, stupéfaite.

Étonnant.

Je pivote pour m'éloigner, et Snare suit, assez intelligent pour garder son bec fermé.

Je fourre le reçu dans le sac de sécurité et le jette dans la sacoche qui traverse mon corps en diagonale.

Snare ouvre la porte devant moi, et je passe en premier.

J'ai été au combat, et j'ai pris des vies. J'ai frôlé la mort de si près que je pouvais sentir le goût de la pourriture sur ma langue.

Mais aujourd'hui, je me suis fait avoir par une guichetière.

Je suis en train de perdre la tête.

— Putain, c'était quoi ça ? demande Snare.

Son regard scrute le parking.

Aucun voyou ne bondit hors de ses cachettes possibles. Mes épaules se détendent.

— Quoi ?

Je fais exprès de ne pas comprendre. Je déteste expliquer les trucs que je ne peux pas expliquer. À moi-même. Aux autres.

— La nana là-bas.

Il penche la tête en arrière vers les portes qu'on vient de franchir.

— Ta cervelle s'échappait de tes oreilles. Et, dit-il, la voix basse, tu lui as foutu la trouille. Bien joué, Noose. Une façon d'user de ton charme.

— Nous ne pouvons pas tous être beaux.

Snare s'ébroue.

— C'est pas ça, espèce de clown. C'est que tu étais tout intense et que tu n'as pas parlé, puis on a déposé cent mille dollars ? Vraiment circonspect, c'est tout ce que je dis.

— Oh-oh. Arrête d'utiliser les grands mots, Snare. Ça me fait mal au cerveau.

— Pas aussi mal qu'à ta bite, apparemment.

Je me retourne vers lui, en le pointant du doigt.

— Écoute, c'est pas grand-chose. Je suis juste distrait.

Snare hoche la tête, peu convaincu.

— Tu n'es jamais distrait, Hoss.

Il me connaît.

On monte sur nos engins. J'ouvre mon coffre et jette le sac d'argent vide à l'intérieur. Je tapote mes doigts sur ma cuisse.

Snare attend. Je me retourne, incapable de la distinguer à travers la vitre sombre.

Peut-être que Rose voit mon regard. Peut-être qu'elle me regarde. L'idée qu'elle me regarde me donne envie de me branler.

— Sei-gneur. Vas-y juste et fais-toi plaisir, Noose. Qu'est-ce que tu as à perdre ?

Ses grandes mains tapent sur ses cuisses en jean. Son expiration est frustrée.

Rien. Je n'ai rien à perdre parce que je ne vais pas essayer. Rose est une nana qui a de la classe. Les salopes sont faciles, et pas seulement pour le sexe. Elles ont une chose qui m'intéresse. Et c'est suffisant.

Je secoue la tête, et Snare me prend au mot. On frappe nos béquilles et on roule.

Juste au moment où nous sortons du parking, un Fat Boy arrive.

Chaos Rider.

Je déteste ces salauds.

Je regarde attentivement le gars, qui me semble familier. Je ne sais pas trop comment. Road Kill connaît tous les clubs de Washington et des états qui l'entourent. Ce mec ne les représente pas bien. Il a l'air négligé, comme si une douche était un souhait jamais exaucé.

Alors que nous sortons, je n'aime pas l'impression que j'ai de quitter la banque, sachant qu'un motard d'un club rival va y entrer et se délecter de Rose.

La chaleur m'envahit dans une marée chaude de colère.

Putain.

Je pense déjà que Rose est à moi. Mais c'est pour les frères qui veulent ce boulet. J'en ai besoin.

Et c'est le problème avec ça. Elle n'est pas à moi.

Je ne veux posséder personne.

[Lire la suite](#)



[OceanofPDF.com](#)

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Remerciements



J'ai publié les deux séries [The Druid](#) et la [Death](#), en 2011 avec les encouragements de mon mari, et j'ai continué grâce à vous, mes Lectrices et Lecteur. Votre fidélité à travers les commentaires, les suggestions, le bouche-à-oreille et finalement l'achat de mon travail avec votre argent durement gagné m'a donné la motivation, les moyens et l'inspiration pour continuer.

Aucun mot ne saurait suffire à exprimer ma gratitude pour votre soutien.

Je me sens vraiment connectée à mes lectrices, lecteurs. C'est évident pour moi, mais je vais quand même le dire pour plus de clarté : une œuvre écrite n'est que des mots sur des pages si elle n'est pas lue par mes lectrices, lecteurs. Au moment où j'écris ces lignes, j'ai une boule dans la gorge ; le fait que vous appréciez mon travail m'affecte aussi profondément.

Vous êtes les meilleur(e)s, chacun(e) d'entre vous.

Tamara

Xoxo

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Remerciements spéciaux :



Toi, mon lecteur, ma lectrice.

Mon mari, qui est mon plus grand fan.

Cameren, sans qui, il n'y aurait pas de livres.

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

A propos de auteur

image

image

OceanofPDF.com

www.TamaraRoseBlodgett.com

Tamara Rose Blodgett : mariée et heureuse, mère de quatre fils. Écrivaine de fiction sombre. Lectrice. Rêveuse. Esclave de la restauration de maison. Fanatique de la teinture Tie Dye. Accro au café. Aime la musique.

Elle est également l'auteur du best-seller *du New York Times* [A Terrible Love](#), écrit sous le nom de plume de [Marata Eros](#), et de plus de quatre-vingt-quinze autres titres, dont le best-seller international érotique Interracial/Afro-Américain [TOKEN](#) et le best-seller Amazon Dark Fantasy, [Death Whispers](#). Tamara écrit une variété de romans sombres dans les genres suivants : érotique, fantastique, horreur, romance, science-fiction et suspense. Elle vit dans le Midwest avec sa famille et trois chiens irrespectueux.

Connectez-vous avec Tamara :

OceanofPDF.com

 image

 image

 image

OceanofPDF.com

Nouvelles de TRB

Nouvelles de Marata Eros

image

[BLOG](#)

[OceanofPDF.com](#)